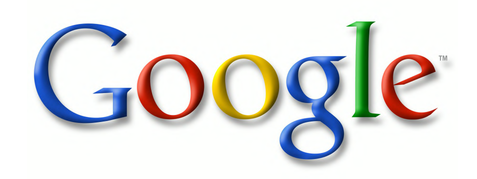
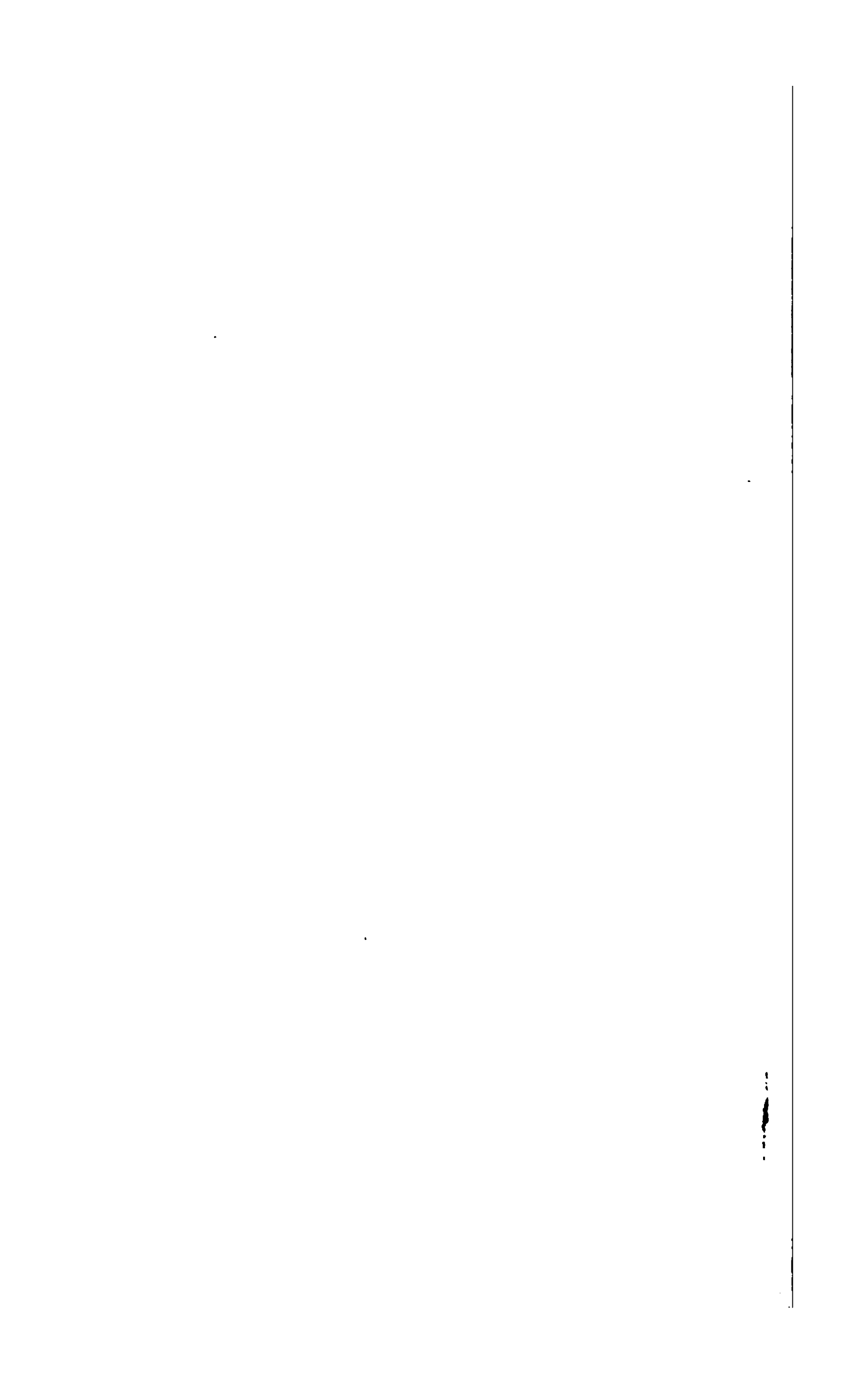



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582608 5





LES

MAITRESSES DU DIABLE

LES

MAÎTRESSES DU DIABLE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

ALFRED DE BRÉHAT

Format grand in-18

LES AMOUREUX DE VINGT ANS	1 vol
L'AMOUR AU NOUVEAU MONDE	1 —
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE	1 —
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME	1 —
LE BAL DE L'OPÉRA	1 —
BRAS-D'ACIER	1 —
LA CABANE DU SABOTIER	1 —
LES CHASSEURS D'HOMMES	1 —
LES CHASSEURS DE TIGRES	1 —
LE CHATEAU DE VILLEBON	1 —
LES CHAUFFEURS INDIENS	1 —
LES CHEMINS DE LA VIE	1 —
LE COUSIN AUX MILLIONS	1 —
DEUX AMIS	1 —
UN DRAME A CALCUTTA	1 —
UN DRAME A TROUVILLE	1 —
LES MAITRESSES DU DIABLE	1 —
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC	1 —
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES	1 —
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE	1 —
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE	1 —
LA VENGEANCE D'UN MULATRE	1 —

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

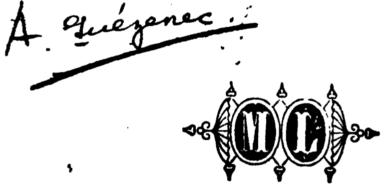
LES

MAITRESSES

DU DIABLE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

LES
MAITRESSES DU DIABLE

CARMENCITA

Le 3 avril 1862, une colonne de troupes françaises escortait un convoi de provisions partant de Tejeria. Des guerrilleros mexicains l'attaquèrent au *rancho del Sardo* et lui enlevèrent quelques attelages de mules. Quoique épuisés par la maladie et par la fatigue d'un pénible voyage, les Français dispersèrent promptement les agresseurs et poursuivirent leur route vers Orizaba.

Deux ou trois heures après le départ des troupes françaises, une jeune fille portant le

pittoresque costume du pays, parcourait lentement le champ de bataille. Elle examinait successivement chaque cadavre de Mexicain et poussait un soupir de soulagement quand ses yeux rencontraient une figure inconnue. Il paraît qu'elle ne trouva point parmi les victimes celui qu'elle craignait d'y rencontrer; car, après avoir regardé le dernier cadavre, elle leva les yeux au ciel comme pour remercier la Providence.

C'était vraiment une fort belle créature avec ses épais cheveux d'un noir d'ébène et ses grands yeux de velours au regard pensif et profond, dans lesquels semblaient resplendir par moments des reflets de flamme. Le rouge vif de ses lèvres faisait ressortir la blancheur nacrée de ses dents. Ses épaules, légèrement dorées par le soleil, avaient d'admirables contours et semblaient taillées dans le marbre.

Au moment où Carmen Baldosa se retirait, elle aperçut, à une centaine de pas du champ

de bataille, des traces de combat qui lui firent jeter autour d'elle un regard attentif. En suivant ces traces pendant quelques minutes, elle finit par arriver à une touffe d'arbustes derrière laquelle gisaient quatre cadavres. Trois de ces cadavres portaient le costume mexicain. Carmen courut les regarder. Leurs figures lui étaient sans doute inconnues; car, lorsqu'elle se leva, l'inquiétude qui avait un instant assombri sa physionomie avait déjà disparu.

Rassurée de ce côté, elle se mit à considérer le quatrième cadavre avec une vive curiosité.

Ce dernier portait le costume des zouaves. La renommée de ces braves soldats s'était déjà répandue dans les campagnes mexicaines. Le merveilleux s'ajoutant à la réalité, Dieu sait toutes les histoires qui circulaient sur le compte des zouaves.

D'après ce qu'elle avait entendu dire à ses

compatriotes, Carmen s'attendait à voir une figure farouche, assombrie par une barbe énorme, et offrant quelque chose de diabolique. Au lieu de cela, les yeux de la jeune fille contemplaient avec surprise un visage régulier que sa pâleur rendait plus intéressant encore, et dont les lignes gracieuses avaient toute la fraîcheur de la jeunesse.

Tandis que, rêveuse, elle cherchait à s'expliquer ce contraste, le prétendu cadavre fit un léger mouvement. Carmen, effrayée, bondit en arrière, mais elle s'arrêta aussitôt.

— A boire ! murmura le blessé d'une voix éteinte.

Comme il avait parlé en français, Carmen ne comprit pas et resta immobile.

Après avoir répété deux ou trois fois le même mot, le zouave ouvrit tout à fait les yeux. Son regard tomba sur la belle jeune fille qui se tenait immobile à cinq ou six pas de lui. Sans quitter Carmen du regard, le

Français fit un effort sur lui-même pour se rendre compte de sa situation.

— A boire, dit-il enfin en espagnol.

Carmen tressaillit et fit un pas vers le blessé, mais elle s'arrêta de nouveau.

— Vous êtes Espagnol? dit-elle.

— Je suis Français : donnez-moi à boire, au nom du ciel!

— Chien d'hérétique! Comment osez-vous invoquer le ciel?

— Je suis aussi bon catholique que vous, répondit le blessé, meilleur que vous même; car si je voyais un ennemi expirant de soif à mes pieds, je n'hésiterais pas à lui donner ma ration d'eau.

— C'est Dieu qui vous punit pour avoir porté le trouble et la désolation dans mon pays...

— Ce n'est pas le moment de parler politique, ma chère enfant, dit le zouave, dont un sourire entr'ouvrit les lèvres pâlies. Je suis



blessé et je meurs de soif ! Me laisser souffrir ainsi, faute d'une goutte d'eau, n'est ni d'une chrétienne ni d'une femme.

Il laissa retomber sa tête, qu'il avait péniblement soulevée, et ne dit plus rien.

Carmen, toujours silencieuse, le contempla ainsi durant quelques instants. Tout un monde de pensées se heurtait évidemment dans la tête de la jeune fille.

Tout à coup elle s'approcha du zouave, prit le bidon qu'il portait en sautoir et courut à une fontaine située à cinq ou six cents pas de là.

Quelques minutes après, elle était de retour.

— Buvez, dit-elle en tendant au soldat le bidon rempli d'eau.

Il essaya de se soulever, mais le sac sur lequel il s'appuyait glissa sous sa main mal affermie, et sa tête retomba lourdement à terre.

Le choc retentit dans le cœur de la jeune fille.

— Sainte Vierge ! murmura-t-elle en soulevant la tête du blessé, qu'elle appuya sur ses genoux tandis qu'il buvait.

Après avoir avalé quelques gorgées d'eau, le Français s'arrêta prudemment.

— Que Dieu vous récompense de votre bonté, ma jolie Mexicaine ! murmura-t-il avec un soupir de soulagement.

Puis, apercevant près de sa propre tête les joues dorées de la jeune fille, il appuya ses lèvres sur leur tissu velouté.

Carmen, surprise, fit un bond comme si elle avait été mordue par un serpent. L'œil en feu et la figure couverte d'une rougeur brûlante, elle murmura avec colère :

— Señor ?...

Son mouvement avait été si brusque, que tous ses cheveux se détachèrent et ruisselèrent bientôt sur ses épaules. Soudainement privée de son appui, la tête du blessé retomba de nouveau sur le sol. Soit à cause du choc, soit

à cause de l'eau qu'il venait de boire, le zouave avait de nouveau perdu connaissance.

Voyant qu'il ne rouvrait pas les yeux, Carmen se pencha sur lui et mit la main sur son cœur pour voir s'il battait encore.

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-elle.

A ce moment, la main du blessé se posa sur la sienne et la tint pressée contre son cœur.

Comme il avait toujours les yeux fermés et n'employait aucune force pour retenir la main de Carmen, la jeune fille ne la retira point. Bientôt cependant les pulsations du cœur, qui frappaient sa main à intervalles égaux, firent éprouver à Carmen une sensation étrange. Il lui sembla que ce cœur retentissait dans le sien, dont il précipitait les battements.

Toute rouge et tout émue, elle retira sa main.

— A ce mouvement, le blessé entr'ouvrit les paupières. Quoiqu'il eût les cheveux presque aussi noirs que ceux de la jeune Mexicaine,

ses yeux étaient d'un bleu de pervenche, et ce contraste en redoublait l'expression. Son regard, un instant vague et indécis, se fixa de nouveau sur la belle Mexicaine en exprimant la plus vive admiration.

— Mon Dieu! que vous êtes belle ainsi! murmura-t-il en contemplant les magnifiques cheveux noirs qui formaient un voile soyeux à la figure de la jeune fille et tombaient littéralement jusqu'à ses pieds.

Elle rougit et releva précipitamment sa chevelure, qu'elle assujettit avec son grand peigne espagnol.

Pour mieux la voir, sans doute, il essaya de se lever, mais il ne put arriver qu'à se mettre sur son séant.

Au moment où elle attachait ses dernières tresses, Carmen rencontra le regard doux et brillant du Français.

— Qu'allez-vous devenir? demanda-t-elle au zouave après un instant de silence.

— J'ai trois perspectives, répliqua-t-il presque en souriant : mourir ici de ma blessure, être fusillé par vos compatriotes, ou fait prisonnier.

— Ils ne font pas de prisonniers, murmura Carmen.

— Diable! alors, il ne me reste plus que les deux premières perspectives.

Il y eut encore un silence.

— Comment se fait-il que vous parliez espagnol? demanda Carmen brusquement.

— Parce que je suis du Béarn, c'est-à-dire d'un pays très-voisin de l'Espagne.

— Ah!... Vous avez encore vos parents?

— Ma mère et ma sœur.

— Pauvres femmes! dit tout bas Carmen après quelques secondes.

Il passa la main sur ses yeux et ne répondit pas.

— Pourquoi aussi êtes-vous venu porter la guerre dans mon pays? reprit-elle, répondant

évidemment à quelque pensée qui venait de surgir dans sa tête.

Il essaya de lui expliquer que la France avait envoyé ses troupes au Mexique non pour le conquérir, mais pour le délivrer de l'oppression et le mettre à même de se former en liberté un gouvernement stable; mais il s'aperçut bien vite qu'au lieu de la persuader, il ne faisait que l'irriter contre lui.

— Si vous croyez que trente-six heures de jeûne et trois blessures sont une bonne préparation pour causer politique, vous vous trompez, ma belle enfant, dit-il avec un peu d'amertume.

— Vous avez faim?

— Je crois bien!

— Ce n'est pas à moi de nourrir les ennemis de mon pays.

— Très-bien, dit-il avec fierté; gardez vos provisions; je saurai mourir en soldat.

Il appuya sa tête endolorie sur son sac et ferma les yeux.

Carmen s'éloigna. Tout à coup elle fit volte-face et revint au blessé.

L'humanité avait vaincu.

— Pour l'amour de votre mère et de votre sœur, je vous sauverai, dit-elle au jeune Béarnais.

— Je savais bien que vous étiez trop belle pour ne pas être bonne, murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille penchée vers lui.

— Vous ne pouvez rester là, reprit-elle avec un geste d'impatience. Le premier cavalier qui passera vous verra et vous tuera sans pitié.

— Connaissez-vous un moyen de me sauver?

— A cinquante pas d'ici, il y a une sorte de grotte ou d'excavation profonde qui servait de retraite à mes compatriotes pendant la guerre de l'indépendance. Vous y serez du moins à l'abri du regard.

— Le difficile est d'y aller, dit-il en faisant un effort pour se lever.

Malgré tout son courage, une telle expression de souffrance se peignit sur sa figure que Carmen ne put y résister davantage.

Elle le prit dans ses bras, très-robustes pour ceux d'une femme, et l'aida à se relever; puis elle lui donna son fusil dont il se servit comme d'une béquille. En dépit du bras de Carmen et du fusil, il mit près d'une demi-heure à franchir les cinquante ou soixante pas qui le séparaient de la grotte. Une fois arrivé, il se laissa tomber sur le sol et perdit de nouveau connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, Carmen, agenouillée près de lui, pansait la blessure qu'il avait reçue à l'épaule.

Elle en fit de même pour ses deux autres blessures, avec beaucoup de dextérité. Au Mexique, les blessures à l'arme blanche sont fréquentes, et toutes les femmes sont habituées à les soigner.

— Combien avez-vous donc reçu de blessu-

res? demanda-t-elle en regardant d'autres cicatrices déjà anciennes.

— Sept.

— Vous êtes brave.

— Bah! tous les camarades en font autant que moi. J'en connais qui ont plus de trente blessures sur le corps.

— Vous avez faim, n'est-ce pas?

— Plus autant. La fièvre m'a un peu coupé l'appétit.

Elle lui prit le bras et posa la main sur le poignet du blessé.

Le zouave saisit l'autre main de la jeune fille et la porta doucement à ses lèvres. Carmen fit un mouvement d'impatience, mais cette fois ne lâcha point le bras qu'elle tenait. Un instant après, cependant, elle se leva, regarda silencieusement le jeune Français, et partit sans dire un mot.

Lambert Daritz était le fils d'un maître d'école des environs de Lazun dans les Basses-

Pyrénées. Peu soucieux de suivre la carrière paternelle, et promptement dégoûté de la vie de commis dans une maison de rouennerie, il s'était engagé à vingt ans. En moins de quatre années, il avait déjà conquis, au prix de son sang, les galons de sergent et la médaille militaire.

Ses chefs l'estimaient pour sa bravoure, son exactitude et sa bonne tenue. Ses camarades l'aimaient pour sa joyeuse humeur et sa loyauté. Leste, spirituel et joli garçon, comme la majeure partie des Béarnais, il avait d'habitude l'œil brillant et la repartie prompte; mais le sang qu'il avait perdu ce jour-là l'avait singulièrement affaibli sous tous les rapports. Une fois sa protectrice partie, il tomba dans une sorte d'assoupissement, et il n'en fut tiré que par la voie de Carmen, qui revint quelques heures après. La jeune fille devait avoir couru, car la sueur ruisselait sur son front, et ces natures énergiques, calcinées par un soleil de

feu, transpirent difficilement. Elle apportait au blessé de l'eau-de-vie, quelques tortillas (galettes) de maïs, des piments et des fruits.

Lambert voulut la remercier, mais elle lui fit signe de se taire et de manger.

Elle avait l'air sombre, inquiète et mécontente d'elle-même. Elle resta debout, dans un coin de la grotte, à dix pas de Lambert, tandis que ce dernier mangeait. Il ne put la décider à s'approcher de lui. Elle ne répondait à ses questions que par quelques paroles sèches et laconiques; la plupart du temps, elle ne répondait même pas.

Elle avait posé à côté de Lambert le bidon qu'elle était allé remplir d'eau fraiche. Il feignit de ne pouvoir l'atteindre. Après un moment d'hésitation, Carmen s'approcha, prit le bidon et le tendit au zouave. Celui-ci profita de l'occasion pour saisir la main de la jeune fille.

Carmen se dégagea vivement avec un mou-

vement de colère et frappa presque le Français à la figure.

— Que vous êtes méchante ! dit ce dernier en souriant.

Elle le regarda un instant en silence et sortit la tête haute sans prononcer une seule parole.

— La singulière créature ! murmura Lambert en écoutant le bruit des pas de la jeune fille qui s'éloignait. N'importe, elle est bien belle, je crois qu'elle est meilleure qu'elle ne veut le paraître ! Quels cheveux ! quels yeux !

Il mit son sac de soldat sous sa tête, étendit son corps endolori sur le sol, et malgré la fièvre qui le dévorait, ses paupières se fermèrent bientôt sous le poids de la fatigue et du sommeil.

Don Cristobal Baldosa, le père de Carmen, habitait une petite *hacienda* située à une demi-lieue environ de la grotte où dormait Lambert Daritz. Il avait pris une part active à la guerre de l'indépendance, et le seul nom d'Espagnol

le faisait encore bondir de colère. Il n'aimait pas davantage les Anglais, qu'en leur qualité d'hérétiques il regardait comme de vrais criminels.

Quant aux Français, depuis qu'il les avait vus débarquer au Mexique avec les Espagnols et les Anglais, il les enveloppait dans la même haine. On lui avait persuadé qu'ils venaient pour conquérir son pays et le replacer de nouveau sous une domination étrangère, celle de l'Espagne, disait-on ; de sorte qu'il en voulait mortellement à nos soldats. Trop vieux désormais pour porter les armes contre ceux qu'il regardait comme les ennemis de sa patrie, il avait envoyé son fils Estevan sous les drapeaux du général mexicain Zaragosa.

Poussé par le *hacendero*, Cirilo Matorral, le prétendu de Carmen, avait suivi son futur beau-frère.

Il ne restait plus à l'*hacienda del Puente* (du pont) que don Cristobal, Carmen et quelques

domestiques peu nombreux, car le *monte*[1] avait enlevé au vieux partisan presque tout ce qu'il possédait.

Il aurait même été complétement ruiné par le jeu et le désordre, si Carmen n'avait pris depuis quelque temps la direction de la maison. On comprend toutes les luttes qu'elle devait avoir eu à soutenir et qu'elle soutenait encore chaque jour contre un vieillard aussi violent que maître Cristobal. Tout en adorant sa fille et en lui donnant raison quand il était de sang-froid, il s'emportait contre elle à la moindre observation. Deux ou trois fois, il avait failli la tuer dans un élan d'aveugle colère. Carmen portait encore au front la cicatrice d'un coup de *machete* (sabre droit) que son père lui avait donné un jour qu'elle avait voulu l'empêcher de se battre avec un ami

1. Jeu de cartes ressemblant un peu à notre lansquenet.

animé comme lui par le *refino* (eau-de-vie) de Catalogne et le *tepache* (liqueur extraite de l'ananas).

Estevan, le frère de Carmen, était presque aussi violent que son père, mais il était comme lui brave, loyal, fidèle à sa parole et chevaleresque comme un vieil hidalgo. On l'aimait beaucoup dans le pays.

Par suite de renseignements qu'il serait trop long de rapporter ici, Carmen pouvait croire que son frère avait pris part à l'engagement du rancho del Sardo. Telle était la cause de ses recherches, heureusement infructueuses, sur le champ de bataille.

Aussi passionnée peut-être au fond de l'âme que son père et que son frère, Carmen concentrait dans son cœur cette flamme qui ne se trahissait que par les éclairs qui faisaient quelquefois resplendir ses grands yeux noirs.

Elle n'avait pour son fiancé, le señor Cirilo

Matorral, qu'une affection calme bien voisine de l'indifférence. Depuis cependant que, sur l'instigation de la jeune fille, il avait pris les armes pour la défense de sa patrie, Carmen éprouvait pour lui un sentiment d'estime qu'elle s'exagérait et qu'elle cherchait à prendre pour de l'amour.

Vivant presque toujours seule, ne lisant jamais, ne connaissant le monde que par les récits de son père et de quelques autres vieux Mexicains ou par les fables absurdes des paysans et des *peones*, elle avait les idées le plus erronées sur une foule de choses.

Au lieu de regarder comme l'accomplissement d'un devoir sacré l'acte d'humanité qu'elle venait de faire, elle se reprochait par moments d'avoir secouru l'étranger, qu'elle regardait comme un ennemi de son pays et de sa religion.

A peine rentrée dans sa chambre, elle se jeta à genoux devant la Vierge de plâtre qui était

fixée à la muraille dans une sorte de niche entourée de fleurs.

— Sainte Vierge, murmura la jeune fille en achevant sa prière, inspirez-moi ce que je dois faire !

La première pensée de Carmen, en se levant le lendemain matin, fut pour le blessé. Quoique n'éprouvant pour lui d'autre sentiment que l'intérêt que tout être souffrant inspire au cœur des femmes, elle menait une vie si monotone que le moindre incident en dehors de ses habitudes devait prendre une large part dans ses pensées.

Tout en se demandant si elle retournerait auprès du soldat français, Carmen préparait en cachette quelques provisions pour le blessé. En sa qualité de maîtresse de maison, la chose était facile : mais il lui était moins aisé de sortir de l'hacienda une fois le soleil couché, et de rester longtemps absente sans éveiller l'attention de son père. Ce n'était pas qu'il sur-

veillât sa conduite : il connaissait trop bien sa fille pour cela; mais, avec les gens de guerre qui battaient la campagne, il n'était pas prudent de laisser une jeune fille courir le soir.

Carmen le savait bien; aussi eut-elle la précaution de prendre son couteau et de le cacher dans son corsage, avant de partir pour la grotte. Elle fut longtemps à se décider à partir, mais, une fois sa résolution prise, elle courut tout d'un trait jusqu'à l'asile de son protégé.

Lorsqu'elle arriva, il dormait encore. Il se réveilla en entendant remuer les branchages qui fermaient l'entrée de sa retraite.

Il accueillit sa belle protectrice avec une joie reconnaissante; mais Carmen se montra plus sombre et plus taciturne encore que la veille. Elle le pansa de nouveau avec beaucoup d'adresse, et de sollicitude; mais quand il voulut prendre sa main, elle se leva brusquement.

— Apprenez, señor, lui dit-elle d'un ton offensé, que ces façons d'agir me déplaisent.

Je fais mon devoir de chrétienne en sauvant la vie d'un chrétien, mais je vous hais, vous et votre nation.

Il protesta, mais elle ne l'écouta pas.

— Voyons, reprit-elle, il y a encore une de vos blessures qui n'est pas pansée. Promettez-moi de ne pas prendre ma main, de ne pas me parler, et je vais achever ma besogne.

Froissé à son tour d'être forcé d'accepter des services qu'on paraissait lui rendre si à contre-cœur, Lambert ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas me donner votre parole? dit Carmen surprise.

— Non, répondit-il.

Elle hésita un instant; puis posant sur les genoux de Lambert le linge, la charpie et le baume qu'elle avait apportés, elle s'éloigna fièrement.

— Tant pis, murmura philosophiquement Lambert en pansant lui-même sa blessure, mon infirmière est trop hautaine. Je ne me

laisserai pas traiter comme un chien qu'on nourrit... et qu'on n'abreuve pas, ajouta-t-il en s'apercevant que Carmen était partie sans remplir le bidon.

Comme il avait toujours la fièvre, la privation d'eau fut très-cruelle pour lui.

Le lendemain Carmen arriva de meilleure heure, rouge comme une personne qui a couru. Aussitôt entrée, elle saisit le bidon et le remplit d'eau au moyen d'une gourde qu'elle avait apportée.

Lambert se hâta de le porter à ses lèvres et de rafraîchir son gosier brûlant.

— J'avais oublié le bidon hier au soir, lui dit-elle d'un ton moins froid que la veille. Vous avez dû bien souffrir de la soif?

— Oui, répondit-il simplement.

Épuisé par le sang qu'il avait perdu, ainsi que par la réaction qui succède toujours à la fièvre, le pauvre garçon était dans un de ces moments de découragement où tout semble

nous devenir indifférent. En outre, plus il trouvait Carmen belle et séduisante, plus il souffrait de la pitié dédaigneuse que lui témoignait la jeune fille. Aussi, lorsqu'elle se mit en devoir de panser ses blessures, ne fit-il aucun mouvement pour s'y prêter.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle avec inquiétude. Seriez-vous plus malade?

— Non, murmura le zouave.

— Pourquoi ne me donnez-vous pas votre bras?

— Pourquoi?... Eh bien, tenez, pour vous parler franchement, c'est que je suis humilié de vos secours, tant vous me les offrez à contre-cœur. Les femmes de mon pays aiment leur patrie tout autant que vous, señora; mais lorsqu'il s'agit de soigner un blessé, fût-ce un ennemi, ne fût-ce même qu'un pauvre chien, elles savent trouver une bonne parole, un sourire bienveillant qui font autant de bien, voyez-vous, que tous les baumes que vous apportez là.

La voix émue du jeune homme sembla trouver un écho dans le cœur de Carmen. Elle baissa involontairement les yeux d'un air confus, et resta un instant immobile et silencieuse.

— Je ne veux pas que vous me serriez la main comme hier, dit-elle enfin.

— Soit, répondit-il, mais vous ne prendrez plus l'air féroce que vous aviez hier. Vous m'enfonciez la charpie avec la même expression de figure que si ç'avait été la lame d'un poignard.

Il disait cela si drôlement que Carmen ne put s'empêcher de sourire.

— Voilà la physionomie demandée, reprit-il en souriant aussi. Vous êtes encore plus jolie comme cela.

Elle haussa les épaules, mais sans colère, et se mit à panser les blessures du Français.

Deux ou trois fois, en levant machinalement les yeux, elle rencontra le regard doux et reconnaissant de Lambert.

Une fois le pansement terminé, Carmen déposa devant Daritz les provisions qu'elle avait apportées et voulut s'éloigner.

— Encore un instant, je vous en prie, lui dit-il; c'est si triste de manger tout seul! Puis, je suis si maladroit.

Elle se rassit, et il commença son frugal repas.

— Je voudrais vous apporter mieux, murmura la jeune fille, mais nous autres Mexicains nous vivons de peu, et nos provisions ne sont pas abondantes.

— Bah! reprit-il, à la guerre comme à la guerre! Tenez, je vous propose un marché.

— Lequel?

— Eh bien, demain apportez-moi quelques fruits de moins et quelques sourires de plus.

— Ce sera moins nourrissant, répondit-elle entraînée par la verve du jeune homme.

— Oui, mais ce sera tout de même plus fortifiant

Habituée à l'emphase des *apasionados* (adorateurs) mexicains, qui parlent à leurs belles comme les héros des romans de chevalerie, Carmen était singulièrement déroutée par le ton d'enjouement de Lambert. La gaieté du jeune homme eut un bon coté : ce fut de contre-balancer un peu le langage trop expressif de ses yeux et de ne pas alarmer la belle Mexicaine.

Sans s'en apercevoir, elle resta plus longtemps que d'habitude avec Lambert. Elle fit un geste de surprise quand la cloche lointaine d'une église lui apprit qu'il était huit heures.

— Sainte Vierge ! murmura-t-elle en saisissant le petit panier dans lequel elle avait apporté les provisions.

— Adieu, señora, dit Lambert avec effusion. Vous avez été bonne comme un ange aujourd'hui. Que Dieu veille sur vous et sur votre famille, et me permette de vous prouver un

jour toute la reconnaissance qui remplit mon cœur !

— A demain, lui dit-elle d'une voix un peu émue.

Elle partit en courant.

Lambert appuya l'oreille contre le sol pour entendre plus longtemps le bruit de ses pas. Bientôt le silence se fit autour de lui.

La grotte, ou plutôt le souterrain qu'il habitait, aurait pu contenir deux ou trois cents personnes. Quelques années après la guerre de l'indépendance, deux colporteurs qui s'y étaient réfugiés pour passer une nuit d'orage y avaient été assassinés avec des circonstances atroces. On prétendait que leurs spectres apparaissaient la nuit dans le souterrain. Il n'en avait pas fallu davantage pour que la superstitieuse population des environs évitât de passer dans le voisinage de la grotte de la *Muerte*.

L'entrée de ce souterrain était disposée de telle façon qu'on pouvait au besoin avoir de la

lumière dans certaines parties sans que la clarté se trahît au dehors. En revanche, dans ces endroits-là, il faisait nuit durant les vingt-quatre heures de la journée.

Pour plus de sûreté, Carmen avait conduit Lambert au fond même de la grotte, et par conséquent dans la partie la plus obscure. Aux heures de repas, et lorsque Carmen était près de lui, il allumait une petite lanterne qu'elle lui avait apportée, et dont la lueur vacillante jetait un demi-jour autour des deux jeunes gens.

Pendant une semaine environ, Lambert ne sortit de la fièvre que pour tomber dans un profond assoupissement. Une de ses blessures était assez profonde, mais il avait par bonheur un de ces tempéraments sains, énergiques et robustes qui se rétablissent promptement. Malheureusement, en dépit de l'amélioration générale qu'il éprouvait, le pauvre garçon se trouvait toujours condamné à l'immobilité la plus complète par une blessure reçue au pied, et

qui, sans être dangereuse, se cicatrisait lentement.

Une fois délivré de ses grands accès de fièvre et des assoupissements qui leur succédaient, Lambert commença à trouver le temps bien long. Les heures s'écoulaient pour lui avec une lenteur désespérante. Les seuls bons moments de la journée étaient ceux où il voyait la belle Mexicaine. Il ne pensait guère qu'à cela du matin au soir, et quand elle était partie, il s'endormait en pensant encore à elle.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il en devint amoureux.

Ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, mais il sentit tout de suite que cet amour ne ressemblait en rien à ceux qu'il avait éprouvés jusque-là.

— Il n'y a pas à dire, je l'aime pour de bon, murmurait-il ; mais elle, m'aime-t-elle ou me hait-elle ? Tonnerre ! je donnerais bien dix ans de ma vie pour savoir la vérité !

Hélas! Carmen n'en savait guère plus long que lui là-dessus. Peut-être ne mettait-elle pas la même bonne volonté à s'éclairer sur l'état de son cœur. On eût dit plutôt qu'elle l'évitait.

Sous l'empire d'un sentiment nouveau pour elle, son caractère avait complètement changé. Obsédée par une préoccupation constante qu'elle cherchait vainement à chasser, Carmen devenait distraite, nerveuse et facile à irriter; tout l'impatientait, tout lui était à charge. Par un contraste singulier cependant, elle se sentait heureuse malgré tout. Il lui semblait par instants qu'une vie nouvelle animait tout son être. Sans qu'elle sans aperçût ou sans qu'elle voulût se l'avouer, toute sa vie se concentrait dans les moments qu'elle passait auprès du jeune Français.

Chaque jour, elle se promettait de chercher quelqu'un qu'elle pût envoyer à la grotte à sa place, mais personne ne lui semblait assez sûr pour qu'elle osât lui confier cette mission.

Deux heures avant de partir pour sa corvée, comme elle l'appelait; Carmen ne tenait plus en place. Les minutes lui paraissaient des heures.

Bien qu'elle trouvât chaque soir un prétexte pour se mettre en route avant le moment fixé, il lui semblait qu'elle allait arriver en retard. Alors elle courait de toutes ses forces jusqu'auprès de la grotte. Là, elle s'apercevait qu'il faisait trop jour encore pour qu'il fût prudent d'entrer. Alors il lui fallait errer aux alentours une demi-heure et quelquefois plus, maudissant la lenteur du soleil à disparaître, et se demandant s'il n'était pas survenu quelque perturbation dans la marche de l'astre du jour.

En même temps elle se gourmandait de son empressement. Honteuse à la seule pensée que le Français pût s'en douter, elle cherchait à le dissimuler en prenant son air le plus sombre et le plus glacial. Afin de se justifier pour ainsi dire envers elle-même, elle s'évertuait à trou-

ver quelque chose de désagréable à dire à l'étranger qu'elle regardait toujours comme l'ennemi de son pays, mais que son cœur lui reprochait tout bas de traiter en ami.

De son côté, rendu plus susceptible par sa position, par son amour même et par l'ennui que lui causaient les longues heures de sa captivité, Lambert prenait trop facilement la mouche. Au fond, c'était l'indifférence apparente de Carmen qui l'irritait plus que tout le reste.

De ces deux caractères tendus par divers motifs, résultaient des scènes très-vives qui auraient fait rire un observateur désintéressé.

Un jour on répandit le bruit d'une défaite de l'armée française. Chassés d'Orizaba et décimés en chemin, nos soldats en déroute allaient s'embarquer à Vera-Cruz et délivrer à jamais le Mexique de leur présence.

Don Cristobal annonça joyeusement à sa fille cette bonne nouvelle. Il eût dû cependant l'accepter moins facilement, car on en pu-

bliait autant tous les quinze jours, et les Français n'en bougeaient pas davantage de leur poste. Cette fois, du moins, la nouvelle était accompagnée de quelques détails qui lui donnaient une certaine vraisemblance.

La première pensée de Carmen fut une pensée de tristesse et non de joie : elle songea au départ du jeune Français ; mais sa pensée se reporta aussitôt sur son frère et sur son fiancé, ainsi que sur la délivrance de son pays. La réaction fut si vive que, le rouge au front, la belle Mexicaine se reprocha amèrement sa faiblesse.

— *Voto à Dios !* s'écria don Cristobal, je veux célébrer cet heureux événement. Donne-nous une bouteille de *valdepeñas*, *Carmencita*, et un flacon de *refino*. *Tio* (oncle, nom familier qu'on donne à un vieillard ami), *Tio* Felipe, nous allons boire à la liberté du Mexique.

— Buvons, répondit don Felipe, vieil hacen-

dero des environs, qui avait fait jadis partie de la bande du célèbre Moreno.

Carmen, qui ne confiait à personne (et pour cause) les clefs du cellier, s'empressa de satisfaire le désir de son père. Après avoir posé de sa jolie main les deux flacons sur la table de bois blanc placée devant son père et deux autres hacenderos du voisinage, elle fit un pas pour se retirer.

— Bois d'abord avec nous, lui cria son père en lui tendant un verre de *valdepeñas*.

— Merci, fit-elle.

— Je te dis que tu boiras, reprit le vieillard. Allons! à la mort des Français et à l'indépendance du Mexique!

Carmen porta le verre à ses lèvres, mais elle ne put avaler.

— Où vas-tu? demanda machinalement son père, qui la vit s'esquiver.

— Je vous laisse causer de vos campagnes, répondit-elle.

— Caramba ! s'écria don Felipe, ce ne sont pas les sujets qui nous manqueront. Quand on a été comme moi le compagnon de Moreno !...

Ils commencèrent à se raconter leurs exploits. Les deux bouteilles étaient depuis longtemps terminées, qu'ils racontaient encore.

L'hacendero demanda du vin et de l'eau-de-vie, mais on en chercha vainement. Carmen avait conservé la clef. Don Cristobal, furieux, envoya deux peones à sa recherche. Dans sa colère, il fit enfoncer la porte du cellier.

En sortant de la chambre de son père. Carmen était descendue à l'écurie. Elle fit seller le cheval qu'elle montait d'habitude ; car, au Mexique, les femmes d'une certaine classe ne sortent guère qu'à cheval ou en voiture.

— Eh bien, Carmencita, où vas-tu ? dit tout à coup une autre jeune fille qui sortait d'une des chambres de l'hacienda.

C'était la jolie Manuelita, la petite-fille de don Felipe Ceporro, qui était venue avec son

père pour passer quelques jours à l'hacienda del Puente.

Carmen fronça involontairement ses beaux sourcils. Elle aimait beaucoup Manuelita cependant ; mais l'heure était venue de sa visite quotidienne à la grotte de la Muerte, et la présence de la Manuelita gênait beaucoup son amie.

— Je serai revenue dans un instant, dit Carmen.

— Mais où vas-tu ?

— A deux pas.

— Je t'accompagnerai.

— Ton cheval est fatigué.

— Je prendrai un de ceux de ton père.

— Ce serait trop dangereux.

— Bah ! je ne crains pas un cheval difficile.

— Estevan ne me pardonnerait jamais s'il t'arrivait quelque accident, reprit Carmen en rassemblant les rênes de son cheval. A propos, si tu veux lire sa dernière lettre, la voici.

Elle remit une lettre de son frère Estevan à Manuelita, qui s'empressa de la lire; car Estevan était *l'apasionado* de la petite-fille du señor Ceporro.

Tandis que Manuelita lisait l'épître de son prétendu, Carmen fit un mouvement pour la quitter.

— A propos, lui dit Manuelita en levant la tête, tu sais que les Français vont évacuer le Mexique?

— Oui.

— Figure-toi que, l'autre jour, j'ai reçu trois lettres de mes amies de la Vera-Cruz. Elles me parlent beaucoup de ces Français.

— Ah!

— Je ne les ai pas montrées à mon grand-père, car il aurait été furieux contre mes amies et contre moi.

— Que disaient-elles donc, ces lettres?

— Elles disaient que les Français sont venus, non pour opprimer notre pays, mais pour

renverser le gouvernement de Juarez et mettre la nation à même de se choisir librement un chef. Mes amies prétendent que les officiers français sont très-aimables, et qu'ils dansent à ravir. Mais elles ajoutent qu'ils sont très-volages et qu'ils rient de tout, même de l'amour. Il paraît qu'un de leurs capitaines avait proposé à Dolorès Manancial de l'enlever : elle n'avait pas dit non, car il était très-beau et très-aimable; eh bien, il est parti sans lui en reparler. Ce n'est pas d'un vrai caballero, cela.

Un domestique qui appelait Carmen pour quelques détails de ménage lui donna enfin un prétexte pour échapper au bavardage de Manuelita. Elle se sauva dans la maison, prit bien vite les provisions destinées à Lambert, revint à l'écurie en évitant d'être vue par Manuelita, sauta sur son cheval et partit au galop.

Le plus souvent elle allait à pied à la grotte, malgré la distance. Ce soir-là, elle était en retard, et l'impatience la dévorait.

A peine arrivée en vue de la grotte, elle éprouva plus vivement que jamais la réaction que produisait chez elle la lutte de deux sentiments contraires.

Elle eut honte de son impatience, de son agitation et du sentiment de tristesse avec lequel elle avait appris le départ prochain des ennemis de son pays. La crainte que Lambert ne pût lire dans son cœur un intérêt trop tendre, qu'elle-même refusait de s'avouer, lui fit prendre son expression de figure la plus froide et son ton le plus dur. Il lui semblait que chacun des battements précipités de son cœur devait se traduire sur sa physionomie.

— Enfin, vous voilà! s'écria joyeusement le blessé.

Au lieu de lui répondre, Carmen débrida lentement son cheval et le fit entrer dans un des coins de la grotte, qui avait jadis servi d'écurie pour les montures des partisans mexicains.

Après avoir donné une poignée de maïs à son cheval, Carmen s'approcha de Lambert et mit ou plutôt jeta devant lui les provisions qu'elle avait apportées.

— Tenez, dit-elle brusquement, buvez et mangez.

Cette dureté insolite, qui contrastait si singulièrement avec la douce intonation de voix que Carmen prenait involontairement depuis quelques jours, froissa le jeune Français.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Il y a que les Français ont été battus et qu'ils sont chassés du Mexique, répondit Carmen avec l'impétuosité maladroite d'une personne qui veut briser du premier coup l'obstacle qu'elle ne se sent pas le courage d'attaquer une seconde fois.

— Cela n'est pas! s'écria le zouave en secouant la tête.

— Mon père en a reçu la nouvelle.

— C'est une fausse nouvelle. Que nos

troupes, peu nombreuses relativement aux vôtres, aient éprouvé un échec, la chose est encore possible, quoique je ne le croie pas; mais nous laisser chasser d'un pays, jamais, jamais! Mes camarades se feraient tuer jusqu'au dernier auparavant!... Et moi qui ne suis qu'un malheureux blessé hors d'état de faire un pas, je me traînerais sur le ventre pour faire le coup de feu plutôt que de laisser déshonorer mon drapeau.

Il essaya de se lever. Lorsqu'il voulut s'appuyer sur son pied blessé, ses forces le trahirent. Il retomba. Elle fit un mouvement pour s'élancer vers lui, mais elle se contint et resta immobile. La crispation de ses mains, convulsivement serrées, révélait ce qu'elle éprouvait à chaque mouvement douloureux du blessé.

Depuis vingt-quatre heures, Lambert attendait avec une impatience d'enfant et d'amoureux l'arrivée de sa jolie protectrice. Les paroles de Carmen, auxquelles il était si loin de

s'attendre, avaient produit sur lui l'effet d'une eau glacée sur un cerveau brûlant.

Il s'assit péniblement, le dos appuyé contre la muraille, laissa tomber sa tête sur ses mains et resta aussi immobile que la señora qui se tenait debout à deux pas de lui. Comme il se couvrait les yeux avec ses mains, il ne pouvait la voir. Elle en profitait pour le regarder. Peu à peu elle s'absorba dans une contemplation silencieuse qui détendit son irritation factice et amollit son cœur.

Il y eut un instant de silence.

— Vous ne mangez pas? demanda-t-elle enfin d'une voix plus douce.

Il fit signe que non sans la regarder.

— Vous n'avez pas faim? reprit-elle au bout de quelques minutes.

— Non, dit-il.

— Goûtez au moins de ce *piñole*, dit Carmen.

Elle l'avait préparé de sa propre main avec un soin minutieux et s'était fait une fête de lui

voir manger. Par une de ces bizarreries du cœur humain, qu'une contrariété puérile préoccupe quelquefois plus qu'une grande douleur. Carmen était désolée que Lambert ne touchât pas à la friandise qu'elle lui destinait.

— Merci, répondit Lambert.

— C'est moi qui l'ai préparé, murmura-t-elle.

— Donnez-le à quelque Mexicain, dit Lambert avec cette brusquerie que les femmes ne pardonnent qu'à un amoureux, parce qu'alors elles en devinent le vrai motif.

— Vous êtes en colère contre moi? reprit-elle d'une voix qui semblait s'adoucir en raison inverse de celle de Lambert.

— En colère, non; je n'en ai pas le droit. Mais vous m'avez fait beaucoup de peine.

— Devais-je vous dire autre chose que la vérité?

— Ce n'est pas la nouvelle en elle-même qui m'a fait de la peine, car je n'y crois pas.

C'est le ton joyeux avec lequel vous me l'avez annoncée.

— Le devoir d'une Mexicaine n'est-il pas de se réjouir du succès de ses compatriotes?

— Avant d'être Mexicaine vous êtes femme, et votre cœur de femme aurait dû vous dire qu'il n'est pas généreux de froisser un homme qui est en quelque sorte votre prisonnier, et que la reconnaissance, d'ailleurs, empêche de vous répondre.

Touchée de l'accent doux et triste avec lequel Lambert avait prononcé ces paroles, qui ne trouvaient que trop d'écho dans son propre cœur, Carmen tendit la main au jeune soldat.

— J'ai eu tort, dit-elle, pardonnez-moi!

Il prit la main de la Mexicaine et la porta silencieusement à ses lèvres. Mais il avait encore le cœur bien gros, le pauvre garçon, et, comme il n'osait en dire le motif, il conservait son air préoccupé.

— Maintenant vous allez manger, n'est-ce

pas? dit-elle avec gaieté forcée. Commencez bien vite, ou je croirai que vous me gardez rancune.

Il obéit en souriant.

Heureuse d'avoir un prétexte pour le servir, elle lui présentait à mesure ce dont il avait besoin avec cette joie intime que les femmes trouvent à s'occuper du bien-être de celui qu'elles aiment. Oubliant son père, Manuelita, et les dangers que son absence prolongée pouvait entraîner, elle ne pensait plus qu'à Lambert, qui de son côté couvait des yeux chaque mouvement de la gracieuse jeune fille. Il se méprit sur la cause de la satisfaction qui rayonnait sur la physionomie de Carmen :

— On voit que son frère et son fiancé vont revenir au logis, se dit-il.

— Si les Français partaient, votre fiancé reviendrait, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement à Carmen.

— Certainement, répondit-elle, surprise et

froissée de cette question à laquelle elle était si loin de s'attendre en un pareil moment.

— Et vous l'épouseriez ? reprit-il.

— Sans doute, fit-elle en raffermissant sa voix.

Il y eut un instant de silence.

— Il me tuera auparavant, alors, s'écria Lambert laissant éclater la jalousie qui le dévorait.

— Vous tuer ? murmura Carmen craignant et désirant à la fois l'aveu qu'elle pressentait.

— Croyez-vous que je puisse vivre pour vous voir appartenir à un autre ? Certes, votre fiancé doit vous aimer, señora, mais je vous jure qu'il ne peut vous aimer plus que moi. De grâce, ne vous éloignez pas : je vous suivrais sur mes genoux, puisque je n'ai pas la force de marcher autrement.

— Seigneur Français !...

— Ah ! laissez-moi parler ! Il y a assez longtemps que mon cœur brûle de vous dire com-

bien je vous aime. Deux fois j'ai failli vous l'avouer, mais j'avais peur de vous fâcher.

» Tenez, je ne puis pas trouver de mots pour vous exprimer tout ce que vous êtes pour moi. En France, tout soldat peut devenir officier général. Nous avons des maréchaux qui ont commencé comme moi. Ah ! si vous m'aimiez, il me semble que j'arriverais à me rendre digne de vous ! Je savais bien que je vous aimais, doña Carmen, mais je ne l'avais jamais senti comme aujourd'hui. Quand vous m'avez annoncé que notre armée allait quitter le pays, quand j'ai vu avec quelle joie vous accueilliez son départ et le mien, tenez, cela m'a fait un mal... ! Oui, je vous jure que cela m'a causé plus de douleurs que la balle qui m'a labouré la poitrine ! Partir ! ne plus vous voir, ne plus vous entendre, Carmen ! Non, non, j'aime mieux mourir ici !

Carmen, éperdue, avait écouté toutes ces paroles passionnées en se couvrant d'une

main la figure avec son rebozo, et ne faisait qu'un faible effort pour retirer l'autre main que tenait le blessé.

Tout à coup un hennissement sonore retentit dans le souterrain et fit tressaillir les deux jeunes gens.

Carmen se leva d'un bond et courut à son cheval.

— Tais-toi, Fidelio, tais-toi ! murmura-t-elle en flattant de la main l'encolure de son *mustang* (cheval).

L'intelligent animal sembla comprendre ce que lui disait sa maîtresse, car il cessa de hennir. Ses yeux et ses oreilles cependant, dirigés du même côté, annonçaient quelque chose d'insolite.

Carmen se glissa jusqu'à la porte et jeta les yeux sur la campagne, que doraient encore les derniers rayons du soleil expirant à l'horizon. Elle aperçut à quelques portées de fusil trois cavaliers qui cheminaient en causant.

C'étaient trois *peones* de l'hacienda que don Cristobal avait envoyés à la recherche de sa fille. Au lieu de se diviser, comme il eût été plus naturel de le faire pour explorer plusieurs routes, les *peones* avaient préféré voyager de compagnie vers une *pulqueria* où le matin même un d'eux avait goûté du pulqué fermenté juste à point.

Fidelio avait senti de loin leurs chevaux, ses compagnons de pâturage, et les avait appelés.

La vue de ces trois hommes rappela à la jeune Mexicaine son père, son pays, son frère et son fiancé, enfin tout ce que les paroles passionnées de Lambert venaient de lui faire oublier. Honteuse de l'aveu qu'elle avait été sur le point de laisser échapper, elle passa encore d'un extrême à l'autre.

Elle fit ses préparatifs pour s'éloigner sans répondre au jeune Français, qui s'était traîné auprès d'elle et la suppliait de lui donner encore quelques instants.

Il était d'autant plus désespéré qu'il la croyait fâchée contre lui et craignait qu'elle ne revînt plus.

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas? lui demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Non, répondit-elle. Jamais!

Une de ces idées comme il en vient aux amoureux traversa le cerveau de Lambert.

— C'est peut-être votre fiancé qui passe là, dit-il, et voilà pourquoi vous êtes si pressée de me quitter.

— Oui, répondit la jeune fille, qui sentait son cœur la pousser dans les bras de Lambert et qui aurait voulu réunir toute son énergie pour élever entre eux une barrière infranchissable.

— Par l'enfer! s'écria le zouave, fou de jalousie et d'amour, moi vivant, cet homme ne vous pressera pas dans ses bras!

Se cramponnant aux branches et aux pierres qui servaient à fermer l'entrée de la grotte, il

parvint à se lever et se mit à héler les Mexicains de toute la force de ses poumons.

— Que faites-vous? s'écria Carmen en se jetant au-devant de lui.

— Je les appelle, pardieu!

— Ils vous tueront!

— Nous verrons bien.

— Ils sont trois, et vous êtes blessé.

— Eh bien, tant mieux, s'ils me tuent! J'aime mieux cela que de vivre avec la pensée que vous appartenez à un autre.

Et il se remit à crier de plus belle. Heureusement pour lui que sa voix affaiblie n'avait pas une grande portée.

— Pour l'amour de Dieu, taisez-vous! disait Carmen en posant les mains sur la bouche du jeune homme.

Mais ce dernier avait perdu la tête et continuait à crier. Carmen se tordait les bras de désespoir. A la fin, un des Mexicains entendit probablement quelque chose, car il s'arrêta, se

dressa sur ses étriers et jeta ses regards autour de lui.

Comme Lambert et Carmen étaient protégés par l'ombre des murs de la grotte, il ne put heureusement les apercevoir.

Carmen vit que Lambert s'apprêtait à faire une nouvelle tentative et ne put y résister davantage.

— Tais-toi! je t'aime! s'écria-t-elle en lui fermant la bouche avec ses lèvres.

— Tu m'aimes! dit-il tout haletant d'émotion et n'osant encore croire à son bonheur. Tu m'aimes! Bien vrai?

— Oui, je t'aime plus que ma vie, plus que mon père, que mon pays!... Je t'aime enfin! Mais, au nom du ciel! tais-toi, car tu me fais mourir!

Il essaya de la calmer; mais, folle de terreur, elle n'écoutait rien.

— Non, dit-elle, non, je ne veux rien entendre tant que je vous verrai ainsi exposé.

Rentrons dans la grotte, je vous en conjure, mon ami. Appuyez-vous sur moi.

Il passa son bras autour du cou de la belle Mexicaine, et, s'appuyant ainsi sur son épaule, il regagna l'endroit de la grotte qu'il occupait habituellement.

En arrivant à la litière de roseaux desséchés qui lui servaient de couche, Lambert se laissa tomber à genoux devant Carmen. Ses grands yeux pensifs la contemplaient avec un profond amour. Il prit les deux mains de la jeune fille dans les siennes et les porta à ses lèvres avec une effusion d'amour, de reconnaissance et de respect qui monta jusqu'au cœur de Carmen.

— Cela vous a fait mal de marcher, mon ami? dit la Mexicaine, qui avait senti les frémissements douloureux qui s'étendaient jusqu'au bras de Lambert, chaque fois qu'il posait à terre son pied blessé.

— J'étais si heureux, que je n'ai rien senti, répondit-il. Vous m'aimez ?

— De toute mon âme! murmura-t-elle d'une voix lente et grave dans laquelle vibraient toute la violence, toute la profondeur de son amour longtemps contenu. Mais vous, Lambert, vous?

— Si je vous aime, moi! dit Lambert, si je vous aime?

A quoi bon répéter ce qu'il lui dit. Raconter un dialogue d'amoureux, c'est absolument comme si on voulait donner une idée d'un duo de Mozart ou de Rossini en reproduisant seulement les paroles.

Au bout de quelques minutes consacrées à ces adorables épanchements qui suivent un premier aveu. Carmen se leva.

— Déjà! fit Lambert avec tristesse.

— On doit s'inquiéter de mon absence, dit Carmen doucement. Je suis sûre que ces trois cavaliers que nous avons vus passer viennent de l'hacienda. Il faut que je sois de retour avant eux. Laissez-moi partir.

Il la prit dans ses bras sans qu'elle fît aucune résistance, et la tint longtemps pressée contre son cœur.

— Pour que je puisse revenir demain, laissez-moi partir, lui dit-elle encore.

Il ouvrit ses bras et la laissa aller.

Au moment de monter à cheval, elle revint à Lambert par un de ces élans passionnés si fréquents chez ces natures de feu, et colla ses lèvres frémissantes sur celles du jeune homme, en murmurant à demi-voix :

— Sainte-Vierge ! si je suis coupable en aimant un étranger, ne punissez que moi !

Elle se dégagea des bras de Lambert vivement ému, s'élança sur Fidelio qui piaffait d'impatience, et partit à fond de train.

Quelques minutes lui suffirent pour regagner l'hacienda. Elle trouva son père à demi ivre, ainsi que ses compagnons, et furieux contre elle. Carmen lui donna quelques explications, qu'il avait la tête trop lourde pour

comprendre, et se sauva dans sa chambre. Malheureusement pour la belle Mexicaine, elle avait compté sans Manuelita, qui la guettait, intriguée de savoir où sa compagne avait pu rester si longtemps.

Comme elle ne voulait confier à personne le secret de la retraite de Lambert, Carmen fut obligée d'inventer toute une histoire. Elle s'en tira d'autant plus maladroitement qu'elle n'avait pas l'habitude du mensonge; puis elle était encore tellement sous l'influence de son entretien avec Lambert, qu'elle avait à peine conscience de ce qu'elle disait à Manuelita.

La pauvre petite avait hâte d'être seule pour se livrer aux pensées qui gonflaient son cœur. Malheureusement pour elle, Manuelita partageait sa chambre, et la maligne jeune fille, qui pressentait un secret d'amour, avait d'autant plus envie de causer que Carmen s'y montrait moins disposée. A la fin cependant, le sommeil mit un terme au bavardage de Manuelita.

Protégée par l'obscurité, Carmen passa presque toute la nuit assise sur son lit, pensant à Lambert et se rappelant chacune de ses paroles.

Le lendemain, don Cristobal avait oublié sa colère et le motif qui l'avait causée. Manuelita, en revanche, y pensait toujours.

Cette jeune fille avait déjà passé quelque temps, l'année précédente, chez les Baldosa. A cette époque, Carmen avait le cœur libre. Quoiqu'elle fût toujours plus sérieuse que son amie, elle partageait les goûts de Manuelita pour la danse, la musique et tous les plaisirs de ce genre. On n'avait pas besoin de la prier longtemps pour qu'elle accompagnât son amie aux fandangos des villages voisins, ou bien aux tertullias qui avaient lieu dans les environs. Puis, au retour, toutes deux se racontaient les incidents de la journée et les propos galants que leur avaient débités les caballeros.

Quelques jours avaient suffi pour méta-

morphoser complétement Carmen. Tout disparaissait maintenant pour elle devant un nom, celui de Lambert. Excessivement jalouse elle-même, il lui semblait qu'elle se fût rendue coupable envers le pauvre blessé si elle avait pris part à des plaisirs qu'il ne pouvait partager.

Puis Carmen ne pouvait se décider à rester une journée entière sans voir son ami. Un jour qu'il lui fallait absolument accompagner son père et ses hôtes chez un hacendero des environs, elle ne fit que se désoler durant toute la soirée. Bien lui en prit d'avoir emporté le *rebozo* national pour pleurer à l'abri de ses plis complaisants, en prétextant un violent mal de tête.

Son père s'apercevait bien d'un changement dans l'humeur jusque-là si égale de Carmen. Heureusement pour elle, il l'attribuait à l'absence de son futur, Cirilo.

Telle avait été aussi la première idée de Manuelita; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir

de son erreur et à remarquer les mystérieuses absences de sa compagne.

Au bout de cinq ou six jours, la pauvre Carmen comprit que, si elle voulait continuer ses visites à la grotte sans éveiller les soupçons de son père, elle ne pouvait se dispenser de mettre Manuelita dans sa confidence. Don Cristobal, en effet, avait remarqué deux ou trois fois que Carmen sortait sans emmener sa camarade. Quoiqu'il n'y eût pas attaché d'importance jusque-là, il finirait certainement par s'en préoccuper tôt ou tard.

Manuelita avait d'ailleurs une telle façon de répondre : *Je ne sais pas*, à toutes les questions de don Cristobal sur Carmen, que la méfiance du Mexicain aurait dû être éveillée depuis longtemps.

Trois motifs avaient jusqu'alors empêché les confidences de Carmen à sa compagne. D'abord elle redoutait l'indignation que témoignerait Manuelita en apprenant son amour pour un

ennemi de sa nation; secondement, elle craignait qu'une indiscrétion de la jeune fille ne compromît la sûreté du blessé. Enfin, par-dessus tout, elle était horriblement jalouse. Comme elle adorait Lambert, elle ne se figurait pas qu'une autre femme pût le voir sans l'aimer aussi. Elle avait confiance dans la loyauté du jeune homme; mais la réputation faite aux Français par les Vera-Cruzaines amies de Manuelita l'effrayait beaucoup.

Un soir que Carmen avait manqué sa visite à la grotte, parce que son père l'avait obligée d'accompagner Manuelita, à une tertullia des environs, Manuelita l'entendit qui pleurait dans son lit. La jeune fille crut qu'elle était malade ou fit semblant de le croire. Elle vint l'embrasser et lui demander ce qu'elle avait. Ému par les caresses et les paroles affectueuses de Manuelita, Carmen lui avoua enfin la vérité.

— Un Français ! s'écria Manuelita.

— Je l'aime !

— Et Cirilo, ton fiancé?

— J'aime Lamberto.

— Et ton frère, ton père?

— J'aime Lamberto.

Il n'y avait rien à répondre à cela; Manuelita était trop femme pour ne pas le comprendre. Une minute après, déjà apprivoisée à cette idée, elle écoutait d'une oreille attentive les châteaux en Espagne de son amie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la jeune fille mourait d'envie de voir le beau zouave. Une sorte de terreur superstitieuse se mêlait pourtant à sa curiosité.

— Nous irons demain le voir ensemble, lui dit Carmen.

Le lendemain, au moment de partir, Carmen eut un de ces mouvements de jalousie tels qu'en éprouvent les femmes de ces contrées brûlées par le soleil.

— Écoute, dit-elle à Manuelita, jure-moi sur ce crucifix que tu ne chercheras pas à m'enlever le cœur de Lambert.

— Je le jure ! dit Manuelita, moins surprise de cette demande solennelle que ne l'eût été certainement une Européenne.

— Jure-moi que s'il venait à t'aimer, tu me préviendrais.

— Tu sais bien que j'aime ton frère Estevan, dit Manuelita.

— N'importe, jure.

— Soit, répondit Manuelita en haussant les épaules.

Carmen allait encore probablement lui imposer quelque nouvelle condition, lorsque Ceporro vint les interrompre. Afin de ne pas être retenues à l'hacienda, les deux amies se hâtèrent de prendre leur vol.

Le serment que venait de faire Manuelita la contrariait plus qu'elle n'aurait voulu se l'avouer. La jeune Mexicaine était fort coquette. Quoiqu'elle fût très-jolie, son minois éveillé ne pouvait lutter contre la beauté resplendissante de Carmen. Combien de fois

n'avait-elle pas vu les *apasionados* sur qui elle comptait le plus l'abandonner pouraller se brûler à la flamme des grands yeux de Carmen ! Moins celle-ci en tirait vanité, plus Manuelita était contrariée de la voir accueillir si dédaigneusement des hommages qu'elle-même regrettait, non par affection, mais par amour-propre.

Manuelita n'avait certainement pas l'intention de ravir à Carmen le cœur du Français que celle-ci paraissait aimer si tendrement; mais, au fond du cœur, elle n'eût pas été fâchée de donner à son tour un peu d'inquiétude à son amie.

En arrivant à la grotte, Carmen eut un instant d'hésitation. Si elle avait pu trouver un prétexte plausible pour retourner immédiatement à l'hacienda, elle y aurait certainement ramené Manuelita. Mais il était trop tard désormais, et la jalouse Mexicaine ne put que demander encore à son amie une seconde édition

du serment qu'elle lui avait déjà fait prêter à l'hacienda.

Après cette formalité, à laquelle Manuelita consentit en riant, les deux jeunes filles pénétrèrent dans le souterrain.

Carmen avait parlé fort souvent à Lambert de son amie Manuelita. Elle lui avait même dit qu'elle serait peut-être obligée de l'amener avec elle, afin de pouvoir s'absenter de l'hacienda sans éveiller les soupçons de don Cristobal.

Quant à Manuelita, elle ne connaissait les zouaves que par la réputation que les Mexicains des environs faisaient à nos braves soldats, qu'on ne représentait jamais autrement que comme des buveurs de sang, avec des barbes incultes et des figures sauvages. Quoique Carmen lui eût déjà fait un portrait enthousiaste de Lambert, Manuelita n'en fut pas moins étonnée de voir que le terrible zouave était un très-joli garçon, dont les yeux bleus avaient un regard fort doux et fort expressif.

Estevan, le frère de Carmen, était certes un beau cavalier. En France, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, sa taille élancée et ses dents éblouissantes auraient attiré l'attention de toutes les femmes. Il y aurait fait certainement bien plus de conquêtes que Lambert; mais Manuelita connaissait dans les environs cinquante *caballeros* presque aussi bien qu'Estevan et lui ressemblant plus ou moins. Lambert, au contraire, ne ressemblait à aucun des hommes qu'elle avait vus. Il avait le double attrait du fruit unique et du fruit défendu.

Puis sa position périlleuse, ses blessures et sa bravoure, son nom même de zouave, tout se réunissait pour l'entourer d'une auréole romanesque. Rien, d'ailleurs, n'est plus contagieux entre femmes que l'admiration. Si un bossu parvenait à se faire aimer de deux femmes sur six, les quatre autres en deviendraient folles avant un mois.

Lambert réussit d'autant mieux auprès de

Manuelita, qu'il se montra fort aimable pour elle. La jeune fille était rieuse, causante et singulièrement avide de tout ce qui se rapportait à Paris, ce paradis rêvé par toutes les femmes de l'univers.

Heureux de parler de son pays et d'être écouté avec tant d'intérêt par deux jolies femmes, Lambert parlait avec cet esprit et cette vivacité de geste et de physionomie particuliers aux Béarnais. Carmen l'écoutait silencieusement, tenant la main de Lambert dans les siennes et noyant ses grands yeux noirs dans ceux du jeune homme; elle serait restée ainsi des heures entières sans parler, mais Manuelita parlait pour deux et pressait Lambert de questions.

Au bout de quelques minutes, le visage de Carmen s'assombrit. Elle fronça plusieurs fois ses beaux sourcils.

— Il est bientôt temps de partir, Manuelita, dit-elle d'une voix un peu altérée.

Et son regard invitait clairement Manuelita à la laisser seule quelques instants avec le jeune Français.

Malheureusement, Manuelita n'était point pressée de comprendre et causait toujours. Carmen devenait de plus en plus sombre, et sa main tremblait dans celle de Lambert.

A la fin, elle ne put résister davantage à son impatience et à sa jalousie.

— Manuelita, dit-elle, laisse-nous un peu; j'ai à causer avec Lambert.

Peu habitué encore aux mœurs mexicaines, Lambert ne put s'empêcher de sourire à ce congé si nettement exprimé.

Quant à Manuelita, toute contrariée qu'elle fût, elle trouva la chose toute naturelle et se retira dans un enfoncement de la grotte, à quelques pas des deux amoureux.

— Cette fois votre amie a compris, dit Lambert en entourant de ses bras la taille souple de Carmen.

Voyant qu'elle ne répondait pas, il écarta doucement le rebozo dont elle se couvrait la figure. De grosses larmes coulaient sur les joues de la belle Mexicaine.

— Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il; Carmen, mon amour, mon ange bien-aimé, pourquoi ces pleurs?

— Vous ne m'aimez pas, murmura-t-elle en étouffant un sanglot.

— Moi!... mais je vous aime de toute mon âme! Vous êtes ma seule pensée. Voyons, Carmen, vous savez bien que je vous aime, enfin! ajouta-t-il, écartant la main dont la jeune fille se couvrait les yeux, et la forçant ainsi de le regarder. Puisque tu ne veux pas me croire, consulte mes yeux, puis ose encore répéter que je ne t'aime pas.

Elle le regarda un instant en silence; puis tout à coup elle se jeta dans ses bras par un élan passionné.

— Je suis folle, *querido mio!* murmura-t-elle.

Elle passa son beau bras autour du cou de Lambert, et resta ainsi la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme, qui la contemplait avec ivresse.

— Je suis jalouse, reprit-elle tout bas, très-jalouse; tout à l'heure, quand vous faisiez l'aimable auprès de Manuelita, j'ai cru que j'allais mourir.

— Mon ange bien-aimé, reprit-il, je ne faisais pas l'aimable auprès d'elle. Quand une femme vous interroge, il est au moins poli de lui répondre, surtout quand elle est l'amie de celle qu'on adore.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne voudrais pas qu'elle pùt vous blâmer de votre choix et me nuire auprès de vous.

Elle haussa doucement les épaules.

— Maintenant que je vous aime, dit-elle, le

monde entier me dirait du mal de vous que je ne vous en aimerais pas moins. Tenez, vous autres Français, avec votre politesse et vos ménagements, vous ne savez pas aimer.

— Ce sont les maris mexicains qui font courir ce bruit-là, repartit gaiement Lambert, en replaçant le bras que Carmen avait tenté de retirer.

— Comment, les maris? murmura Carmen, qui prenait son air sérieux.

Lambert attira la jeune fille sur son cœur et murmura à son oreille de douces et tendres paroles qu'il y trouvait sans peine, car il aimait sincèrement et passionnément la belle Mexicaine.

Il paraît que l'éloquence du zouave parvint à persuader la jalouse amoureuse, car lorsqu'il murmura à son oreille, après un long baiser de réconciliation :

— Dis encore que les Français ne savent pas aimer.

Elle répondit tout bas, tout bas :

— Il y a des exceptions partout.

Elle était si jolie ainsi avec le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres de rose et qui rayonnait dans ses yeux humides, que Lambert ne la laissa pas achever. Le reste de la phrase se perdit dans un baiser.

Heureuse et rassurée maintenant, Carmen eut un remords de son injustice envers Manuelita. Avec cette spontanéité qui caractérisait ses élans, elle courut à sa compagne et se jeta à son cou.

— Si tu savais comme il m'aime et comme je suis heureuse ! murmura-t-elle en embrassant son amie avec une effusion dans laquelle débordait le trop-plein de son cœur.

Manuelita se laissa embrasser assez froidement. Quoiqu'elle s'efforçât d'exprimer à Carmen combien elle partageait son bonheur, nous sommes forcés d'avouer que sa sympathie n'avait pas des accents bien chaleureux. Elle

prit congé de Lambert, à qui elle en voulait à son insu de la tendresse qu'il témoignait à Carmen, et partit avec son amie.

Maintenant que Manuelita connaissait Lambert, Carmen lui en parlait toute la journée. Manuelita était coquette, nous l'avons dit, mais en vérité bien d'autres jeunes filles auraient fini par céder à la même faiblesse qu'elle, en s'intéressant plus vivement de jour en jour au blessé vers lequel on ramenait constamment ses pensées. Elle n'avait garde de le laisser paraître. Cette dissimulation même était une preuve de la passion coupable qu'elle éprouvait. Déjà envieuse de Carmen, elle en vint bientôt à éprouver contre son amie une de ces haines de femme d'autant plus profondes et plus concentrées que le motif en est moins avouable.

Tout en se faisant prier pour accompagner Carmen qu'elle avait toujours l'air de suivre à contre-cœur, Manuelita s'arrangeait habile-

ment de manière que celle-ci fût obligée de l'emmener. Lorsque, malgré tout, Carmen partait seule, Manuelita avait de tels accès de colère que deux ou trois fois ses réponses faillirent mettre don Cristobal sur les traces de la vérité.

D'un autre côté, lorsque Carmen l'emmenait et lorsqu'elle voyait son amie se jeter dans les bras de Lambert, qui l'accueillait avec l'ivresse d'un amour passionné, il lui prenait des envies folles de sortir du souterrain et d'appeler le premier passant qu'elle rencontrerait pour faire égorger le Français entre les bras de sa rivale.

Carmen, du reste, avait un grand tort. Dès que Lambert s'animait un peu en causant avec Manuelita, dès que leurs regards se croisaient, dès qu'elle-même pouvait se croire oubliée, ne fût-ce qu'une seconde, sa jalousie se réveillait. Elle prenait la main de Lambert, lui parlait tout bas, le forçait de la regarder et

trouvait enfin quelque moyen de rappeler à Manuelita que Lambert appartenait tout entier à sa *querida Carmencita.*

Lambert riait alors en haussant doucement les épaules ; Carmen elle-même finissait souvent par rire de son mouvement de jalousie et par embrasser Manuelita comme pour lui en demander pardon. Manuelita souriait aussi, mais elle avait l'enfer dans le cœur et soupirait après l'occasion de se venger.

Malheureusement pour Carmen, l'hacienda de don Céporro se trouvait sur le passage des convois français de Vera-Cruz à Orizaba. Il n'osait y retouner avec sa petite fille. Aussi prolongeait-il bien plus que d'habitude son séjour chez les Baldosa. Malgré son peu de fortune, don Cristobal était fort hospitalier. Don Ceporro était pour lui d'ailleurs une précieuse compagnie en l'absence d'Estevan. On n'avait pas reçu de nouvelles de ce dernier depuis assez longtemps. Sa famille commençait à éprou-

ver des inquiétudes d'autant plus vives que Cirilo, le fiancé de Carmen, avait écrit qu'il n'avait plus entendu parler de son ami depuis un mois. Comme Cirilo promettait de venir prochainement faire une visite à l'hacienda, on l'attendait avec une double impatience, dans l'espoir qu'il apporterait des nouvelles d'Estevan.

Quand je dis *on*, je n'ai pas besoin d'ajouter que Carmen n'était pas comprise dans cet *on*, car la pauvre fille ne songeait qu'avec terreur à l'arrivée de son fiancé.

Ce n'était pas qu'elle eût la moindre hésitation sur le parti qu'elle prendrait à son égard. Quand une Mexicaine a donné son cœur, il est rare qu'elle ne soit pas disposée à sacrifier le monde entier à celui qu'elle aime.

Quoiqu'elle eût une grande affection pour son père, elle était décidée à suivre Lambert, dès que celui-ci aurait la force de rejoindre ses compatriotes.

Un jour que Carmen était venue seule et à cheval à la grotte de *la Muerte*, elle trouva Lambert en train de replacer un portefeuille dans son havre-sac de soldat. Avec cette charmante curiosité de la femme aimée, qui désire connaître tout ce qui appartient à son amant, Carmen voulut s'emparer du portefeuille.

Pour taquiner la belle et grave Mexicaine, le zouave fit semblant de le cacher précipitamment. Elle regarda Lambert d'un air étonné; puis, croyant qu'il agissait sérieusement, elle poussa un gros soupir et sa figure s'assombrit tout à coup.

— Folle! lui dit-il en riant; prends.

Il lui rendit le portefeuille. Elle l'en récompensa par un baiser et se mit à feuilleter tous les compartiments. Elle trouva dans l'un d'eux une petite photographie représentant une jeune fille de dix-huit à vingt ans.

— C'est ma fiancée, dit négligemment le Français.

Elle devint pâle comme la mort et ses grands yeux se fixèrent sur ceux de Lambert avec une telle expression qu'il en fut tout ému :

— Enfant ! murmura-t-il en attirant sur son cœur la jeune fille qui tremblait de tout son corps, c'est le portrait de ma sœur. Vois comme elle me ressemble. Je n'ai jamais eu et n'aurai jamais d'autre fiancée que toi, mon ange chéri ; je plaisantais.

Elle secoua doucement la tête et leva sur lui ses grands yeux, dans lesquels les larmes éteignaient encore le sourire.

— Ne plaisante jamais sur ce sujet-là, lui dit-elle, vois plutôt.

Elle appuya la main de Lambert sur son cœur qui battait avec tant de violence que le jeune homme en fut tout effrayé.

Il se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. Elle le releva en souriant.

— Maintenant, dit-elle, je suis bien aise de

ce que tu as fait, puisque cela a dû te prouver combien tu es aimé.

Une fois calmée, elle se remit à fourrager dans le portefeuille.

— Qu'est-ce que c'est que cette médaille? demanda-t-elle en montrant une petite médaille mexicaine en or qui était dans une des poches.

— Ça, dit Lambert, je l'ai trouvé sur un pauvre diable de Mexicain que j'ai tué au pueblo de Mescalan.

— Comment cela?

— Mon Dieu, nous allions d'Orizaba à la rencontre du convoi de Vera-Cruz. Je marchais en avant-garde avec d'autres zouaves de ma compagnie. Nous traversions le village sans rien dire à personne. Il y avait là une centaine de vos soldats cachés pour nous attendre. Ils nous ont envoyé une fusillade qui partait de toutes les maisons. Il a fallu monter à l'assaut de leurs retraites. Je suis arrivé le premier dans une grande chambre d'auberge où il y avait

trois Mexicains, deux debout et le troisième par terre. Un d'eux m'ajustait avec son fusil je me suis élancé sur lui, et, ma foi, je lui ai enfoncé ma baïonnette dans la poitrine. L'autre, déjà blessé, n'avait plus que son sabre, mais il ne m'en a pas moins attaqué bravement. J'entendis les zouaves qui grimpaient l'escalier. Comme nous avions eu plusieurs hommes tués, mes camarades étaient furieux et ils auraient massacré mon Mexicain séance tenante :

— Partez bien vite, ai-je dit à mon adversaire, en abaissant mon fusil, et en lui montrant la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Il hésitait encore, mais le bruit qui se faisait dans l'escalier le décida.

— Merci, zouave, m'a-t-il dit.

Et il a sauté, tandis que je retenais mes camarades qui voulaient courir après lui.

— Et les deux autres ?

— Oh ! les deux autres !... celui que j'avais embroché était mort, et bien mort. C'est sur

lui que j'ai trouvé cette petite médaille. Quant au troisième, que nous croyions aussi un cadavre, il vivait encore et souffrait sans se plaindre et sans rien demander. Fargier, qui avait perdu son frère par cette damnée fusillade, était si en colère qu'il voulait achever le pauvre diable, un beau garçon, ma foi, à l'œil fier et hardi. Je me suis mis en travers, et comme Fargier s'entêtait, nous avons échangé quelques bottes. Il m'a touché au bras, presque rien, et moi je lui ai entamé l'épaule. On nous a fait nous embrasser, et tout a été fini. Comme on l'évacuait sur l'am ulance, en même temps que mon Mexicain, je lui ai recommandé ce dernier, que j'ai recommandé aussi à l'aide-major, un bon garçon qui est de mon pays. Alors ils ont fait route vers Orizaba, et moi j'ai continué mon chemin vers la Vera-Cruz pour venir me faire écharper au rancho del Sardo et devenir amoureux fou de la plus belle et de la meilleure de toutes les Mexicaines.

— Vous êtes brave et généreux, dit-elle en l'embrassant sur les yeux. Tenez, ce baiser-là, c'est pour vous récompenser d'avoir sauvé le premier cavalier. Celui-ci, c'est pour avoir protégé le second.

— Combien je regrette maintenant de n'avoir pas sauvé tout un régiment! s'écria Lambert... Vous partez déjà? dit-il en voyant Carmen se lever quëlques minutes après.

— Oui, j'ai hâte d'être rentrée.

— Votre père aurait-il quelque soupçon?

— Je ne sais trop. Il m'a regardée d'un air singulier quand je suis montée à cheval cette après-midi. Puis j'éprouve comme un pressentiment qui me serre le cœur.

Avant de sortir de la grotte, elle explora prudemment les alentours. Elle aperçut dans le lointain des cavaliers qui arrivaient au galop. En tête était don Cristobal.

— Mon père! s'écria-t-elle. On dirait qu'il se dirige de ce côté... Oui... oui. Silence, Fi-

delio, silence! murmura-t-elle en comprimant de ses deux mains les naseaux de son cheval qui reconnaissait déjà ses compagnons d'écurie.

Il devint bientôt évident que don Cristobal se dirigeait vers la grotte. De temps en temps il s'arrêtait et lâchait la bride de son cheval. Celui-ci agitait la tête, et humait l'air dans diverses directions. Puis, poussant un joyeux hennissement, il reprenait le chemin qu'avait suivi son compagnon d'écurie.

— Il faut avant tout vous cacher au fond de la grotte, dit Carmen qui tremblait.

— Vous croyez que votre père vient ici?

— J'en suis sûre maintenant. Son cheval suit les traces du mien. Nous sommes perdus. Oh! si je savais qui nous a dénoncés! Mais toi, comment te sauver?... Mon père a l'air indécis pourtant... Il se laisse guider par son cheval... S'il était certain de me trouver ici, il y viendrait tout droit... Qui sait? Peut-être est-ce moi seulement qu'il cherche? Mais comment

alors expliquer ma présence ici? Écoute, reprit-elle, tu sais où est la cachette que je t'ai montrée, dans la troisième galerie du souterrain. Va t'y renfermer le plus vite possible; moi je cours au-devant d'eux. Je t'aime de toute mon âme, *querido mio*, adieu.

Elle l'embrassa précipitamment et monta à cheval. Profitant d'un moment où l'attention de son père et des gens qui l'escortaient semblait dirigée d'un autre côté, elle sortit au galop de la grotte et se dirigea en droite ligne vers eux.

— D'où viens-tu? s'écria don Cristobal, et que faisais-tu dans cette grotte?

— J'étais allée à la rancheria de Maraïbo, répondit-elle en faisant un effort sur elle-même. A moitié chemin, j'ai rencontré des maraudeurs qui m'ont poursuivie. Je me suis sauvée; comme ils me barraient le chemin de l'hacienda, j'ai profité de mon avance pour me réfugier dans la grotte de *la Muerte*.

Dans la plupart des pays, et au Mexique plus que partout ailleurs, il est difficile d'avoir la guerre sans que quelques aventuriers profitent du désordre qu'elle occasionne pour commettre leurs brigandages. L'incident qu'inventait Carmen n'avait donc rien d'invraisemblable, et don Cristobal y crut d'autant plus facilement que, tout en grondant continuellement sa fille, il était habitué à s'en rapporter toujours à elle.

En ce moment, d'ailleurs, il était sous le coup d'une préoccupation très-vive, dont il se hâta de faire part à Carmen.

Doña Elena Candillo, tante et marraine de Carmen, à qui elle avait servi de mère après la mort de doña Baldosa, venait de tomber grièvement malade. On avait envoyé trois peones et un *capataz* à l'hacienda del Puente avec une lettre par laquelle la señora priait Carmen d'accourir auprès d'elle. D'après ce que dit le capataz, Carmen n'avait pas de temps

à perdre si elle voulait recevoir le dernier adieu de sa marraine.

Trois mois auparavant, Carmen aurait tout abandonné sans hésitation et sans regrets pour courir au chevet de sa vieille tante, qui était la personne qu'elle aimait le plus au monde. Mais, depuis lors, un nouveau sentiment, le plus puissant de tous, avait envahi son âme.

— Quitter Lambert! se dit-elle avec désespoir.

Quoiqu'elle éprouvât un véritable remords de son hésitation, ce ne fut qu'à regret qu'elle se décida à partir, et surtout à partir immédiatement, comme l'ordonnait son père.

Ce dernier avait pour sa belle-sœur autant d'affection que sa nature égoïste lui permettait d'en ressentir pour quelqu'un; de plus, il s'intéressait vivement à l'héritage de la bonne dame, qui n'avait point d'enfants et qui possédait quelques propriétés. C'était elle en grande partie qui avait arrangé le mariage de Carmen

et de Cirilo, qui était aussi son neveu, bien qu'il ne fût nullement parent des Baldosa. On savait que la petite fortune de doña Elena devait revenir au futur époux, et le señor Cristobal tenait à ne point la laisser échapper. Aussi accorda-t-il à peine à sa fille le temps de faire les préparatifs les plus indispensables. Les réclamations et les instances de Carmen pour ne partir que le lendemain n'eurent d'autre résultat que d'éveiller les soupçons de don Cristobal, qui ne lui laissa pas un instant de liberté.

Tout ce que put faire la pauvre fille fut de crayonner quelques mots pour Lambert, de les remettre à Manuelita et de supplier celle-ci en pleurant de veiller sur le cher blessé. Elle voulut aussi lui faire renouveler devant la petite Vierge de plâtre le serment destiné à rassurer sa jalousie, mais Manuelita traîna la chose en longueur et fit si bien que l'arrivée de don Cristobal, bouillant d'impatience, la dispensa d'un nouveau parjure.

C'eût été un parjure, en effet, car elle songeait déjà à profiter de l'absence de Carmen pour lui ravir le cœur du blessé. Son grand'père ayant promis à don Cristobal de surveiller les travaux de l'hacienda jusqu'à son retour de chez la senora Elena, Manuelita avait toute la liberté de ses mouvements. Elle en profita pour courir à la grotte dès le lendemain du départ de Carmen.

— Je voudrais bien savoir ce que Carmen dit à Lambert, murmurait Manuelita. Si je croyais qu'elle lui dise du mal de moi!...

En attendant cette certitude, elle tourna et retourna si bien la lettre, qu'elle finit par endommager le cachet. Avant d'arriver à la grotte, elle en avait pris connaissance.

Somme toute, elle n'avait pas eu tout à fait tort de supposer que Carmen chercherait à prémunir Lambert contre les séductions de son amie. Carmen laissait en effet percer un peu d'inquiétude au sujet de Manuelita et suppliait

le jeune Français de ne pas se montrer trop aimable auprès de doña Ceporro, *qui était fort coquette et qui ne pourrait certainement pas l'aimer comme l'aimait sa pauvre Carmen.*

Cette phrase indigna Manuelita et lui sembla un outrage suffisant pour motiver les plus cruelles représailles.

— Ah ! je suis coquette, murmura-t-elle, et je ne suis pas capable d'aimer ! C'est ainsi qu'on me récompense de mes bontés, de mon abnégation !

Une fois qu'elle se fut bien persuadé que Carmen avait tous les torts possibles envers elle, Manuelita déchira le billet et pénétra dans la grotte. Elle venait de franchir le Rubicon, car au retour de Carmen, et probablement même auparavant, la disparition de cette lettre donnerait lieu à des explications que Manuelita ne pourrait fournir.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, on a bien raison de le dire, et la plupart du temps

il nous entraîne forcément à d'autres faux pas.

A partir de ce jour-là, Manuelita commença une série de mensonges dont il lui aurait été impossible de se dépêtrer plus tard, quand même elle l'aurait voulu, à moins d'avouer complétement la vérité. Il lui fallut d'abord annoncer à Lambert que Carmen était partie sans lui écrire. Comme il ne pouvait en croire ses oreilles, Manuelita lui raconta que Carmen ne devait faire qu'une absence de quelques jours et ne parla de la maladie de doña Elena que comme d'une indisposition qui servait de prétexte au voyage.

En revanche, elle appuya fortement sur la parenté de cette dame et de Cirilo Matorral, le fiancé de Carmen, ainsi que sur les projets de la bonne dame à l'égard de l'union de son neveu et de sa nièce.

Lambert fut très-peiné du silence de Carmen. Il ne pouvait se figurer qu'elle n'eût pas trouvé le temps de lui écrire deux mots. Telle

était néanmoins sa confiance en Carmen, que les adroites et perfides insinuations de Manuelita ne lui inspirèrent pas d'abord toute la jalousie qu'elle espérait.

Celle-ci poursuivit avec autant de patience que de finesse sa double tâche, celle de plaire à Lambert et celle de lui faire croire à l'infidélité de Carmen.

Elle était jeune, jolie, sémillante et désireuse de plaire. Elle avait pour le blessé de charmantes attentions, dont il lui savait d'autant plus de gré qu'il crut d'abord ne les devoir qu'à l'amitié. Sur les vingt-quatre heures de la journée, Lambert en passait dix à dormir et la majeure partie du reste à s'ennuyer mortellement. On comprend alors avec quel bonheur il accueillait l'arrivée de la jolie Mexicaine.

Quoiqu'il fût un honnête garçon, et qu'il aimât sincèrement et tendrement sa chère Carmen, il n'était pas une de ces natures d'élite qui comprennent la fidélité avec toutes les déli-

catesses de certaines femmes, c'est-à-dire en considérant comme un crime un regard, une pensée adressés à tout autre qu'à l'objet de leur amour.

Il voyait bien le plaisir que Manuelita trouvait à lui tenir compagnie; flatté d'intéresser cette jolie fille, il ne pouvait s'empêcher de montrer une amabilité qu'il se figurait n'être que de la politesse et que la pauvre Carmen eût certainement qualifiée avec moins d'indulgence.

Quelquefois aussi, malgré sa confiance en Carmen, il se laissait influencer par les apparences fâcheuses que Manuelita avait bien soin de faire ressortir, tout en ayant l'air de défendre son amie. Il lui prenait des accès de jalousie et de colère qui profitaient à Manuelita, à laquelle il faisait alors sérieusement la cour, bien que, plus tard et de sang-froid, il se repentît d'avoir agi de cette façon sans avoir la certitude de l'infidélité de Carmen.

Une circonstance vint donner beaucoup de poids aux paroles perfides de Manuelita.

Don Cristobal revint chez lui. Il avait laissé Carmen au chevet de doña Elena, toujours fort malade, et rapportait à Manuelita une longue lettre de son amie.

Cette lettre en contenait deux autres : l'une pour Lambert ; l'autre, toute confidentielle, pour Manuelita. Quant à la première, à celle qui contenait les deux autres, elle était encore adressée à Manuelita et destinée à passer au besoin sous les yeux de don Cristobal et de don Ceporro.

Naturellement Carmen n'y parlait ni du zouave ni de la grotte. En revanche, afin de poser le premier plan pour son prochain retour à l'hacienda, elle ajoutait en finissant :

« Nous avons appris ici que Cirilo allait avoir probablement un congé de quelques jours, et qu'il comptait le passer chez mon

père. Tu comprends, ma chère Manuelita, combien il me tarde de revenir, etc. »

Manuelita s'empressa de courir à la grotte et de montrer à Lambert cette dernière lettre, qui servait si bien les projets de la perfide jeune fille.

Au premier moment, Lambert éprouva une douleur si vive et si cruelle, qu'il se frappait la tête contre le rocher comme s'il avait voulu se briser le front. Manuelita lui jeta ses deux bras autour du cou en le suppliant de se calmer. Elle profita de l'occasion pour laisser échapper le secret de son amour.

Lambert remercia Manuelita avec effusion et jura d'oublier la perfide Carmen. Dominant son émotion, il montra pendant quelques minutes un entrain et presque un enjouement qui auraient fait croire qu'il était complétement guéri, s'il n'avait eu par moment des contractions de sourcils qui révélaient quel effort douloureux il faisait pour étouffer sa souffrance.

Une fois seul, il dépouilla le masque qu'il avait pris par orgueil, et se roula à terre, criant et pleurant.

Il passa la nuit à retourner dans sa tête les idées les plus absurdes et à chercher les moyens de se faire tuer le plus tragiquement possible. A force de réfléchir à ce que Manuelita lui avait dit, il y trouva des contradictions et des invraisemblances.

Quand Manuelita revint, il la questionna de nouveau, mais cette fois avec une idée arrêtée et par conséquent avec plus d'adresse. Il eut soin d'espacer ses questions de manière qu'elles n'eussent pas l'air d'un interrogatoire. Malgré toute la finesse du Béarnais, Manuelita était femme, et par conséquent, plus fine encore que lui. Elle ne tarda pas à se tenir sur ses gardes, et Lambert n'apprit pas grand'chose.

Connaissant le caractère de Carmen et son amour pour Lambert, Manuelita craignait toujours de la voir tout abandonner à l'hacienda

del Apoyo et arriver à l'improviste chez son père.

La présence de Carmen devant renverser en quelques secondes l'échafaudage habilement édifié par Manuelita, celle-ci vivait dans des transes mortelles.

Comme Lambert allait beaucoup mieux, il ne songeait qu'à rejoindre son bataillon. Manuelita l'y poussait de tout son pouvoir. Quoiqu'il souffrît trop encore pour monter à cheval, il suivit le conseil de la jeune fille et prit le parti d'écrire à ses camarades pour les informer de sa position et les prier de faire leur possible pour le délivrer. Manuelita se chargea de trouver un péon qui, moyennant quelques piastres, porterait la lettre à Orizaba.

Tandis qu'il écrivait au crayon sur une page détachée de son agenda, Manuelita eut la même curiosité que Carmen et voulut visiter le contenu du portefeuille. Après avoir regardé le portrait elle prit la médaille que Lambert avait

trouvée sur la poitrine du Mexicain à l'attaque du pueblo de Mescalan.

— Sainte Vierge! s'écria-t-elle en pâlissant, où avez-vous pris cette médaille?

Tandis qu'il racontait son aventure, Manuelita l'écoutait la tête cachée dans ses deux mains.

— Pauvre, pauvre Estevan! dit-elle enfin, levant les yeux au ciel et se tordant les mains avec désespoir.

— Estevan! s'écria Lambert; le frère de Carmen?

— Lui-même. O mon Dieu! mon Dieu!

— C'est impossible! Carmen a vu cette médaille et n'a rien.....

— Elle ignorait qu'il la possédât. Je la lui ai donnée quand il est venu nous voir en quittant sa famille pour aller rejoindre Zaragoza. C'était un cadeau de mon grand-père, qui me l'avait rapportée de Mexico. Tenez, regardez plutôt; voilà encore mes initiales, M. C., qu'il y avait gravées avec la pointe de son couteau, et de

l'autre côté vous trouverez ses initiales à lui, E. B. Il disait toujours qu'il les réunirait le jour de notre mariage. Ah! pauvre, pauvre Estevan de mon âme!

Et la Mexicaine se mit à pleurer avec une douleur qui n'avait rien de factice.

Lambert examina la médaille et découvrit en effet les initiales dont Manuelita venait de lui parler.

— Son frère! le frère de Carmen! murmura le pauvre garçon éperdu; j'ai tué son frère!

Il était si désespéré, que Manuelita, ranimée par la jalousie, fut la première à le consoler.

Malgré son amour pour Lambert (si l'on peut donner ce nom au sentiment qu'elle éprouvait pour lui, et dans lequel l'orgueil avait une grande part), Manuelita ne se sentit pas le courage de profaner si vite le souvenir du pauvre Estevan. Elle se retira de bonne heure et laissa le zouave à ses tristes réflexions.

Maintenant que Lambert se croyait trahi par

Carmen, cet incident augmentait encore son impatience de rejoindre son drapeau. Malheureusement il ne pouvait rien par lui-même; Manuelita était forcée de s'occuper de tous les préparatifs, c'est-à-dire de se procurer des chevaux avec leurs selles et leurs brides, des provisions et un guide fidèle, ce qui était encore le plus difficile à trouver.

Un matin qu'elle causait avec un péon, elle aperçut un cavalier qui accourait au galop en labourant de l'éperon les flancs de son cheval épuisé.

— Cirilo! s'écria-t-elle en reconnaissant le fiancé de Carmen.

— Où est doña Carmen? demanda-t-il après avoir salué Manuelita.

— Elle est à l'hacienda del Apoyo, chez sa tante Elena.

— Non, répondit-il, j'en viens; Carmen était partie quelques heures avant moi.

— Seule?

— Avec un péon seulement.

— Votre tante est donc mieux?

— Un peu mieux. Mais comment va don Cristobal?

— Très-bien.

— Comment, très-bien! Carmen a dit à ma tante qu'elle était obligée de la quitter parce que son père venait de tomber très-malade.

— Il ne s'est jamais si bien porté.

— Et elle n'est pas arrivée?

— Non. Comment se fait-il alors que vous ne l'ayez pas rencontrée en route?

— Quelque temps après avoir quitté l'hacienda del Apoyo, j'ai pris, pour aller plus vite, un horrible chemin de traverse, qui n'est autre que le lit d'un torrent. On gagne ainsi près de deux heures, mais on est longtemps avant de reprendre la grande route. L'aurais-je devancée? Aurait-elle été attaquée par quelques bandits ou bien par ces Français que Dieu confonde?

— Ils ne vont pas de ce côté. Mais en ce moment il y a tant de salteadores (voleurs de grand chemin) en campagne !

Tout en parlant ainsi, Manuelita remettait la bride de son cheval à quelques péones qui étaient accourus à son appel.

— Don Cristobal est sorti depuis deux heures avec le señor Ceporro, lui dit un domestique.

Et quand reviendront-ils ?

— A la nuit, certainement.

Cirilo lança une imprécation.

— Il m'est impossible de rester dans cette inquiétude, dit-il. Il faut que j'aille au devant de Carmen. Qu'on me donne un cheval.

Il mangea une tortilla, but deux ou trois verres de refino, et partit au galop sur un des chevaux de l'hacienda.

On comprend quel coup avait reçu Manuelita en apprenant la prochaine arrivée de Carmen. Elle resta un moment atterrée. Quand

elle fut un peu remise, elle courut à la grotte.

Quoi qu'elle fit pour se contenir, son agitation était trop vive pour qu'elle échappât au jeune Français.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Rien répondit-elle en cherchant à reprendre son sang-froid.

Voyant qu'elle ne pouvait y parvenir, elle prit un tour assez adroit.

— Eh bien, oui, dit-elle, je suis très-agitée par deux nouvelles que je viens d'apprendre, et qui vous feront de la peine.

— De quoi s'agit-il ?

— D'abord un détachement de troupes mexicaines va s'établir dans les environs demain ou cette nuit.

— Diable ! Ensuite ? parlez...

— Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, Carmen a épousé Cirilo.

Le coup était rude pour le pauvre blessé, plus rude certainement que ne le pensait Ma-

nuelita. Il devint pâle et resta quelques minutes sans pouvoir parler.

— Vous l'aimez toujours, murmura Manuelita avec amertume.

— C'est vrai, dit-il avec une profonde tristesse. Pardonnez-moi, Manuelita ; votre tendresse pour moi méritait un meilleur sort ; mais, vous le savez, on n'est pas maître de son cœur.

— Carmen vous a trompé, elle s'est jouée de vous, et vous l'aimez encore !

— Je ne crois pas qu'elle se soit jouée de moi, répondit-il ; je crois qu'elle m'a aimé quelque temps. Plus tard, un autre amour qu'elle croyait éteint aura repris ses droits. Elle a été bonne et dévouée pour moi, et quoique je sois bien malheureux, je ne puis maudire celle que j'ai tant aimée.

— Et que vous aimez encore ? reprit la jeune fille.

— Manuelita !

— Tandis que moi, qui suis prête à tout sacrifier pour vous... Ah ! vous êtes un ingrat !

Elle se mit à pleurer.

Il se jeta à genoux devant elle, lui jura qu'il n'aimait plus Carmen, et fit son possible pour la consoler.

Une fois calmée par les témoignages de reconnaissance de Lambert, Manuelita se mit à régler avec lui tous les préparatifs de leur fuite.

Ce n'était pas un modèle de vertu que notre héros, mais c'était un honnête garçon. Malgré toute sa colère contre Carmen, il sentait bien qu'il l'aimait encore, et se serait reproché d'enlever Manuelita, pour laquelle il n'éprouvait d'autre sentiment que celui de la reconnaissance et du vif désir qu'inspire toujours une jeune et jolie fille.

Il n'en eût pas été de même avec Carmen, parce qu'il se sentait un amour assez dévoué, assez profond, pour remplacer tous les liens de

famille et d'affection que Carmen aurait sacrifiés pour le suivre.

Quoique cela lui coûtât énormément, il eut le courage d'avouer à Manuelita une partie de la vérité.

— Manuelita, lui dit-il, votre tendresse et votre dévouement pour moi me pénètrent de reconnaissance, mais je m'en regarderais comme indigne si je ne vous parlais avec franchise. Je donnerais ma vie pour vous sauver, pour vous voir heureuse, mais je ne puis arracher de mon cœur l'image de Carmen. Je ferai mon possible pour vous aimer comme vous méritez de l'être, mais un homme de cœur ne doit promettre que ce qu'il peut donner. Avant de quitter votre famille et vos amis, réfléchissez encore. Peut-être vaudrait-il mieux que je partisse seul. Si votre amour résiste à l'absence si vous voulez venir me rejoindre, je trouverai moyen d'avoir de vos nouvelles et de vous faire venir près de moi.

Cette loyauté du zouave fut très-mal accueillie par Manuelita, qui recommença ses plaintes sur son indifférence. Il eut beaucoup de peine à la calmer de nouveau. Comme elle n'avait plus le temps de faire ses propres préparatifs et que sa présence pouvait être un danger pour le zouave, elle consentit à le lais- partir seul. Mais il fut convenu qu'aussitôt arrivé, il prendrait ses mesures pour qu'elle pût le rejoindre. Cela bien décidé, les deux jeunes gens s'entendirent au sujet de tous les préparatifs nécessaires pour que Lambert partît la nuit suivante.

Grâce à Manuelita, Lambert possédait déjà un grand manteau, un costume de cavalier mexicain, un cheval avec un harnachement et un *machete* (sabre droit). Quelques provisions étaient rassemblées dans la grotte et renfermées dans un de ces bissacs de cuir dont on se sert au Mexique.

Quand tout fut bien convenu et bien arrêté,

Manuelita prit congé de Lambert, et regagna l'hacienda en faisant des vœux pour que Carmen n'arrivât pas avant le lendemain.

Malheureusement pour elle, il y avait à peine un quart d'heure qu'elle était rentrée au logis, lorsqu'elle entendit le bruit de plusieurs chevaux. Elle sortit promptement de l'hacienda et aperçut Carmen accompagnée de Cirilo et de quelques peones.

Le premier mouvement de Carmen fut de courir à Manuelita.

— Et Lambert? murmura-t-elle avec angoisse.

Manuelita baissa les yeux sans répondre.

— Mais parle donc, reprit Carmen avec angoisse. Tu vois bien que je meurs d'inquiétude.

— Il est parti, dit tout bas la perfide Mexicaine.

— Parti!... en mon absence!... sans m'attendre, sans me dire adieu!... Manuelita?

— Je t'ai dit la vérité. Il a trouvé une occa-

sion de rejoindre ses compatriotes, et il en a profité.

Carmen la regarda fixement.

— Viens, dit-elle.

Elle l'entraîna dans sa chambre et la conduisit devant la statuette de la Vierge que nous connaissons déjà.

— Dis-moi tout, murmura Carmen, tout : mais auparavant, jure devant la Vierge sainte que tu me diras la vérité.

— Tu es trop agitée en ce moment, répondit Manuelita qui n'osait commettre un parjure. Demain.

— Non, non, aujourd'hui même, à l'instant. S'il me fallait endurer jusqu'à demain la torture que j'éprouve, je deviendrais folle. Parle, au nom du ciel !

— Eh bien, commença Manuelita, Lambert, qui s'était remis rapidement après ton départ, commençait à sortir de la grotte pendant la nuit. Il apprit je ne sais comment

qu'un convoi français traversait le pays, et...

Carmen l'interrompit en lui posant la main sur le bras.

— Tu n'as pas fait le serment que je t'avais demandé ? dit-elle.

— A quoi bon ce serment ? Quel intérêt...

— Si tu dis vrai, que t'importe ?

— Ta méfiance envers moi...

— Silence, interrompit Carmen ; mon père.

C'était bien don Cristobal, en effet, dont le pas retentissait et les longs éperons résonnaient sur le palier. Il arrivait à l'instant de son excursion, et il avait été fort fort surpris d'apprendre le retour imprévu de sa fille.

— Pourquoi as-tu quitté doña Elena, puisqu'elle n'était pas encore guérie ? lui demanda-t-il.

— Elle allait mieux, mon père.

— Ce n'est pas un motif pour la priver si brusquement de tes soins.

— Le bruit s'était répandu autour de nous

que les Français avaient tout ravagé par ici et que notre hacienda avait été brûlée. J'ai eu peur, et je suis accourue.

— Hum! murmura le vieillard en regardant fixement Carmen qui rougissait et balbutiait, tant le mensonge lui était odieux. Je crois que le plaisir de retrouver certain cavalier de ma connaissance a été pour beaucoup dans ton retour.

— Que voulez-vous dire, mon père! murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— C'est le hasard, n'est-ce pas, qui fait que ton arrivée coincide avec celle de Cirilo?... Ah! ah!

Carmen avait rougi, en effet, tant avait été vive la double émotion qu'elle venait d'éprouver.

— Nous causerons de tout cela demain, reprit don Cristobal. Pour le moment, il s'agit de souper.

— Permettez-moi de ne pas descendre,

mon père, dit Carmen. Je suis brisée de fatigue et j'ai besoin de repos.

Don Cristobal aurait mieux aimé que sa fille présidât le souper, mais il lui fallut bien céder au désir qu'exprimait la jeune fille. Il descendit en emmenant Manuelita, qui n'était pas fâchée d'être ainsi délivrée d'un interrogatoire embarrassant.

Malgré les efforts de don Cristobal pour animer ses hôtes, le souper fut assez triste. Manuelita était inquiète et préoccupée. Don Cirilo aussi.

L'accueil de Carmen lui avait paru singulièrement froid et embarrassé. Elle avait silencieusement écouté ses paroles d'amour et n'avait fait à ses questions que des réponses évasives. Elle finit par lui dire que le lendemain elle aurait un secret à lui confier ; que d'ici là elle le suppliait de ne parler à son père ni de leur mariage, ni de la façon dont elle avait quitté l'hacienda del Apoyo. Le pauvre garçon,

qui aimait sincèrement la belle Mexicaine, avait, on le voit, de quoi se tourmenter.

— *Voto à Dios !* s'écria don Cristobal à la fin du souper, nous sommes tous sombres comme des hérétiques. Une bouteille de vieux malaga nous rendra peut-être un peu de gaieté. Le tout est de savoir où on l'a mis. Je crois bien que Carmen l'aura renfermé dans le petit cellier avec le *valdepeñas* que m'a donné mon ami don Gregorio... le capitaine de la goëlette que nous sommes allés voir à Vera-Cruz. Ceporro, ajouta-t-il en se tournant vers le grand-père de Manuelita, maintenant que la voici de retour, au moins nous aurons la clef. Va la lui demander, Manuelita.

— Elle dort, répondit la jeune fille, et ce serait...

— Va toujours, interrompit le vieillard, elle se rendormira.

Cirilo et le vieux Ceporro insistèrent pour empêcher qu'on ne réveillât la jeune fille,

mais don Cristobal aurait rendu des points à une mule pour l'entêtement. Il appela sa servante et l'expédia chez Carmen.

La señora n'est pas dans sa chambre, vint dire la jeune fille quelques minutes plus tard. Don Cristobal crut qu'elle avait mal regardé et l'envoya de nouveau chez Carmen. A son retour, elle fit la même réponse.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria l'hacendero en fronçant ses épais sourcils.

Il monta lui-même dans la chambre de sa fille. Carmen n'y était pas, et son lit n'était même pas défait.

— Elle aura couru à la grotte, se dit Manuelita plus morte que vive. Si Lambert et elle ont une explication, je suis perdue.

Tandis que don Cristobal, fort inquiet et fort irrité, explorait la maison et les alentours pour retrouver sa fille, Manuelita s'approcha de Cirilo.

— Suivez le chemin qui conduit au pont

jusqu'au grand champ de maïs, lui dit-elle ; et surtout ne dites pas que c'est moi qui vous ai indiqué cette direction.

Cirilo s'élança de côté, tandis que Manuelita montait dans sa chambre et se hâtait de faire ses préparatifs pour quitter furtivement l'hacienda, si l'explication qu'elle redoutait avait eu lieu entre Carmen et Lambert.

Au bout de quelques minutes, Cirilo rencontra Carmen qui revenait.

— On vous cherche partout, lui dit-il ; votre père est furieux. Il vous croyait couchée. D'où pouvez-vous venir à cette heure?

— Par pitié, ne me demandez rien, répondit-elle d'une ton suppliant. J'ai la tête perdue.

— Dites plutôt que vous n'osez pas avouer la vérité ! s'écria-t-il.

— Peut-être, murmura-t-elle.

— Mais je saurai tout ! reprit-il avec colère. Alors, je vous le jure, malheur à vous et à celui pour qui vous me trompez !

— Il est désormais hors de votre atteinte, dit-elle d'une voix brisée.

— C'est donc vrai? vous me trompiez?

— Non, Cirilo; je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper. Je m'étais promis de vous révéler la vérité dès que je vous verrais, et je l'aurais fait demain comme je vous l'avais promis, mais aujourd'hui je souffre tant!

— Un prétexte encore, dit-il avec une sourde colère. Vous avez bien trouvé des forces pour aller le voir, lui!

— Hélas, dit-elle, ne me reprochez pas ma faute, Cirilo; lui-même s'est chargé de m'en punir.

— Lui, qui lui? Je veux savoir son nom, je veux tout savoir.

— Vous saurez tout, excepté son nom, Cirilo; j'espère que Dieu me rappellera bientôt à lui, et je ne veux pas mourir avec l'idée d'avoir fait couler le sang de l'un ou de l'autre d'entre vous.

— Le sien, car pour le mien...

— Vous vous trompez, Cirilo. Je crois que vous avez une âme noble et généreuse, et j'ai pour vous l'affection d'une sœur.

— D'une sœur!... Oh! cet homme!... Voyons, parlez, parlez donc!...

— Mais mon père, mais tout le monde qui me cherchent?...

— Qu'importe? ils attendront. J'ai bien attendu ce soir, moi. Au nom du ciel et de l'enfer! parlez, Carmen, parlez!

Elle poussa un soupir en regardant la figure bouleversée de Cirilo. Appuyant contre un tronc d'arbre son pauvre corps brisé par la fatigue et par l'émotion, elle raconta au Mexicain la rencontre qu'elle avait faite, l'amour que lui avait inspiré Lambert, et son projet de fuir avec lui pour l'épouser au camp des Français.

— Alors c'est pour le revoir que vous êtes revenue si précipitamment de l'hacienda del

Appon? demanda Cirilo en tourmentant la poignée de son machete.

— Je l'avoue. En arrivant, mon premier mot a été pour demander de ses nouvelles à Manuelita. Elle m'a dit qu'il était parti. Oui, parti, parti sans m'attendre, sans me dire adieu, sans avoir même répondu à mes lettres,

— Tant mieux! s'écria-t-il avec une joie farouche, tant mieux! Cela vous apprendra à préférer ces étrangers maudits à vos compatriotes à dédaigner un cœur qui vous aime pour donner votre amour à quelque séducteur européen qui vous délaisse et qui rira de vous avec les femmes de son pays.

— Si cela peut soulager votre douleur, accablez-moi, Cirilo, lui dit-elle. Je mérite tous vos reproches et toutes vos railleries; mais vous voyez bien que vous frappez un cadavre.

La pauvre fille disait vrai : Cirilo le comprit rien qu'au son de sa voix. C'était si bien l'ac-

cent calme et résigné d'une mourante, que, malgré sa fureur et sa jalousie, Cirilo se sentit pris de pitié pour cette malheureuse créature.

Elle voulut se redresser et marcher pour retourner à l'hacienda ; mais, brisée par la fatigue, l'insomnie et le chagrin, elle chancela aussitôt. Cirilo vit qu'elle allait tomber et la retint dans ses bras.

Au même instant, un homme enveloppé d'un long manteau sortit d'un petit bois situé à une vingtaine de pas et s'avança vers eux. Il marchait lentement et avec peine.

— Allons, dit-il d'une voix sourde et tremblante, je vois qu'on ne m'avait trompé qu'à demi. La belle Carmen et son époux me permettront-ils.....

— Lambert ! s'écria Carmen en s'élançant au cou du Français, Lambert, c'est toi !

Malgré l'émotion qui le gagnait à ce cri parti du cœur, Lambert hésitait encore à presser sur sa poitrine la jeune fille contre laquelle tant

d'apparences se réunissaient pour la lui faire croire coupable:

— Ce mariage dont m'avait parlé Manuelita?.... murmura-t-il.

— Elle t'aura trompé. A moi, elle m'a dit que tu étais parti, parti sans m'attendre ! Ah ! je savais bien que c'était impossible. J'en serais morte ! Je t'aime tant ! Dis-moi que tu m'aimes toujours, Lamberto, mon Lamberto ! Dieu est bon et je t'aime.

— Et moi aussi, je t'aime ! s'écria-t-il. Je ne veux rien savoir. Manuelita a menti, j'en suis sûr. Tu m'aimes toujours et nous fuirons cette nuit.

— A condition de passer sur mon corps, dit Cirilo en s'avançant.

— Quel est cet homme ? demanda Lambert.

— C'est Cirilo, murmura-t-elle tout bas. Au nom du ciel, au nom de notre amour, laisse-moi lui parler. Cirilo, mon ami, continua-t-elle

en se retournant vers le jeune Mexicain, je vous.....

— Assez, dit-il en l'écartant rudement. Quand je vous ai vu tout à l'heure seule et malheureuse, j'ai pu oublier mon ressentiment; mais nul pouvoir au monde ne saurait m'empêcher de me venger de mon rival.

— Je suis à vos ordres, señor, dit Lambert en jetant son manteau pour avoir le bras libre.

— Il est blessé! s'écria Carmen, se jetant entre les deux jeunes gens; Cirilo, votre générosité.....

— Pardon, dit vivement Lambert, du moment qu'un Français peut se tenir debout, il est de force à résister à n'importe quel ennemi.

— Un zouave? dit Cirilo, qui avait déjà dégaîné son machete..... En effet, cette voix, ces traits.... N'étiez-vous pas, il y a un mois environ, à l'attaque du puebla de Mescalan?

— Oui, señor.

— Vous êtes entré le premier dans une *posada*.

— Où j'ai trouvé trois Mexicains.

— Moi entre autres, et vous m'avez sauvé la vie.

— Bah ! dit Lambert, c'est un des hasards de la guerre. Je vous ai sauvé la vie, c'est vrai, mais je vous ai pris votre fiancée ; par conséquent nous sommes quittes, et vous pouvez sans scrupule croiser le fer avec moi.

— Je regrette que vous soyez blessé, dit Cirilo qui hésitait.

— Cela m'évitera la peine de rompre, dit le zouave, voilà tout. En garde ? señor.

— Lambert ! s'écria la pauvre Carmen en se suspendant au bras du zouave, vous n'avez donc aucune pitié de moi ? S'il vous tue, je meurs !

— Pauvre ange bien-aimé ! répondit-il en la pressant contre sa poitrine, tranquillise-toi. J'ai le cœur navré de ton chagrin, mais tu ne

saurais aimer un lâche, et c'est pour t'offrir mon nom que je dois en soutenir l'honneur aujourd'hui.

— Allons, finissons-en, murmura Cirillo, dont ces tendres paroles irritaient la blessure encore saignante.

Les deux rivaux avaient à peine croisé le fer, lorsque plusieurs peones et capataz, attirés par le bruit de leurs voix qu'ils avaient oublié de modérer, accoururent et se précipitèrent sur les combattants.

Cirilo fut aussitôt reconnu et relâché; mais en se débattant contre ses agresseurs, Lambert déchira ses vêtements mexicains, et l'on aperçut une partie de son costume de zouave qu'il avait conservé par-dessous pour ne pas abandonner son uniforme.

— Un Français, un zouave! A mort! à mort! s'écrièrent les peones avec des gestes frénétiques.

Tandis que Carmen et Cirilo faisaient des

efforts inutiles pour obtenir qu'on relâchât Lambert, don Cristobal et son ami Ceporro arrivèrent au bruit.

Carmen, éperdue, se jeta aux genoux de son père en le suppliant de sauver Lambert.

— C'est mon époux, lui dit-elle, je jure devant Dieu que si on le tue, je me tue aussi.

Étouffant les conseils de la jalousie et de la colère pour n'écouter que la voix de la reconnaissance, Cirilo eut la générosité de joindre ses instances à celles de la belle Mexicaine.

L'hacendero leur imposa silence à tous deux. Sa décision ne fut pas longue; il ordonna de fusiller le prisonnier, qu'il soupçonnait d'être un espion à cause du costume mexicain qu'il portait par-dessus son uniforme.

En fouillant le portefeuille du zouave, on trouva la photographie de sa sœur, deux lettres de famille et la médaille mexicaine.

— Ce doit être un signe de reconnaissance avec quelque Mexicain traître à son pays, dit

l'hacendero en examinant attentivement la médaille.

— D'où vous vient-elle? demanda-t-il au prisonnier.

— Je l'ai prise à un guerillero au pueblo de Mescalan, répondit Lambert, trop fier pour reculer devant un aveu qui l'exposait à un danger quelconque.

— Vous l'aurez volée sur quelque cadavre, dit le señor Ceporro en examinant à son tour la médaille.

— Il était bien vivant, pardieu, car il m'a tiré un coup de fusil dont la balle m'a effleuré la joue.

— Vous l'avez massacré, alors?

— J'étais seul contre trois.

« Demandez au *cavalier* que voilà, ajouta-t-il en désignant Cirilo. J'ai riposté à celui qui me frappait, et je l'ai tué. C'est le droit de la guerre.

— *Voto à Dios!* s'écria le vieux Ceporro,

mais je reconnais cette médaille ! C'est moi qui l'ai apportée de Mexico pour Manuelita. Avec ma permission, elle l'a donnée à son fiancé Estevan, à votre fils, don Cristobal. Tenez, voilà leurs initiales qu'Estevan s'était amusé à graver devant moi.

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! murmura la pauvre Carmen écrasée par ce dernier coup.

En apprenant que le zouave avait tué Estevan, qui était adoré dans le voisinage, tous les gens de l'hacienda éclatèrent en malédictions et en menaces. Quant à don Cristobal, il était littéralement ivre de colère. Il repoussa violemment Carmen qui se traînait à ses pieds, écarta Cirilo avec la même violence et tira son machete pour l'enfoncer dans la poitrine de celui qui avait tué son fils.

— Non, non, dit quelqu'un, cet espion français, l'assassin de notre bien-aimé Estevan, ne mérite pas de mourir de cette mort honorable. Il faut le pendre.

Cette sauvage proposition fut accueillie avec des transports de joie. On se hâta de tout préparer pour le supplice du malheureux zouave.

Plus préoccupé de l'idée qu'il avait tué le frère de Carmen que de la mort qui le menaçait, Lambert cherchait à voir sa bien-aimée, que d'autres femmes tâchaient d'entraîner vers l'hacienda. Quant à Cirilo, qui avait tenté inutilement de défendre le zouave, on l'avait attaché à un arbre, et il avait failli payer de sa vie ses généreux efforts.

Le nœud coulant d'un lazo de cuir fut passé autour du cou de Lambert, qui réunit toutes ses forces pour jeter un suprême adieu à Carmen.

Cinq ou six peones soulevèrent Lambert sur leurs robustes épaules, tandis qu'un autre nouait solidement la corde à la maîtresse branche d'un arbre.

— C'est fait, dit ce dernier.

Les autres lâchèrent le zouave, qui tournoya

au bout du lazo, subitement tendu par le poids de son corps.

Au même instant, un cavalier qu'on n'avait pas aperçu au milieu de l'animation générale, déboucha sur la clairière, théâtre du supplice du malheureux Français.

A la lueur des torches et des branches résineuses qui éclairaient cette lugubre scène, il avait vu de loin le corps qui se balançait dans les airs. Au moment où il n'était plus qu'à une vingtaine de pas du groupe d'énergumènes qui entourait la victime, il fit un brusque mouvement et enfonça ses longs éperons dans les flancs de son cheval. En quelques bonds il arriva comme la foudre au milieu des peones, et d'un coup de sabre il trancha le lazo.

Les Mexicains poussèrent un cri de fureur.

Dix machetes se levèrent aussitôt sur le nouveau venu.

— Eh bien, c'est ainsi qu'on me reçoit!

s'écria-t-il en jetant son manteau et le large chapeau qui lui couvrait la figure.

— Don Estevan ! s'écrièrent les peones.

— Mon fils ! cria don Cristobal, qui se précipita dans les bras du jeune homme.

Penché sur le corps de Lambert et l'oreille collée contre sa poitrine, Estevan ne s'occupait que du zouave. Profitant de l'émotion générale causée par l'arrivée inattendue de son frère, Carmen avait échappé aux mégères qui la retenaient et s'était précipitée sur Lambert.

— Dieu merci ! son cœur bat encore, et je suis arrivé à temps, s'écria enfin le jeune Baldosa..... Plus tard, mes amis, plus tard, ajouta-t-il en se tournant vers tous ceux qui cherchaient à lui serrer la main. Avant tout, il faut que je sauve ce brave soldat.

— Pourquoi prends-tu tant d'intérêt à la vie d'un ennemi ? lui demanda son père.

— Dites d'un ami, mon père. Si ce zouave était mort, je vous jure que je serais retourné

au camp français pour offrir à ses camarades la seule expiation qui fût en mon pouvoir : ma vie.

— Que veux-tu dire ?

— Carmen ! murmura Lambert, dont le premier regard avait rencontré les yeux de sa bien-aimée.

— Lamberto mio ! répondit la pauvre enfant, qui fit passer dans ce mot toutes ses angoisses, tout son bonheur et tout son amour.

Malgré l'affection qu'Estevan avait su inspirer aux gens de l'hacienda ainsi qu'à ses voisins, la haine contre les Français était si vive parmi cette population égarée par des rumeurs mensongères, que les *peones* et les *rancheros* hésitaient à lâcher leur proie.

— Mes amis, leur dit Estevan, je dois la vie à cet homme. Il m'a trouvé expirant au pueblo de Mescalan ; au lieu de se venger de la mort de ses camarades tués par nous, il a partagé sa gourde avec moi, m'a fait porter à l'ambu-

lance et m'a recommandé à ses camarades ainsi qu'à un chirurgien son compatriote et son ami. J'ai été soigné par les Français comme leurs propres blessés. Une fois rétabli, je n'ai trouvé partout que de nobles cœurs empressés à me rendre service et à faire leur possible pour adoucir les chagrins de ma captivité. Enfin, on m'a laissé venir ici sur parole pour négocier mon échange avec mon protecteur. Vous voyez bien qu'en le tuant vous me condamniez à mort.

Tandis qu'il haranguait ainsi les trente ou quarante personnes attroupées autour de lui, quelques domestiques de l'habitation, guidés par Cirilo, emportaient à l'hacienda Lambert, qui avait tout à fait repris connaissance mais qui ne pouvait encore se soutenir. Carmen le suivait, tenant sa main et le couvant de son règard ardent et profond. Quant à don Cristobal, occupé d'Estevan, il ne le quittait pas une seconde et contemplait avec ravissement le

fils chéri qu'il croyait à jamais perdu pour lui. Tout en marchant, il l'accablait de questions.

— Comment se fait-il, demanda l'hacendero à son fils, que nous ayons trouvé sur cet homme la médaille que t'avait donnée Manuelita? A propos, Manuelita est ici.

— Son grand-père me l'a dit. Que je suis heureux de la retrouver!

— Eh bien, cette médaille?

— Quand une balle française m'a traversé la poitrine dans la posada de Mescalan, je me suis cru perdu. J'ai remis cette médaille teinte de mon sang à Gaspardo Fuentès qui se tenait à côté de moi. Il m'a juré de la porter à Manuelita avec mon dernier adieu. Mais le pauvre garçon a été tué un instant après par Lambert, qui me sauvait la vie quelques minutes plus tard, en retenant les armes déjà levées de ses camarades.

— Comment les Français ont-ils su que ce zouave était prisonnier ici? Nous venons à peine de l'arrêter.

— Il était caché depuis un mois dans la grotte de *la Muerte*. L'autre jour un peon est arrivé au quartier général des français avec une lettre de Lambert pour ses camarades. Comme il était estimé de ses chefs et très-aimé de tout son bataillon, on m'a demandé à moi, qui connaissais le pays, ce qu'on pouvait faire pour le sauver. Puis on a fini par m'autoriser à venir vous proposer un échange entre nous.

— Soit! dit l'hacendero en fronçant ses épails sourcils. Mais si je consens à cet échange, comment venger notre honneur!

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Que ta sœur aime ce Français, qu'elle l'a proclamé devant tout le monde aujourd'hui, et qu'elle veut le suivre et l'épouser.

Il y eut un instant de silence. Estevan, évidemment préoccupé, hésitait à répondre.

— Mon père, dit-il enfin, demain nous causerons de tout cela. Laissez-moi auparavant en parler à Carmen. Vous avez confiance en

moi, et vous ne craignez pas de me confier le soin de veiller sur l'honneur de notre famille?

— Tu as toujours été l'orgueil et la joie de ton père, Estevan, et je consens à ce que tu demandes; mais si tu savais comme mon sang mexicain bout dans mes veines à la vue de ce Français!

Estevan, qui avait appris bien des choses et perdu beaucoup de préjugés pendant son séjour à Orizaba, essaya de faire comprendre à son père combien le gouvernement avait abusé la population du Mexique sur le compte des Français et de leurs projets : mais le vieux soldat de l'indépendance avait son idée en tête et n'en voulait point démordre. Pour ne pas l'irriter davantage, Estevan abandonna ce dangereux sujet de conversation.

Pendant ce temps, on était arrivé à l'hacienda. Estevan veilla à ce qu'on installât convenablement Lambert Harritz, qui était déjà assez bien pour pouvoir échanger quelques mots avec le jeune et loyal Mexicain.

— Estevan, dit Carmen en se jetant au cou de son frère, que Dieu te récompense? Sans toi, je serais morte avec lui; mon frère, mon bon Estevan, que je t'aime!

Cet élan de reconnaissance fit enfin éclater les sanglots qui étouffaient le cœur oppressé de la pauvre fille. Elle appuya la tête sur l'épaule d'Estevan et pleura ainsi dans les bras de son frère, que l'attendrissement ne tarda pas à gagner.

— Tu l'aimes donc bien, Carmen? dit-il tout bas à l'oreille de sa sœur.

— Plus que ma vie, plus que mon âme! répondit-elle avec énergie.

— Et tu veux l'épouser, le suivre?

— Je l'aime!

— Et lui? Es-tu sûre qu'une fois de retour parmi les siens il tiendra sa promesse?

Carmen eut un mouvement de tête et un regard remplis d'une noble confiance.

— Regarde-le, dit-elle en montrant à son

frère la figure ouverte et loyal du jeune Français.

— Nous verrons, murmura enfin Estevan à demi vaincu par l'énergie de la passion de sa sœur. Comment se fait-il que je n'aie pas encore vu Manuelita? demanda le jeune Mexicain après un instant de silence. Elle est ici cependant.

Carmen baissa les yeux. Il fallait bien qu'Estevan apprît la cruelle vérité sur sa fiancée, et pourtant il en coûtait à Carmen de répondre à la bonté de son frère par le triste récit qu'elle avait à lui faire de la conduite de son ancienne amie. Inquiet de l'hésitation et des réticences de sa sœur, Estevan sortit de la chambre et se mit à la recherche de Manuelita. A sa grande surprise, il apprit qu'elle venait de partir avec son grand-père au milieu de la nuit et sans dire adieu à personne. Il revint tout éperdu dans la chambre où Carmen veillait son trésor, et pressa la jeune fille de questions. Carmen fut

enfin obligée de raconter tout ce que Lambert lui avait appris de la conduite déloyale et perfide de Manuelita. Quoique le zouave eût beaucoup adouci la vérité et singulièrement ménagé Manuelita, le pauvre Estevan en apprit assez pour être convaincu de la double trahison de sa fiancée. Heureusement pour lui cette cruelle nouvelle lui arriva dans un moment où tant d'autres préoccupations le tourmentaient, qu'il y fut peut-être moins sensible qu'il ne l'eût été en toute autre circonstance.

La journée du lendemain fut naturellement très-agitée. Don Cristobal ne pouvait se résigner à consentir au mariage de sa fille avec un Français. Estevan regrettait lui-même de céder au vœu de Carmen. Quant à celle-ci, pâle, sérieuse et recueillie, elle répondait à toutes les objections :

— J'aime Lambert, et je le suivrai.

Le bruit s'étant répandu dans le pays qu'il

y avait un officier français à l'hacienda *del Puente*, quelques rancheros et hacenderos du voisinage arrivèrent chez don Cristobal avec des intentions très-peu bienveillantes pour le prisonnier. Estevan craignit quelque complication et prit le parti de quitter l'hacienda pendant la nuit avec son futur beau-frère. Il fit son possible pour décider Carmen à rester chez leur père en lui promettant de venir la chercher, mais la pauvre fille avait trop peur de se séparer de son bien-aimé. Bon gré, mal gré, elle s'obstina à le suivre. Don Cristobal, qui ne voulait pas passer aux yeux de ses compatriotes pour avoir consenti à une alliance avec un ennemi de son pays, fit semblant d'ignorer le départ de ses enfants et du prisonnier.

Grâce au concours d'Estevan et de Cirilo (car ce dernier avait voulu accompagner son rival), Lambert arriva sans accident aux premiers postes français. Là, Cirilo prit congé de lui et de Carmen. Ce ne fut pas sans une profonde

émotion que le Français et la jeune fille dirent adieu au loyal Mexicain chez lequel la voix de la reconnaissance et de l'amour l'avait emporté sur les conseils d'un cœur jaloux et cruellement froissé.

Quant à Estevan, il poussa jusqu'à Orizaba; il y resta même jusqu'au mariage de sa sœur. Après avoir embrassé les jeunes époux au sortir de l'église, il retourna chez son père, mais en assurant à ses amis du 2e zouaves que pour rien au monde désormais il ne porterait les armes eontre les Français.

En récompense de sa bravoure et de ses blessures, Lambert a été nommé sous-lieutenant, et c'est le jour de son mariage qu'il a mis pour la première fois les insignes de son grade.

LA

PARTIE DE QUILLES

C'était au temps où la Bretagne, gouvernée par ses ducs, n'était pas encore réunie à la France. Au milieu du diocèse de Tréguier, de vastes landes, connues sous le nom de landes de Boloï (nom qu'elles portent encore), commençaient aux abords du Trieux et s'étendaient fort avant dans les terres.

Même lorsqu'elle est égayée par les fleurs des ajoncs et des bruyères, la lande a toujours quelque chose de triste et de désolé. Sa terre grise ou jaunâtre apparaît à chaque instant dans les espaces dénudés, comme le corps

amaigri d'un pauvre par les trous de ses haillons. Rien ne rompt la monotonie du coup d'œil. Pas un arbre, pas un champ. Partout, à perte de vue, le vert sombre des bruyères et des ajoncs épineux dont les tiges rabougries n'ondulent même pas au souffle du vent qui gémit dans la campagne. Tout paraît mort autour de vous. Il semble que des fantômes, des spectres, des *poulpiquets* et des *korrigans* doivent être les seuls habitants de ces solitudes.

Au milieu de la lande s'élevait cependant autrefois un vieux château dont les murs, noircis par le temps, étaient en parfaite harmonie avec le terrain qui les entourait.

On l'appelait le château de Kernavohr.

Depuis bien des années il n'était plus habité. Ses murs épais et ses grandes tours à l'aspect menaçant avaient résisté à l'action des orages. En revanche, les boiseries de l'intérieur avaient craqué en maints endroits. Presque toutes les

croisées avaient perdu les petits carreaux verdâtres de leurs vitrages de plomb.

Bien qu'inhabité depuis longtemps, Kernavohr avait conservé son riche mobilier. Les tableaux même et les armures étaient encore suspendues aux murailles. Une terreur superstitieuse protégeait le manoir contre les déprédations des malandrins et des pillards. Les fantômes qui apparaissaient chaque nuit sur la plateforme et qu'on voyait se promener sur les murs, défendaient Kernavohr mieux que les gardiens les plus vigilans.

Que de fois les pâtres attardés et les *pillavuers* (chiffonniers nomades), qui se surprenaient bien malgré eux à traverser la lande sur le coup de minuit, n'avaient-ils pas aperçu sur les créneaux lointains de Kernavohr éclairés par la lune, deux spectres blancs qui marchaient les bras enlacés comme de nouveaux époux. Puis, derrière eux, surgissait un troisième fantôme qui les menaçait du geste et

devant lesquels ils s'enfuyaient en poussant des cris étranges qu'on entendait à plusieurs lieues de distance et qui glaçaient le sang dans les veines des voyageurs.

C'était une terrible histoire que celle du château de Kernavohr.

Le dernier baron de ce nom était un rude guerrier. Il avait pris la croix pour expier, disait-on, certains péchés de jeunesse, et sa bonne lance avait été fatale à plus d'un Sarrazin.

En revenant de la Terre-Sainte, il ramena avec lui un jeune femme d'une merveilleuse beauté qu'il avait épousée en Orient.

Elle lui donna un fils qui reçut le nom d'Alain. Il promettait de réunir à la beauté merveilleuse de sa mère la haute taille et la force herculéenne des sires de Kernavohr.

Le baron avait aussi ramené d'Orient une enfant de deux ans qu'on disait fille de son frère le chevalier de Kernavohr, mort en Terre-Sainte, et d'une Sarrazine. On l'appelait Zora.

Le baron se montrait très-fier de ses enfants, mais ceux-ci étaient loin de lui témoigner le respect qu'ils auraient dû lui montrer. Toute leur affection semblait être concentrée sur la baronne et sur eux-mêmes. Ils ne se quittaient jamais : Alain partageait les amusements de Zora, et celle-ci prenait part aux exercices de son cousin.

Malgré leur intelligence extraordinaire, le chapelain du château ne put jamais leur rien apprendre. Ils lui riaient au nez et se réfugiaient auprès de leur mère, car tous deux l'appelaient ainsi. Elle recevait fort mal les plaintes du vieil abbé. Lorsque le pauvre prêtre mourut, le baron ne trouva personne pour le remplacer.

Au bout d'une dizaine d'années de séjour à Kernavohr, la baronne disparut tout à coup. Beaucoup de conjectures coururent dans le pays à ce sujet. Les uns disaient que, ne pouvant résister à l'ennui que lui causaient le ciel

brumeux de la Bretagne et le triste séjour du château, elle avait profité d'une absence de son mari pour s'enfuir dans son pays. D'autres assuraient qu'elle avait été enlevée par Satan, avec lequel elle était en communication depuis longtemps.

Lorsque Zora entra dans sa dix-huitième année, son oncle la maria à l'un de ses compagnons d'armes, le comte Louis de Plougomeur, qui habitait un magnifique château du côté de Châtelaudren. Le comte avait alors quarante-huit ans. C'était un époux un peu âgé pour la belle Zora. Elle avait déjà refusé de fort beaux partis et repoussé les recherches des plus brillants gentilshommes du pays. Cette fois, son oncle, irrité de ses refus réitérés, imposa sa volonté. La jeune fille dut se soumettre. Son cousin Alain, qui avait voulu la soutenir contre le baron, fut enfermé dans la tour de Kernavohr. Il y passa deux mois sans avoir voulu demander grâce à son père, qui mettait

cette condition à la liberté du jeune homme.

Quelques mois après le mariage de sa nièce, le baron repartit pour la Terre sainte.

Avant de se mettre en route, il retira son fils de sa prison et le plaça comme page chez le comte de Plougomeur.

L'absence du baron dura deux ans.

En arrivant en Bretagne, il courut au château de Plougomeur, où il espérait retrouver ses deux enfants. Au moment où il entrait dans la cour du château, le châtelain parut sur le perron. Il était vêtu de noir et les soucis avaient gravé leur empreinte sur sa mâle figure.

— Où est votre femme? demanda Kernavohr, inquiet de cet accueil lugubre.

— Elle a fui mon foyer, répondit Plougomeur.

— Le nom du ravisseur?

— Alain de Kernavohr.

— Mon fils!

— Votre fils.

Le malheureux père se cacha la figure dans ses deux mains.

— Honte et malheur sur moi ! s'écria-t-il. O sang maudit de leurs mères !

— Que sont-ils devenus? reprit-il après un instant de silence.

— Ils habitent Kernavohr, répondit le comte; Alain, qui sème l'or à pleines mains, a rassemblé dans son château des soudards, ou plutôt des bandits qui sont l'effroi de la contrée. Zora et lui mènent une vie de crimes et d'orgies que favorise, dit-on, l'esprit des ténèbres auquel ils ont vendu leur âme.

— Et tu ne les as pas poursuivis? s'écria le vieux baron.

— En approchant de Kernavohr, une sorte de panique s'est emparée de mes gens d'armes qui ont tous pris la fuite. Quant à moi, tu m'as vu souvent combattre près de toi, et tu sais si le comte de Poulgomeur est un lâche, un

homme sans force et sans énergie? Eh bien! trois fois j'ai roulé à terre comme un enfant sous la main d'un géant. La valeur d'un homme ne peut lutter contre les forces de l'enfer.

Des larmes de honte et de rage brillèrent dans les yeux du comte, l'un des plus braves et des plus robustes guerriers de son époque.

— Le saint ermite du Mené-Brez, reprit-il, m'a dit que je devais attendre ton retour pour tirer vengeance de l'insulte faite à mon nom. J'ai attendu.

Dès le lendemain, les deux gentilshommes partirent pour Kernavohr, à la tête de nombreux soldats.

Mais Satan veillait sur le château, les assiégeants furent repoussés avec de grandes pertes. Dans cette extrémité, le baron envoya un messager au Mené-Brez pour supplier Noël, le saint ermite qui passait sa vie sur le sommet de la montagne, de venir au secours du père et de l'époux outragés.

A peine le messager était-il parti que l'ermite arrivait auprès du baron.

— Dieu m'a prévenu cette nuit que tu me demanderais, lui dit-il. Me voici tout prêt à exaucer tes vœux; mais je crains pour toi le résultat de la journée. Es-tu prêt à mourir en chrétien, te résignant à la volonté de Dieu et regrettant tes erreurs dont tu vois maintenant les suites terribles?

— Je suis prêt, répondit le baron qui, comprenant qu'il ne verrait pas se lever un nouveau soleil, s'agenouilla pieusement aux pieds du solitaire.

Au moment où il se relevait, le front calme et l'œil serein, après avoir obtenu l'absolution de ses fautes, un paysan des environs lui annonça qu'il connaissait un souterrain ignoré des habitants de Kernavohr et conduisant dans l'intérieur du château.

— Suivez cet homme, dit l'ermite en désignant le berger aux deux gentilshommes.

Ils obéirent. Vingt hommes d'armes marchèrent derrière eux.

L'ermite les accompagna.

Arrivés à l'endroit où le passage qui, continuant le souterrain, débouchait sur la grande salle, l'ermite fit signe de s'arrêter. Les deux gentilshommes regardèrent alors à travers des trous pratiqués dans la tapisserie. Ils virent un spectacle étrange.

Au milieu de la salle, neuf hommes presque nus, placés à un pied de distance l'un de l'autre, formaient un carré comprenant trois hommes de chaque côté avec un neuvième au milieu. Ils étaient enfin rangés absolument comme un jeu de quilles. Une sorte de bracelet en fer leur prenant la cheville, serrait les pieds de chacun d'eux de façon à ce qu'ils fussent dans l'impossibilité de faire un mouvement. Leurs mains étaient attachées de la même manière derrière leur dos.

Kernavohr et Plougomeur reconnurent dans

ces malheureux ceux de leurs soldats qu'on avait faits prisonniers dans le dernier assaut.

A vingt pas environ de ces hommes, se tenaient Alain de Kernavohr et deux hommes d'armes, dont l'un semblait être son écuyer. Tous trois avaient à la main une boule en fer; celle d'Alain était presque aussi grosse que la tête d'un homme. Il fallait la force herculéenne du jeune chevalier pour la manier.

A demi couchée sur des coussins tout près des joueurs, Zora regardait la partie et souriait tendrement au chevalier.

Celui-ci leva sa lourde boule, la brandit deux ou trois fois et la lança d'un bras vigoureux. Du premier coup, il brisa la jambe d'un des prisonniers et blessa un autre soldat. Leur chute en fit tomber trois autres. Alain poussa un cri de joie.

— Cinq, dit-il.

Les hommes d'armes applaudirent, tandis

que des pages à figure sournoise et méchante relevaient les prisonniers tombés et les remettaient sur pied. Quant aux blessés qui ne pouvaient plus se tenir debout, on les jeta dans la cour par la fenêtre. Sur un signe d'Alain deux hommes habillés de rouge et portant un glaive large et pesant sortirent de la salle. Quelques minutes après, deux cris suprêmes annoncèrent que les malheureux prisonniers avaient cessé de vivre.

Au moment où l'un des compagnons du chevalier allait, à son tour, lancer sa boule de fer contre le jeu de quilles humain, le baron de Kernavohr s'élança dans la salle.

— Trahison! cria le chevalier.

Puis, saisissant sa lourde boule, il la lança à la tête du baron qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître. Kernavohr poussa un cri et tomba roide mort. La boule l'avait atteint au milieu du front.

Un cri d'horreur s'éleva parmi les soldats

qui débouchaient du passage à la suite de Plougomeur.

— A moi, Satan ! à moi l'enfer ! s'écria Alain.

Des hommes d'armes surgirent aussitôt de tous côtés et se précipitèrent sur les soldats du comte.

Tout à coup l'ermite Noël s'avança entre les deux troupes, en élevant le crucifix qu'il tenait à la main.

— La volonté de Dieu s'est accomplie, dit-il ; sa miséricorde a pardonné au vieux baron de Kernavohr. Arrière, vous tous, démons vomis par l'enfer?... Au nom du Très-Haut, je vous ordonne de retourner au séjour des maudits.

Au même instant, un bruit étrange glaça de terreur tous les assistants. Les plus braves frissonnèrent jusque dans la moelle des os. Tout à coup les armures qui couvraient les soldats d'Alain restèrent vides et roulèrent sur le parquet avec un bruit épouvantable.

Alain resta seul avec sa cousine. Au lieu de se rendre et de reconnaître la puissance du Dieu qu'il avait outragé, le chevalier brandit son épée en s'écriant d'une voix tonnante :

— Contre Dieu même!

Puis, saisissant Zora dans ses bras, il se précipita vers la sortie en renversant tout sur son passage.

Au moment où il arrivait à la porte, l'ermite Noël se dressa devant lui sans autre arme que son crucifix. Alain resta immobile et comme rivé au sol, les yeux fixés avec rage sur le saint ermite. Les hommes d'armes se précipitèrent tous à la fois sur le chevalier, qu'ils firent prisonnier.

On le conduisit ainsi que sa complice devant le comte de Plougomeur, qui venait de s'asseoir dans le grand fauteuil jadis occupé par le baron quand il rendait la justice à ses vassaux.

— Alain de Kernavohr et vous Zora, dit

le comte d'un ton solennel, votre vie est en mon pouvoir. Hier encore, je n'aurais écouté que la voix de la vengeance et de mon honneur outragé. Aujourd'hui, après le miracle dont je viens d'être témoin, j'offre à Dieu le sacrifice de ma haine et de mon juste courroux. Promettez de vous repentir de vos crimes, de vous séparer à jamais et de vous enfermer pour le reste de vos jours, vous, Alain, dans un monastère; vous, Zora, dans un couvent. Je vous y ferai conduire à l'instant même et je bornerai là ma vengeance.

— Nous séparer! Jamais! s'écrièrent les deux jeunes gens en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

Puis tous deux se mirent à insulter le ciel par d'horribles blasphèmes.

Cette audace criminelle et cette impiété révoltèrent à la fin le comte de Plougomeur. Il fit un signe à deux de ses hommes, qui s'approchèrent des coupables. L'un saisit Alain,

l'autre Zora. Quelques secondes après, les têtes des malheureux impies roulaient sur les dalles.

Depuis cette époque, nul n'avait osé pénétrer dans le château maudit, à l'exception de quelques téméraires qui avaient, disait-on, payé leur audace de leur vie. Les gens du pays auraient mieux aimé faire un détour de deux lieues que de passer à proximité de Kernavohr.

Un soir d'hiver, cependant, vers neuf heures, et par un temps épouvantable, un cavalier galopait à fond de train dans la direction du château.

Au détour du sentier à peine tracé qu'il suivait, son cheval s'arrêta court en renâclant d'un air effrayé. Un *pillavuër*, que le cheval avait failli écraser, se jeta de côté en poussant un cri de détresse.

— Où trouverai-je un gîte pour mon cheval et pour moi? lui demanda le cavalier, beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, vêtu d'un riche costume de page.

— Pas avant quatre lieues d'ici, répondit le pillavuër.

L'inconnu enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval; mais le pauvre animal, épuisé par une course trop longue et trop rapide, eut beaucoup de peine à reprendre le galop.

Vingt minutes après, le pillavuër, qui avait continué sa route, trouva le cavalier jurant comme un païen auprès du cadavre de son cheval.

— Quel est ce château qu'on voit là-bas? demanda le page au pillavuër, qui s'avançait d'un air assez peu rassuré.

— Kernavohr, monseigneur, répondit-il en se signant; car, bien que les pillavuërs soient généralement mieux avec le diable qu'avec le bon Dieu, la peur les rend dévots à l'occasion.

— Combien me faut-il de temps pour m'y rendre à pied?

Une heure environ : mais ce château est in-

habité, voilà près de cent ans, monseigneur, et jamais un chrétien n'y a mis le pied depuis cette époque sans y périr.

— Pourquoi?

— Le château est hanté par les revenants. Alain de Kernavohr et sa cousine y viennent chaque nuit ainsi que le vieux baron de Kernavohr. Erouan Thalec, Gwill Laënnec et Jobie Larmor, qui ont eu l'audace d'y pénétrer en sortant du cabaret, n'ont jamais reparu dans le pays.

— Eh! que m'importe! murmura le jeune homme. Je défie le ciel et l'enfer d'ajoûter désormais quelque chose à mon malheur!

Sur ces paroles impies, prononcées avec un accent de désespoir impossible à rendre, le cavalier prit la direction du château de Kernavohr.

Quant au pillavuër, il s'éloigna en toute hâte en marmottant toutes les prières que lui rappelait sa mémoire.

Ce cavalier si audacieux et si désespéré s'appelait Hervé de Boloï. On l'avait trouvé tout enfant au pied d'une petite statue de la Vierge que des gens pieux avaient jadis élevée à l'entrée de la lande. Faute d'autre nom, il avait pris celui de l'endroit où il avait été trouvé.

Le comte Gontran de Tréguidy, qui habitait un magnifique château situé à seize lieues environ de Kernavohr, recueillit le petit orphelin et le donna pour compagnon de jeux à son fils Roger. Ce dernier étant mort à l'âge de huit ans, Hervé n'en resta pas moins dans la maison et le châtelain en fit son page favori.

Lorsqu'il suivait son maître dans les tournois ou dans les fêtes des châteaux voisins, Hervé avait été remarqué par plus d'une noble dame pour sa beauté, sa courtoisie et son adresse. Il avait une voix douce et suave, et chantait en s'accompagnant sur le luth les joyeuses chansons de France, ou les sônes et les ballades mélancoliques de la basse Bretagne.

Ses cheveux noirs, fins et soyeux, tombaient en boucles abondantes sur son cou blanc et arrondi comme celui d'une femme. Ses grands yeux bleu foncé avaient un regard si tendre et si vif à la fois, que plus d'une châtelaine aurait, dit-on, donné son plus beau palefroi, son château et même son mari, pour obtenir un regard d'amour du beau page.

Mais le cœur d'Hervé était pris depuis longtemps. Il aimait de toute son âme Yolande de Tréguïdy, la fille unique de son maître, la plus riche et la plus belle (*pennère*) héritière de tout le diocèse.

Les deux beaux enfants, toujours ensemble, s'aimaient sans oser peut-être se l'avouer à eux-mêmes. Hervé ne parlait pas d'amour à Yolande, mais ses yeux ne quittaient pas ceux de la jeune fille. Pour un mot d'elle, il eût risqué vingt fois sa vie. Il exposait continuellement ses jours en gravissant les falaises les plus escarpées afin d'apporter à son amie des

nids ou des oiseaux rares. Il dressait lui-même ses faucons et ses chevaux. Plus d'une fois on l'avait trouvé pansant de ses propres mains la haquenée favorite de la jeune fille.

Il ne vivait enfin que pour Yolande, et celle-ci le savait bien. Lui, si brave et si hardi, elle l'avait vu devenir pâle comme un mort, un jour qu'elle était tombée de cheval sur le gazon.

Les ducs de Bretagne étant alors en guerre avec les Anglais, le comte de Tréguidy fut obligé de rejoindre son suzerain pour combattre à ses côtés. Il emmena avec lui Hervé qui se comporta fort bravement à l'armée et qui reçut une blessure à laquelle il faillit succomber. Pour qu'il pût se rétablir, le comte le renvoya au château. On juge des soins qu'Yolande prodigua au cher blessé. Il l'en remercia si tendrement qu'un jour le front de la jeune fille se trouva tout près des lèvres du jeune homme qui murmurèrent :

— Yolande, je t'aime !

Je ne sais ce que répondait Yolande, mais, un quart d'heure après, les deux jeunes gens causaient tout bas, les mains entrelacées et les yeux brillants d'amour et de bonheur.

A force de soins, Hervé se rétablit complétement.

Quoique presque toujours seuls et libres de causer de leur mutuel amour, il faut avouer que les deux jeunes gens n'abusaient pas trop de leur liberté. Etre l'un près de l'autre, se promener ensemble, échanger de tendres paroles et quelquefois un baiser timide, cela suffisait à leur bonheur.

Le réveil fut cruel.

Un beau jour le comte arriva à l'improviste. Il amenait avec lui un gentilhomme du pays d'Anjou, le chevalier de Pralaize, qu'il présenta à sa fille comme l'époux qu'il lui destinait.

Pralaize était un beau et vaillant chevalier

qui aurait séduit les yeux de plus d'une châtelaine; mais Yolande aimait ailleurs.

Au premier moment, elle fut tellement atterrée par ce coup imprévu, qu'elle ne répondit pas un mot.

Dès qu'elle se vit seule, elle laissa éclater son désespoir. Hervé accourut bientôt auprès d'elle. Yolande lui raconta ce que le comte venait de lui apprendre.

Le désespoir d'Hervé égala celui de la jeune fille. Il voulait provoquer Pralaize et lui disputer Yolande les armes à la main. Tremblant pour son amant, trop jeune et trop faible encore pour lutter contre un champion aussi redoutable que le chevalier de Pralaize, Yolande le supplia de la laisser d'abord tenter un effort auprès de son père.

Celui-ci arriva un instant après et parut tout étonné de trouver sa fille et son page pleurant tous deux à chaudes larmes. Sur un signe d'Yolande, Hervé se retira; mais il n'eut pas

le courage de s'éloigner. Il resta dans le corridor et colla son oreille contre la porte, afin d'entendre l'entretien qui allait décider de sa vie.

Dès qu'Yolande fut seule avec son père, elle se jeta à ses genoux en pleurant, lui avoua toute la vérité et le supplia de la laisser épouser Hervé de Boloï.

— Toi, la femme d'Hervé? s'écria le comte avec une sorte d'effroi, jamais! j'aimerais mieux te voir morte !

— Je l'aime, mon père, reprit la jeune fille.

— Jamais ! Oh ! maudit soit le jour où cet enfant est entré sous mon toit ! Je le chasserai dès ce soir !

— Mon père, j'en mourrai ! Je l'aime tant.

— Ce n'est pas vrai ! ce ne peut pas être vrai, répéta le comte avec colère... Non !... il t'aura jeté quelque maléfice !

Comme il achevait ces paroles, en cherchant à s'arracher des mains de sa fille éplorée, la

porte de l'appartement s'ouvrit avec violence, et Pralaize entra poussant devant lui Hervé qu'il tenait par l'oreille.

Quoique déjà robuste pour son âge, le beau page était incapable de résister au poignet de fer de Pralaize.

— Comte de Tréguidy, dit le gentilhomme angevin, je vous amène un coquin de page que j'ai trouvé l'oreille appuyée contre la porte pour mieux entendre votre conversation.

— Hervé, s'écria le comte furieux, sors à l'instant du château ! Je te chasse. Si jamais je te rencontre dans les environs de Tréguidy, fût-ce à dix lieues, je te fais fouetter par mes valets de chiens et pendre au premier arbre venu.

Hervé voulut s'expliquer, mais Pralaize le fit pirouetter en riant et le poussa brutalement dehors.

Ivre de douleur, de rage et de honte, Boloï se retourna vers Pralaize et le provoqua au combat.

L'Angevin lui rit au nez.

— Je ne me bats pas avec les enfants, lui dit-il.

A cette insulte, Hervé bondit sur le chevalier et le frappa de sa dague; mais l'arme se brisa sur la cotte de mailles de Pralaize. Celui-ci saisit Hervé par le bras et le jeta du haut en bas de l'escalier.

Sur l'ordre du comte, deux domestiques relevèrent le pauvre page évanoui et l'emportèrent hors du château. Quand il revint à lui, il vit à ses côtés une bourse pleine d'or et son cheval favori qui approchait sa tête fine et inquiète de la figure de son jeune maître, comme pour s'assurer si Hervé vivait encore.

Boloï resta quelques instants sans se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Il lui semblait qu'il était le jouet d'un songe affreux. A la fin pourtant la mémoire lui revint. Tous les affronts qu'il avait subis se dressèrent ensemble devant lui. Il poussa un cri de rage, en mena-

çant le ciel de son poing fermé; puis, s'élançant sur son cheval, il se dirigea au galop vers la lande qui lui avait donné son nom.

— C'est là qu'on a trouvé mon berceau, se disait-il; c'est là aussi qu'on trouvera ma tombe. Je me tuerai aux pieds de cette statue de la Vierge dont l'influence n'a pas su me protéger contre la douleur et la honte.

Enivré par la colère et la haine, Hervé ne songeait guère à diriger son cheval. Au bout de quelques heures, il avait complétement perdu son chemin. Puis, d'autres pensées fermentaient déjà dans son cerveau. Il se disait qu'en mourant il renonçait à se venger de Pralaize, dont il laissait ainsi l'offense impunie.

Fallait-il donc laisser cet Angevin maudit épouser Yolande?

A cette seule idée, la fureur et la jalousie déchiraient le cœur d'Hervé.

Dans un de ces moments de désespoir où la colère fait bouillonner et surgir toutes les mau

vaises passions du cœur humain, il appela Satan à son aide. Ce fut quelques minutes après qu'il aperçut le château de Kernavohr et qu'il rencontra le pillavuër.

En quittant ce dernier, il se dirigea bravement vers le château de Kernavohr.

Le château occupait une vaste étendue de terrain. Il était flanqué à chaque angle d'une grosse tour hérissée de meurtrières et de machicoulis. Lorsque Hervé se présenta devant le pont-levis, il s'aperçut que la herse était abaissée. Il entra dans la première cour, et de là dans le principal corps de logis.

Un large escalier formé d'énormes marches de granit se trouva devant Hervé. Cet escalier le conduisit à une vaste salle, encore garnie de riches tentures déchirées, noircies par le temps, et de nombreux trophées d'armes.

Quelque brave et quelque dégoûté de la vie que fût Hervé, il ne put s'empêcher d'éprouver une sorte de frisson en entendant ses pas re-

tentir sur les dalles de l'appartement. Il lui semblait à chaque instant que les personnages dont les portraits garnissaient les murailles, allaient sortir de leurs cadres et s'avancer vers lui.

Pénétrant par les croisées ouvertes ou brisées, les rayons de la lune jetaient de fantastiques lueurs dans la salle.

Le vent, s'engouffrant par toutes les issues, hurlait dans les corridors. A certains moments, le manoir tout entier semblait pousser de lugubres gémissements. Troublées dans leurs retraites par les pas de ce visiteur audacieux, les chauves-souris voletaient dans la salle en poussant des cris confus et souffletaient le visage du jeune homme de leurs ailes velues et de leur corps glacé.

Hervé se roidit orgueilleusement contre la vague terreur qui commençait à le gagner. Il releva la tête, fixa un œil hardi sur les portraits et fit résonner plus bruyamment encore ses éperons sur le sol.

Bientôt, cependant, la fatigue prit le dessus. A peine remis des suites de sa blessure, et brisé d'ailleurs par toutes les émotions qu'il venait d'éprouver, Hervé se laissa tomber dans un large fauteuil. Sa tête se pencha sur le dossier sculpté qui représentait des animaux fantastiques ; il s'endormit enfin complétement.

Au bout de quelque temps, le page fut réveillé en sursaut par plusieurs voix qui parlaient tout près de lui.

En ouvrant les yeux, il s'aperçut que la vaste salle dans laquelle il se trouvait s'était tout à coup remplie de monde.

A chaque coin de l'appartement se trouvaient des hommes d'armes ou plutôt des armures qui restaient debout, maintenues par un pouvoir invisible. A côté de l'armure, la lance et l'écu figuraient à la place ordinaire qu'ils occupent lorsqu'un homme d'armes les tient à la main.

Au milieu de l'appartement, un beau jeune

homme, ressemblant exactement au portrait que la légende faisait d'Alain de Kernavohr, jouait aux quilles avec deux squelettes. Leurs ossements grinçaient à chaque mouvement. Les quilles étaient des ossements humains et se relevaient d'elles-mêmes chaque fois qu'elles étaient abattues par la tête de mort qui servait de boule aux joueurs.

Chaque fois qu'il y avait un coup important, des voix étranges prononçaient des paroles qu'Hervé ne pouvait entendre, et toutes les armures s'agitaient avec bruit comme si elles avaient été secouées par les tressaillements d'un corps humain se livrant à des accès de rire.

En toute autre circonstance, Hervé eût été glacé de frayeur par cet étrange spectacle; mais le désespoir qui rongeait son cœur le rendait insensible à tout. Il se souleva sur le coude et suivit d'un œil distrait les mouvements des joueurs.

Au bout de quelques minutes, une femme d'une merveilleuse beauté s'approcha du jeune page et vint appuyer sa main si près de celle d'Hervé qu'il n'aurait eu qu'à étendre un peu les doigts pour toucher cette main blanche et fine.

— Tu es brave, Hervé, lui dit enfin la séduisante créature, d'une voix aussi douce que le son d'une harpe. J'aime les braves. Veux-tu m'aimer ?

Il fit signe que non.

— Tu me trouves laide ? reprit-elle en plongeant ses grands yeux noirs dans ceux du jeune homme, qui détourna la tête pour fuir son regard de feu.

— Je te trouve admirablement belle, répondit-il ; mais mon cœur n'est pas libre.

— D'ailleurs, tu aurais peur de m'aimer, dit-elle avec un sourire provoquant.

— Je ne crains rien ici-bas, répondit-il fièrement. Je te l'ai dit : j'aime quelqu'un.

— Je le sais, tu adores la belle Yolande de Tréguidy.

— Oui.

— Et tu crois qu'elle t'aime ?

Il garda le silence.

— Elle te l'a dit, n'est-ce pas ? la sirène... Elle le croyait alors.... Mais le cœur de la femme est si mobile ! Tu sauras cela plus tard, mon pauvre Hervé. Si Yolande ne t'a pas encore complétement oublié, guère ne s'en faut.

Hervé ne répondit que par un sourire dédaigneux.

— Le chevalier de Pralaize est un beau cavalier, reprit-elle ; il a vécu à la cour et sait l'art de plaire aux femmes.

— Tu auras beau dire, repartit le page, tu ne me feras jamais douter du cœur d'Yolande.

— Tu crois, murmura-t-elle en se penchant vers lui pour le regarder en souriant. Eh bien ! regarde.

En parlant ainsi, elle étendit le bras vers la muraille.

Hervé regarda machinalement.

Un cercle blanc se dessina d'abord sur la tapisserie. Puis, au milieu de ce cercle, Hervé aperçut bientôt Yolande de Tréguidy qui semblait prêter une vive attention aux propos du chevalier de Pralaize, assis à côté d'elle.

De temps en temps, elle levait les yeux de dessus l'ouvrage qu'elle tenait d'une main distraite, et son regard semblait répondre à celui du chevalier, qui la contemplait avec passion.

Quelle que fût sa foi dans les serments de son amie, Hervé sentit la jalousie lui mordre le cœur. Après un moment de silence il se retourna vers Zora, qui s'était rapprochée de lui et qui lui souriait de ses lèvres roses et de ses grands yeux noirs.

Tout à coup un nuage de colère passa sur la figure de la séduisante sirène. A la place de la scène qui se dessinait sur le mur, Hervé vit

apparaître Yolande toute seule dans une petite chambre et priant pour lui. Les prières de la pauvre enfant avaient rompu le charme de l'enfer et permis à Boloï d'entrevoir la vérité. Il poussa un cri de joie et montra du doigt à Zora la douce figure de son amie.

Zora leva les épaules et lui montra à son tour un page du chevalier de Pralaize apportant à Yolande un coffret rempli de bijoux et de lettres de son maître. La jeune fille déposa son chapelet pour prendre les lettres. Au même instant, tout disparut de la muraille.

Quelques moments après, cependant, elle s'éclaira de nouveau. Boloï aperçut le comte de Tréguidy et le chevalier de Pralaize qu causaient gaiement en buvant du vin du Rhin.

Bien qu'il n'entendît pas leurs paroles, Hervé comprit, à l'expression de leur physionomie et à leurs gestes, qu'on parlait de lui. Une fois même, le chevalier fit le mouvement de jeter dehors quelqu'un qui résiste, et les

deux gentilshommes se mirent à rire aux éclats.

Une rougeur brûlante empourpra la figure d'Hervé.

— Oh ! quand donc pourrai-je me venger ? murmura-t-il en serrant les poings.

— Quand tu voudras, murmura une voix à son oreille.

Il se retourna brusquement et aperçut Alain de Kernavohr qui lui offrait une coupe de vin de Chypre.

— Veux-tu boire à la vengeance ? lui demanda le fantôme en riant.

Hervé hésita.

— Si tu as peur, dis-le franchement, reprit le fantôme d'un air railleur.

Le page prit la coupe sans répondre et l'avala d'un trait.

— Bien ! s'écria Alain avec une joie farouche. Maintenant, écoute-moi : Tu voudrais, n'est-ce pas, épouser Yolande et te venger de ton rival ?

— Oh ! oui, oui !

— Eh bien ! je puis exaucer tes deux souhaits, mais à une condition.

— Laquelle?

— Nous allons faire tous deux une partie de quilles. Si tu gagnes deux parties sur trois, tu seras quitte et la réalisation de tes désirs ne t'aura rien coûté.

— Et si je perds?

— D'abord, tu donneras à ma cousine le baiser que tu viens de lui refuser en chevalier discourtois.

— Soit.

— Et moi j'obtiendrai à mon tour un baiser de ta belle fiancée, le soir même de vos noces.

— Non.

— Un seul.

— Non.

— Tu voudrais ne rien risquer, je le vois; mais il faut bien que, moi aussi, je puisse gagner un enjeu.

— En ce qui me concerne, je puis tout risquer ; quant à Yolande, pour rien au monde je ne l'exposerai.

— Très-bien. Alors Pralaize épousera ta belle amie.

Hervé frappa du pied avec colère.

— Regarde, lui dit le fantôme en lui désignant le mur qui venait encore de s'éclairer.

Henri aperçut le chevalier de Pralaize qui baisait galamment la main d'Yolande, dont le comte de Tréguidy tenait l'autre main.

Sur un geste d'Alain, tout disparut aussitôt.

— J'accepte, murmura Hervé, dont le vin de Chypre avait un peu troublé les idées.

— Ainsi, c'est convenu : en cas de perte, tu viendras ici avec ta fiancée, le soir même de tes noces ?...

— Eh bien ! oui !

Au même instant, des éclats de rire partirent de tous les coins de la salle. Les ar-

mures vides s'agitèrent avec un bruit lugubre :

— Des boules ! cria Alain d'une voix retentissante.

Un petit monstre tout noir, haut de deux pieds tout au plus, dont les doigts étaient terminés par des griffes aiguës et dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, sortit de la salle en faisant les plus étranges cabrioles.

— Tu me promets de te conformer loyalement à nos conventions? dit Alain en s'adressant au jeune page.

— Je tiendrai ma promesse! répondit Hervé, dont le cœur battait pourtant avec violence, car la raison lui revenait peu à peu et il commençait à regretter son imprudence.

Un nouvel éclat de rire infernal ébranla les armures et se perdit dans le mugissement du vent qui s'engouffrait avec fureur par les croisées.

Un instant après, le petit nain rentra dans

l'appartement, portant deux têtes toutes sanglantes qu'il tenait par les cheveux.

— Voilà nos boules, dit Alain en remettant une de ces têtes à Boloï, qui frissonna au contact de cette chair glacée et de ce sang brûlant qui suintait toujours.

— As-tu peur, mon beau page? demanda Zora, qui s'était rapprochée d'eux.

— Non, répondit Hervé, dont l'orgueil se réveilla.

— Tirons à qui commencera, dit Alain en prenant un cornet et des dés... Sept, ajouta-t-il en regardant le point qu'il venait d'amener.

— Six, dit Hervé un instant après.

— A moi, reprit le fantôme.

Il prit sa tête de mort et la lança à tour de bras contre les ossements. Cinq quilles tombèrent et se relevèrent ensuite d'elles-mêmes, dès qu'on les eut comptées.

— A vous, reprit Alain d'un ton railleur.

Surmontant le dégoût qu'il éprouvait, Hervé voulut imiter le fantôme; au moment où il brandissait la tête de mort pour la jeter, elle lui saisit les doigts et le mordit cruellement.

Un nouvel éclat de rire ébranla les armures. Hervé se dégagea par une violente secousse, mais la tête ne roula qu'à sept ou huit pas et n'arriva même pas jusqu'aux quilles.

Alain croyait sans doute qu'Hervé allait réclamer, mais le fier jeune homme garda un dédaigneux silence.

Le fantôme joua de nouveau et abattit quatre quilles; cela faisait neuf, et la partie se jouait en vingt-quatre points. Quand Hervé essaya de nouveau de lancer la tête humaine qu'il tenait, elle se mit à remuer entre ses mains avec tant de violence qu'il eut mille peines à la jeter. Cette fois encore, rien ne tomba. Alain, plus heureux, fit huit points;

il ne lui en manquait plus que sept pour avoir gagné.

A ce moment, Hervé éprouva une sensation singulière. Il lui sembla qu'une main amie se posait sur son cœur brûlant et qu'il entendait la voix d'Yolande murmurer à son oreille :

« *Dieu tout-puissant, Sainte-Vierge et vous, ma sainte patronne, veillez sur le pauvre Hervé !* »

Par un mouvement instinctif, il porta vivement la main à sa poitrine et rencontra une petite médaille de Notre-Dame d'Auray qu'Yolande lui avait donnée un mois auparavant en lui faisant promettre de la porter toujours. Il arracha vivement cette médaille en cassant le cordon qui la tenait suspendue à son cou, et lui fit toucher la tête de mort qui s'agitait d'une façon épouvantable entre ses mains. Au contact de la sainte médaille, la tête cessa aussitôt de remuer.

Cette fois Hervé abattit les neuf quilles; mais

Alain, qui joua aussitôt après, en renversa huit et gagna la partie.

— Commençons la deuxième partie, dit Alain en souriant méchamment.

— Soit, murmura Hervé.

Le fantôme abattit huit quilles, puis cinq, puis six : quant à Hervé, qui faisait toucher la médaille à la tête chaque fois qu'il la lançait, il eût à chaque fois neuf points et gagna la partie.

Le fantôme poussa un rugissement de rage qui fit tremblar tout le manoir comme un coup de tonnerre.

La troisième partie! cria-t-il en blasphémant.

Du premier coup, Hervé renversa encore les neuf quilles. Son adversaire n'en avait abattu que quatre. Le fantôme poussait des cris inarticulés, grinçait des dents et mordait de rage la tête de mort qui lui servait de boule.

Au moment où le page s'y attendait le moins,

deux armures s'avancèrent vers lui sur un signe d'Alain, et le heurtèrent si violemment qu'il roula sur le sol. Dans le mouvement instinctif qu'il fit pour se retenir, la médaille lui échappa des mains. Il essaya de la retrouver, mais il ne put y parvenir.

Alain le pressant de jouer, il fut obligé de s'y décider. Cette fois il n'abattit qu'une quille. Cela faisait dix dans ses coups.

Les armures vides recommencèrent à rire de ce rire lugubre et moqueur qui glaçait le sang dans les veines d'Hervé. Kernavohr joua à son tour et renversa cinq quilles, qui, jointes aux quatre qu'il avait abattues l'autre fois, lui formaient un total de neuf points, un seulement de moins que Boloï. Au troisième coup, Hervé avait quatorze points, le fantôme quinze; au quatrième Boloï renversa les neuf quilles, ce qui lui donnait vingt-trois points. La partie était presque gagnée pour lui désormais. Le fantôme se mit à rire et lança sa boule

avec tant de force que le crâne se brisa et fit jaillir la cervelle de tous côtés.

— Neuf! s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Neuf, répétèrent les armures comme autant d'échos.

Quinze et neuf faisaient vingt-quatre. L'enfer avait gagné.

— A nous le baiser des fiancés ! s'écria le fantôme.

— Souviens-toi que tu dois être ici le soir même de tes noces, à minuit juste, Hervé.

— J'y serai, répliqua le page.

Un dernier éclat de rire fit trembler la vaste salle et tressaillir les armures. Zora s'approcha d'Hervé ; mais, à ce moment, le chant du coq se fit entendre et tout disparut aux yeux de Boloï.

Resté seul et délivré du spectacle affreux qui l'obsédait, il essaya d'abord de se figurer qu'il avait été le jouet d'un horrible cauchemar.

En regardant autour de lui, ses yeux, brûlés par l'insomnie, ne lui révélèrent que trop la réalité de ses impressions. Des taches de sang, toutes fraîches encore, marbraient le parquet et couvraient ses propres vêtements. Il retrouva sur son pourpoint des cheveux de la tête de mort qu'il avait été contraint d'employer à un sacrilége usage. Puis, à deux pas de là, son pied rencontra les débris de la coupe encore humide dans laquelle il avait bu le vin de Chypre versé par le spectre.

Le malheureux jeune homme se couvrit la figure de ses deux mains, et se mit à songer avec effroi au terrible pacte qu'il venait de contracter.

Dévoré d'inquiétude et de remords, il monta sur les remparts pour respirer l'air frais du matin et tâcher d'apaiser le feu qui brûlait sa poitrine.

Au moment où il mettait le pied sur la plate-forme d'une des tours, il entendit dans

le lointain le bruit d'une lutte et un cliquetis d'armes. Il porta les yeux de ce côté et aperçut à quelque distance du château un cavalier attaqué par une douzaine d'hommes contre lesquels il se défendait vaillamment.

Écrasé par le nombre, l'inconnu allait succomber. Déjà l'un de ses agresseurs l'avait saisi au *gorgerin* avec le crochet d'une sorte de hallebarde et l'avait renversé de cheval. A ce moment, Hervé s'élança, la dague à la main, contre les bandits. Malgré l'insuffisance de son arme, le page parvint à tuer l'un de ses agresseurs. Il s'empara de sa longue épée et s'en servit comme un vrai chevalier. Au bout de quelques minutes, huit soudards gisaient sur la lande, baignés dans leur sang. Quant aux autres, ils fuyaient à toutes jambes. Hervé attrapa un de ces derniers à la course et l'amena au chevalier inconnu qui venait de lever sa visière pour reprendre haleine.

— Par Notre-Dame d'Auray, mon gentil-

homme, dit-il en tendant la main au jeune page, vous venez de me sauver la vie. Je ne l'oublierai pas, et si jamais l'appui d'un Rohan peut vous être utile, disposez de moi.

— Grâce, monseigneur ! s'écria en ce moment le soudard que tenait Hervé en se jetant aux genoux du chevalier.

— Dis-moi d'abord la vérité, reprit celui-ci. Qui t'avait chargé de m'assassiner? Voyons, réponds ou je te fais écorcher vif.

— Le sire de Karnouel, monseigneur.

— Je m'en doutais. Prends cet argent et va-t'en, ajouta-t-il en lui jetant quelques écus. Un Rohan ne se venge pas de vermine comme toi.

L'homme d'armes se précipita sur l'argent et se sauva sans regarder derrière lui.

— Je vais à mon château de la Roche-Jagut, dit le chevalier. De là je retourne à Nantes auprès de mon cousin le duc de Bretagne. Je reviendrai plus tard punir ce mécréant de

Karnouel, qui, trop lâche pour m'attaquer lui-même, a voulu me faire assassiner. Mais je voudrais connaître, avant tout, le nom de mon sauveur.

— Hervé de Boloï, répondit le page.

— Boloï, répéta le baron. Il y a donc une famille de ce nom?

Hervé comprit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de raconter une partie de son histoire. Seulement, il ne parla ni de ses amours avec Yolande de Tréguidy, ni de la nuit qu'il venait de passer au château de Kernavohr.

— Eh bien! mon beau page, reprit le baron lorsqu'Hervé eut terminé son récit, tu as noblement gagné aujourd'hui tes éperons de chevalier, et c'est moi qui te les donnerai à la cour de notre duc. Quant à la fortune, notre maison possède, Dieu merci, assez de fiefs et de terres nobles. Je me charge de t'y tailler un domaine qui te permettra de porter convenablement ta lance de banneret.

Dès le lendemain, en effet, Hervé partait pour Nantes avec le sire de Rohan. Ce dernier présenta le jeune page à toute la cour comme un homme à la bravoure duquel il devait la vie. Il l'arma chevalier et lui fit don de la terre de Kernilis, qui valait au moins six mille livres de revenus, somme considérable à cette époque.

Puis, Hervé suivit son protecteur à la guerre et trouva le moyen de s'illustrer par de nombreux faits d'armes. Toutes les expéditions qu'il conduisait réussissaient.

Un jour, il avait attaqué avec quelques hommes d'armes une tour qu'on disait imprenable et que défendaient un nombre de soldats presque double des siens; au moment où tout le monde le croyait perdu, un orage épouvantable vint le favoriser. La foudre tomba au milieu de la tour; Hervé profita du tumulte pour pénétrer dans la place avec ses soldats qui avaient gravi sous sa conduite une pente que

les pâtres mêmes du pays n'auraient jamais osé escalader.

Ravi de tant de bravoure, le duc de Bretagne prit Hervé en amitié et lui donna de nombreuses preuves de sa bienveillance.

Au milieu de cette faveur et de ces brillants succès, Hervé restait toujours triste et devenait chaque jour plus sombre et plus morose. Chacun s'étonnait de cette mélancolie si profonde. Le pauvre chevalier songeait, hélas! à la nuit de Kernavohr; à chaque succès qu'il remportait, il devinait la main de Satan.

Un jour, le duc de Bretagne le pressa de lui révéler la cause de son chagrin. Voyant qu'il hésitait, le duc ajouta en riant qu'il savait maintenant la vérité et que c'était au château de Tréguidy qu'il fallait aller chercher un remède à la mélancolie du vaillant sire de Kernilis. Hervé rougit et avoua son amour. Alors le duc lui apprit qu'il avait mandé le comte de Tréguidy à sa cour et que le châtelain devait

arriver dans deux ou trois jours avec sa fille.

— A vous, chevalier, de décider la belle Yolande à porter votre nouveau nom de Kernilis que vous avez déjà rendu illustre par vos succès.

Malheureusement pour Hervé, le chevalier de Pralaize arriva en même temps que le comte de Tréguidy. Passionnément épris d'Yolande, le chevalier ne quittait pas les environs de Tréguidy et mettait tout en œuvre pour plaire à la jeune fille. Celle-ci tenait bon et continuait à repousser les hommages du chevalier en dépit des instances et des colères du comte de Tréguidy.

Un beau jour, les deux rivaux se rencontrèrent dans un étroit passage. Aucun d'eux, bien entendu, ne voulut céder la place à son ennemi. Les épées sortirent du fourreau, et le combat commença non-seulement entre les deux rivaux, mais encore entre les gens de leur suite. Malgré sa vigueur et son adresse,



Pralaïze ne put résister à Kernilis : ce dernier l'abattit à ses pieds d'un terrible coup d'épée, et l'acheva d'un coup de sa *miséricorde.*

Chacun félicita Hervé de son succès. Le duc de Bretagne fit mander de nouveau le comte de Tréguidy, qui, cette fois, dut se rendre au désir du duc. Nous devons même dire qu'il céda de bonne grâce. Quant à Yolande, elle ne cacha pas sa joie. Ce fut avec des larmes de bonheur qu'elle remercia le duc de son intervention.

Quelques jours plus tard, Hervé suivait le comte et sa fille à leur château de Tréguidy, où devait se célébrer le mariage.

Depuis la mort de son rival et la réponse favorable du comte, Hervé était devenu plus sombre que jamais. En vain sa charmante fiancée cherchait-elle à l'égayer.

Plusieurs fois, inquiète de cette tristesse inexprimable, elle essaya d'en pénétrer le mystère, mais elle ne put y réussir.

Le jour du mariage arriva.

Autant Yolande semblait heureuse et souriante, autant son époux paraissait sombre et harcelé d'angoisses profondes.

Pendant le souper, il fut d'une distraction singulière. Chaque fois qu'il regardait sa femme, rayonnante de bonheur et de beauté, il poussait des soupirs et détournait la tête pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux.

Dès que les deux époux se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, Hervé prit sa femme dans ses bras et la tint longtemps serrée contre son cœur.

— Peut-être ne la reverrai-je plus, se disait le malheureux jeune homme, qui songeait à son rendez-vous avec les spectres de Kernavohr.

Il avait résolu d'y aller seul.

— Hervé, s'écria Yolande en saisissant la main avec laquelle Hervé se couvrait les yeux,

Hervé, qu'avez-vous? D'où viennent ces larmes? Quel secret terrible me cachez-vous? Je veux tout savoir. Jusqu'ici je n'étais que votre fiancée, et je n'osais insister... maintenant que nous sommes unis devant Dieu, nos douleurs et nos joies doivent être communes. Si vous avez un chagrin, j'ai le droit d'en réclamer la moitié.

— Pauvre enfant, pauvre ange bien-aimé! dit Hervé en lui prenant la main avec tendresse, ah! je voudrais avoir toutes les joies de la terre pour les mettre à tes pieds.

— Je le sais, Hervé; je sais combien tu m'aimes, et cet amour est mon plus grand bonheur. Mais, aujourd'hui, je te vois tourmenté d'une angoisse dont j'ignore la cause, et cette incertitude me désole. Quelque cruel que soit ton sort, je veux le partager.

— C'est impossible, répondit vivement Hervé; seul je suis coupable, seul je dois expier ma faute. Laisse-moi partir, Yolande. J'ai

juré sur ma foi de gentilhomme d'être ce soir à dix lieues du château.

— A quel endroit?

— Je ne puis te le dire.

Mais que peut toute la volonté d'un homme contre les larmes et les caresses de la femme qu'il aime? Yolande se cramponna au bras de son mari, en le suppliant de lui dire toute la vérité. Après avoir longtemps résisté, Hervé finit par raconter ce qui s'était passé durant la terrible nuit du château de Kernavohr.

Yolande l'écouta, la poitrine haletante et la main posée sur le front brûlant du jeune homme.

— Maintenant, tu dois me haïr et me mépriser, dit Kernilis.

— Je t'aime! lui répondit elle. Comment ne pas te pardonner une faute que ton amour pour moi t'a seul fait commettre? Pauvre Hervé, que tu as dû souffrir!

Elle appuya la tête sur l'épaule de son mari, et tous deux pleurèrent en silence.

— Adieu ! dit enfin Hervé en s'arrachant de ses bras.

— Attends cinq minutes encore! s'écria-t-elle.

— Pourquoi?

— Je te le dirai tout à l'heure, répliqua-t-elle en courant à son oratoire.

Elle en revint quelques minutes après.

— Partons, dit-elle.

— J'irai seul, fit Hervé en la repoussant avec douleur.

— J'ai fait vœu de t'accompagner, ajouta-t-elle simplement. As-tu donc pensé que je te laisserais courir seul à ce danger auquel tu t'es exposé pour moi? Viens.

— Yolande !

— Viens. J'ai tant prié Dieu et la Vierge qu'ils nous donneront peut-être un moyen de te sauver.

En dépit de ses instances, Hervé dut emmener sa jeune femme. Tous deux montèrent à

cheval et partirent sans être suivis d'aucun serviteur.

En arrivant au manoir de Kernavohr, ils montèrent dans le préau. De là, ils montèrent dans la grande salle. Yolande tremblait et ses mains étaient glacées, mais elle marchait courageusement.

— Laisse-moi seul, je t'en conjure, lui disait Hervé; il est temps encore de retourner à Tréguidy.

— Non, répondit la vaillante jeune femme : vivre ou mourir près de toi.

Tous deux s'assirent dans de vastes fauteuils à l'extrémité de la salle et attendirent que minuit sonnât. Hervé regardait tristement autour de lui. Tout ce qui l'entourait lui rappelait d'horribles souvenirs. Quant à Yolande, elle priait avec ferveur, et sa douce figure, éclairée par les rayons de la lune qui pénétraient à travers les fenêtres brisées, semblait celle d'un ange gardien veillant sur Kernilis.

Au bout de quelques minutes, qui semblèrent autant de siècles au pauvre Hervé, une horloge invisible sonna minuit. Au même instant la salle entière s'éclaira. En moins d'une seconde, Hervé eut devant les yeux le fantastique spectacle dont il avait déjà été témoin lors de sa première visite à Kernavohr.

Les armures vides riaient, marchaient et bruissaient dans la salle. Les nains hideux circulaient autour des invités avec des coupes de vin. Les quilles d'ossements, renversées par une tête sanglante, se relevaient d'elles-mêmes et reprenaient leur première position.

Alain de Kernavohr, qui jouait aux quilles au milieu de la salle, laissa tomber sa boule informe pour accourir auprès d'Hervé et de sa pâle épousée. Zora l'accompagnait. Tous deux vinrent s'arrêter si près des deux époux qu'ils auraient pu les toucher en étendant le bras.

Une joie sinistre rayonnait dans les yeux des deux fantômes.

— Ta femme est vraiment fort belle, dit Alain en souriant. Une si charmante créature doit...

— Assez, interrompit fièrement Hervé. Me voici prêt à te payer ce que j'ai eu la coupable imprudence de te promettre. Dispose de moi, mais ne touche pas à cet ange que tu n'es pas digne de regarder.

— J'ai droit à un baiser d'elle.

— Seul je suis coupable. Dieu ne permettra pas que ma femme soit victime de mes fautes.

— Je croyais pourtant, dit le fantôme en ricanant, que cette noble dame était venue ici dans l'intention de se dévouer pour toi.

— Vous avez raison, dit Yolande en se levant, je suis prête.

Hervé se jeta entre eux, mais Yolande le repoussa doucement.

— Malheureuse enfant! s'écria-t-il, je ne sais pas à quoi tu t'exposes. Attends au moins que j'aie payé ma dette à cet autre fantôme. Tu

verras quelles traces laissent les baisers de l'enfer.

— Un mot auparavant, Henri, dit la jeune femme en s'approchant de lui.

Puis elle ajouta à voix basse :

— Ami, Dieu seul peut nous sauver. Jurons d'être à lui et d'entrer chacun dans un monastère.

— Renoncer à toi! Jamais!

— Je t'en conjure!

— Non! non!

— Au nom de notre amour!

— Je suis prêt à tous les sacrifices, mais mieux vaut le supplice le plus cruel que cette séparation.

— Allons, dit Alain en saisissant le bras d'Hervé, le temps presse, que décides-tu?

— Je suis prêt, répondit Hervé en redressant fièrement la tête.

Un éclat de rire satanique ébranla la salle. Toutes les armures tressaillirent, tandis que

Zora penchait ses lèvres vers la figure de Kernilis. Ce dernier poussa un cri qui fut suivi d'un nouvel éclat de rire des spectateurs.

Zora venait de lui enlever un grand morceau de la joue. Il fit deux ou trois pas en chancelant, et tomba évanoui.

— Cela t'empêchera de plaire à d'autres femmes et de me trahir, mon beau chevalier, s'écria le fantôme en ricanant.

— A moi, maintenant, dit Alain en s'approchant d'Yolande.

— Mon Dieu, je me donne à vous, murmura la jeune femme en levant les yeux au ciel. Sauvez-nous, Hervé et moi, et je fais vœu de prendre le voile au couvent que m'indiquera le saint abbé de Carlac.

Puis elle tendit sa joue pâle et frémissante aux lèvres du fantôme.

Celui-ci se pencha vers elle, mais il ne put la toucher. En vain avançait-il la tête, une force invisible semblait le repousser aussitôt.

Dans sa colère, il poussa un rugissement pareil à celui d'une bête féroce. Zora voulut se jeter sur Hervé, toujours étendu à terre, mais Yolande saisit son mari dans ses bras et, dès lors, les fantômes ne purent en approcher.

Durant toute la nuit l'enfer se déchaîna dans le manoir de Kernavohr. On entendit à plusieurs lieues à la ronde le vacarme effroyable que faisaient les démons, trompés dans leur attente et cherchant à rattraper leur proie.

Pour échapper au spectacle terrible qu'elle avait sous les yeux, Yolande ferma ses paupières brûlées par les larmes et pria toute la nuit. En vain les démons firent-ils autour d'elle une ronde fantastique; en vain brisèrent-ils à ses pieds tous les objets qui se trouvaient dans la salle, Yolande priait toujours et restait immobile.

A la fin, le chant du coq se fit entendre. Les fantômes poussèrent un dernier rugissement

de fureur et s'évanouirent comme la brume aux rayons du soleil.

Yolande épuisée se laissa tomber à genoux et roula évanouie à côté du corps de son mari. Au bout de quelques moments, la courageuse enfant reprit ses sens. Elle parvint alors à ranimer Hervé dont la figure était dans un état horrible. Chaque dent du fantôme avait laissé la trace d'une brûlure. Puis, à la place du morceau de joue emporté, on voyait un trou hideux qu'Yolande se hâta de couvrir avec son mouchoir.

— Yolande! s'écria Hervé en revenant à lui, es-tu blessée?

— Non, mon ami, répondit la jeune femme, Dieu m'a protégée. Nous sommes sauvés désormais. Tâchons de retourner au château.

Hervé se leva et s'approcha d'un miroir de métal placé dans un coin de la salle. Il poussa un cri en voyant son visage défiguré.

— Demain, si tu peux voyager, lui dit Yo-

lande, nous irons trouver le saint abbé de Carlac. Il nous dira ce que nous devons faire.

Tous deux sortirent de la salle et retrouvèrent leurs chevaux qui les attendaient à la porte extérieure. Quelques heures après, ils rentraient à Tréguidy.

Le lendemain ils partirent ensemble pour Châtelaudren, où demeurait l'abbé de Carlac, qui avait la réputation d'un saint dans tout le pays. D'après ses conseils, Yolande entra dans un couvent de Nantes.

Quant à Hervé on n'a pas de renseignements aussi certains sur son compte. Il paraît cependant qu'après avoir obtenu les dispenses que nécessitait son mariage, il entra dans l'un des ordres de chevalerie destinés à défendre la Terre sainte contre les infidèles.

MON GENDRE

L'OFFICIER

I

C'est le jour de saint Léon qu'on célèbre le *pardon*, ou fête patronale de Plouhannec, un des nombreux et pittoresques villages disséminés sur le bord de la mer, entre Saint-Brieuc et Saint-Malo. En 1849, cette fête tomba le 28 avril. Par un hasard assez rare sur nos côtes à cette époque de l'année, un temps magnifique favorisa le *pardon*, auquel on accourut de toutes les communes voisines.

Les vêpres venaient de finir. Sortant tumultueusement de l'église, les paysans s'empressèrent de gagner une vaste pelouse située le long de la falaise sur laquelle devaient avoir lieu les danses et les divertissements.

Les uns s'asseyaient autour des tables couvertes de tranches de lard, de saucisses, de crêpes et de galettes. D'autres entouraient les fûts de cidre, dont le contenu se débitait sur place et sur les comptoirs en plein vent, où se vendaient aussi l'eau-de-vie et les liqueurs.

Grimpés sur des barriques vides, deux orchestres faisaient danser la jeunesse. Chaque orchestre se composait d'un unique violon, et semblait lutter avec son voisin à qui jouerait le plus faux. Un peu plus loin, d'autres jeunes gens dansaient au son des chansons, faute d'avoir le sou que le violoneux exigeait impérieusement de chaque couple. Les deux ménétriers ne jouaient que des quadrilles, qui ont remplacé, dans presque toute la basse Bretagne,

nos anciennes danses au son de la musette et du biniou.

A Plouhannec, les héros de la danse étaient quelques marins et deux ou trois pêcheurs tout récemment arrivés du service de l'État. Ils se livraient à des entrechats, à des passe-pieds effrénés, à la grande admiration des spectateurs, mais non sans péril pour leurs voisins. Il y avait aussi le fils d'un débitant de tabac de Plouhannec, M. Stanislas Gauron, qui passait pour un des beaux danseurs de la contrée. Stanislas était ce qu'on appelle à la campagne un *demi-homme*, c'est-à-dire un individu mi-bourgeois, mi-paysan, ayant reçu une demi-éducation, et portant un vêtement moitié veste, moitié habit.

Durant les deux années qu'il venait de passer à Rennes sous prétexte d'achever son éducation, Stanislas avait beaucoup cultivé le billard, le cornet à pistons et les danses de caractère. Il avait pris aussi quelques notions de la savate,

de la canne et même du sabre. Beau garçon, du reste, comme on les aime au village, c'est-à-dire assez grand, gros, large de carrure, rouge, chevelu et barbu, fumant, buvant et tapant dur, et chantant volontiers la gaudriole.

Au moment où le quadrille finissait, Stanislas voulut, suivant l'expression du pays, *régaler* sa danseuse. Il débuta par offrir un verre de liqueur : c'est l'usage dans nos campagnes. La jeune fille refusa. Il la conduisit alors devant la boutique où l'on vendait des macarons et des fruits. Cette fois, Rose Kervel ne put se dispenser d'accepter la *part de pardon* du beau Stanislas. On eût dit pourtant qu'elle y consentait à contre-cœur. Son œil distrait semblait chercher quelqu'un dans la foule qui se pressait autour des quadrilles organisés sur tous les points de la pelouse. Dès qu'elle put quitter son danseur sans manquer aux lois de la politesse villageoise, Rose courut prendre le bras d'une de ses amies et se mit à se promener

avec elle dans l'enceinte des danses. Au bout de deux ou trois tours, mademoiselle Kervel et sa camarade se trouvèrent à passer tout près d'un jeune paysan de dix-sept à dix-huit ans, qu'on appelait Erouann (Yves) Loctudy. Son véritable nom était Yves Ploukaër; mais, ses parents étant originaires de la commune de Loctudy, il avait toujours été connu sous ce dernier surnom.

Erouann servait comme valet de ferme chez Alain Kervel, le père de Rose, l'un des plus riches cultivateurs de la commune. Privé tout jeune de son père, qui s'était noyé à la pêche, Erouann avait beaucoup pâti dans son enfance. Il s'en était longtemps ressenti au physique comme au moral. Tout ce que gagnait Loctudy, il le donnait à sa mère, la Thérèse, qui habitait une chaumière en ruine, et n'avait pour vivre que les coques (sorte de coquillages) qu'elle ramassait sur la grève.

Aussi, le bon Erouann, fort peu rétribué

d'ailleurs chez Kervel, était-il vêtu comme un mendiant et n'avait-il jamais un pauvre sou dans sa pochette. Quand il venait au pardon, c'était pour s'asseoir à l'écart sur quelque *fossé*. (C'était le nom qu'on donnait en Bretagne aux immenses talus qui entourent les champs.)

De cet observatoire élevé, il avait l'air de regarder les danses ; en réalité, il ne voyait que Rose Kervel, qu'il aimait comme un fou sans le lui avoir jamais dit et sans oser peut-être se l'avouer à lui-même.

— Eh bien ! Erouann, est-ce que tu ne danses pas ? demanda Rose en s'arrêtant devant Loctudy, qui rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Non, Rose, balbutia le pauvre garçon en tortillant son chapeau de paille tressée.

— Pourquoi donc ?

— Qui *est-ce qui* voudrait danser avec un pauvre gars comme moi ? dit-il à demi-voix, en détournant la tête.

— Moi donc! répliqua vivement Rose; s'il ne faut que ça pour te décider, je t'invite.

— Vous! s'écria-t-il, vous! mademoiselle Rose!

Erouann hésitant encore, Claudine Lehellinec, la compagne de Rose, prit la main du petit paysan et le tira si dru, qu'elle le fit dégringoler du talus sur lequel il était assis. Pour le consoler de sa chute, elle se hâta de lui donner une bonne tape sur l'épaule. A la campagne, ce sont des marques d'amitié. Erouann, qui le prit bien ainsi, se releva en riant de tout son cœur. Il saisit la main de Rose, et courut avec la jeune fille vers l'endroit où l'on dansait.

Un moment pourtant il s'arrêta court. Une sueur froide lui vint aux tempes... Chaque couple devait payer un sou au violoneux... Or, Erouann ne possédait pas un rouge liard. Rose le vit trembler et rougir. Il faut croire qu'elle aimait un peu le pauvre garçon, car elle devina tout.

— Ah! je ne veux pas danser au violon, moi! s'écria-t-elle; j'aime mieux les rondes... Et toi?

— Moi aussi, répondit Ploukaër, qui respira comme si on l'avait déchargé d'un poids de deux cents livres.

Il reprit sa course en bousculant tout le monde pour faire place à Rose, qui le suivait en riant. Sans qu'Erouann eût dit un seul mot pour remercier mademoiselle Kervel, celle-ci comprenait combien le cœur du pauvre garçon débordait de joie et de reconnaissance.

Les rondes se dansaient en chantant; partant, point d'orchestre à payer. A la ronde succédait la *Dérobée*.

Cette dernière danse a reçu le nom de *Dérobée*, parce que, à des moments donnés, les cavaliers qui se trouvent seuls au milieu du cercle ont le droit d'aller enlever à leur partenaire la danseuse qui leur plaît. Pour cela, on passe devant le cavalier et l'on saisit le bras de la

danseuse dès que recommence la promenade. Quelquefois, il arrive que cinq ou six danseurs se remplacent successivement devant la même jeune fille; tant mieux alors pour celui qui se trouve vis-à-vis d'elle au moment où les règlements permettent de lui prendre le bras.

Ce jour-là, comme d'habitude du reste, Rose Kervel eut un grand succès. On lui savait gré de n'être ni fière ni coquette, malgré sa fortune et sa beauté. Puis quelques jeunes gens prirent un malin plaisir à faire enrager Erouann, qui ne semblait nullement satisfait de se voir enlever sa danseuse.

Les lois de la Dérobée ne lui permettant point de reprendre immédiatement sa jolie partenaire, il la suivait pas à pas jusqu'au moment favorable. Tant pis pour qui se trouvait alors sur son passage : homme ou femme, il bousculait tout. Quelquefois même, il profitait de la bonne volonté de Rose pour supplanter ses rivaux en dehors des règlements. Alors

ceux-ci récriminaient contre maître Erouann. Il n'en tenait compte et se contentait de serrer le bras de Rose contre sa poitrine, comme s'il eût eu peur qu'on n'employât la force pour le lui enlever. La jeune fille était bien un peu honteuse de tout cela ; mais une femme qui aime est toujours indulgente pour les fautes dont elle se sent la cause. Puis Erouann était si facile à décourager ! L'idée seule d'avoir un instant contrarié mademoiselle Kervel aurait suffi pour le rendre malheureux pendant huit jours ! Rose savait tout cela, et la bonne jeune fille aimait mieux s'exposer à quelques railleries que de troubler le bonheur du pauvre Erouann.

On achevait le dernier couplet de la ronde. C'était le moment décisif; car, aussitôt la danse finie, chacun conserve presque toujours le bras de sa danseuse pour aller faire un tour de promenade dans le pardon. Erouann était dans des transes indescriptibles. Il se déme-

naît comme un brochet vivant sur le gril. Ses yeux bleus, habituellement si doux, dardaient des regards foudroyants sur ses rivaux, et principalement sur M. Stanislas. Celui-ci, fort épris, disait-on, de la dot et des beaux yeux de Rose Kervel, n'avait pas tardé à se mêler à la ronde dans laquelle figurait la jeune fille. Un sourire triomphant sur les lèvres, il arrondissait déjà le bras pour l'offrir à Rose, lorsque Erouann, passant lestement devant lui, s'empara de la main de mademoiselle Kervel.

Assez brutal de sa nature, surtout avec plus faible que lui, Stanislas poussa brusquement le valet de ferme. Ploukaër se retourna furieux ; mais Rose, qui craignait une querelle, l'entraîna bien vite d'un autre côté.

— Qu'as-tu donc à gronder ainsi entre tes dents? demanda-t-elle à Loctudy.

— Moi, mamzelle Rose, rien; seulement, je dis que Stanislas m'a poussé tout à l'heure et qu'il me payera cela.

— Bah! il ne l'a pas fait exprès.

— Oh ! que si ! il était fâché de ne pas rester le dernier vis-à-vis de vous.

— Eh bien ! alors, il faut lui pardonner un mouvement d'impatience.

— Encore, s'il n'avait poussé que moi ; mais il a failli nous faire tomber tous les deux.

— Bah ! je n'y pense déjà plus.

— Moi, j'y pense.

— Tu es donc *rancuneux* ?

— Dame, quand on me fait du bien, je ne l'oublie jamais. Quand on me fait du mal, c'est la même chose.

— Mais, mon pauvre Erouann, Stanislas est plus fort que toi.

— Je sais bien qu'il me fera plus de mal que je ne lui en ferai ; mais, tout d'même, il ne portera pas ça en paradis.

— Tu oublies que le recteur (le curé) a dit, ce soir encore, qu'il fallait pardonner les injures.

— Il n'a pas parlé des coups de poing, murmura Erouann.

— Ces paroles sont d'un Normand, dit Rose en riant. Voyons, ne songe plus à ce grand imbécile de Stanislas, que je ne puis souffrir. Aide-moi à retrouver Claudine.

Le dédain que Rose venait de témoigner pour le beau Gauron calma promptement Loctudy. Bientôt, tout enivré du bonheur de donner le bras à Rose et de la voir rire de ses saillies, il se mit à bavarder avec beaucoup d'entrain et de gaieté.

Le gars n'était point sot. Grace à mademoiselle Kervel, il lisait assez bien, écrivait un peu, et connaissait tant bien que mal les quatre règles. Du temps où il était pâtour et gardait les bestiaux dans la solitude des landes, Erouann avait dévoré la petite bibliothèque de Rose et même celle du recteur. Comme il avait grand soin de se cacher pour lire, afin d'éviter les railleries des autres pâtours, nul ne se doutait

de la manière dont il passait ses journées. Erouann parlait et riait avec tout le monde ; mais il ne causait à cœur ouvert qu'avec Rose : encore n'osait-il pas toujours lui dire ce qu'il pensait. Il est vrai que Rose le savait mieux que lui.

Madame Kervel était morte quelque temps après la naissance de Jeannic, sa troisième fille. Toute jeune encore, Rose avait dû tenir la maison et servir de mère à ses deux sœurs. Malgré les petites jalousies qu'on rencontre partout, il n'y avait qu'une voix dans toute la commune pour vanter la bonté, la douceur et la sagesse de cette jeune fille.

En voyant arriver à la ferme le petit Erouann, maigre et souffreteux, Rose s'était senti le cœur pris de pitié pour ce pauvre enfant. Quoiqu'ils fussent tous deux à peu près du même âge, elle l'avait d'abord aimé comme elle aimait sa sœur, d'une affection presque maternelle. Dieu sait combien elle lui avait épargné de

corrections, combien elle lui avait donné de bonnes choses, crêpes, fruits et beurre frais, en plus que sa part légitime! Peu à peu Erouann était devenu un gentil garçon, un peu pâlot, mais leste et agile, qui regardait Rose avec des yeux bien tendres, et montrait en toute occasion à la jeune fille un dévouement, une affection dont le cœur le plus ingrat eût été touché.

Bref, tous deux en étaient venus à s'aimer. Si Erouann avait été moins lié, moins *ami* avec Rose, peut-être lui eût-il déjà avoué son amour; mais le pauvre garçon, timide et modeste, attribuait à l'amitié toutes les prévenances de mademoiselle Kervel. Il craignait de tout perdre en avouant un sentiment que, d'ailleurs, il n'aurait su comment exprimer.

Aspirer à la main de Rose eût semblé à Loctudy tout aussi déraisonnable que de songer au trône de France.

Quant à maître Alain Kervel, la pensée que

sa fille, la plus riche héritière de Plouhannec, pût aimer un jour un valet de ferme, et surtout le petit Erouann, ne lui était jamais venue. Si on lui en avait parlé, cela l'eût fait rire de bon cœur.

Tandis que les deux amoureux se promenaient bras dessus bras dessous en se tenant toujours assez loin de la tente où buvait le père Kervel, Stanislas Gauron causait avec l'amie de Rose, Claudine Lehellinec. Guidé par sa jalousie, le fils du débitant commençait à soupçonner la vérité. Pour mieux éclaircir ses doutes, il résolut de questionner la confidente de Rose et prit le premier prétexte venu pour offrir son bras à Claudine, à laquelle il se mit à faire la cour. Tout en affectant de rire des galanteries de M. Gauron, la jeune fille les écoutait avec d'autant plus de satisfaction, que cela semblait vexer maintes coquettes du village.

Stanislas lui ayant enfin adressé une sorte

de déclaration, elle lui répondit par une phrase qu'il attendait depuis longtemps.

— Ah! si Rose Kervel était là, lui dit-elle, ce n'est pas à moi que vous feriez tous ces beaux compliments.

— Je ne lui ai pas dit quatre mots aujourd'hui.

— Parce que vous êtes fâché qu'elle vous ait laissé là pour danser avec Erouann Loctudy.

— Ah! cela m'est bien égal!

— Ce n'est pas ce qu'on dit.

— On dit tant de choses. Savez-vous ce qu'on m'a raconté de vous, l'autre jour?

— Quoi donc?

— Eh bien, je parlais de vous avec une de vos amies, et je ne lui cachais pas combien je vous trouvais aimable :

« — Ah! M. Stanislas, me dit-elle, vous n'avez que faire de songer à Claudine. Elle est la *bonne amie* de le Flam; l'autre soir encore,

ils étaient ensemble à causer dans le petit bois du Cosquer. »

— C'est Rose qui vous a dit cela, bien certainement! s'écria Claudine, se laissant prendre à ce grossier mensonge. Je n'ai parlé qu'une fois à le Flam, et c'était pour remplir une commission de ma cousine Marianne Quéinec. Rose le sait bien; elle a tort de parler ainsi de ses amies, car, si j'étais bavarde, moi...

— Eh bien?

— Rien... je sais ce que je sais... Qu'elle ne me fasse pas parler!...

— Je crois que vous ne trouveriez pas grand'chose sur son compte.

A force d'exciter la jeune fille et de piquer adroitement son amour-propre, Stanislas obtint des demi-confidences qui lui apprirent tout ce que Claudine elle-même savait des petits secrets de la pauvre Rose.

Dès que Stanislas fut au courant, il se débarrassa de sa Claudine, et se mit à chercher

Rose et le valet de ferme. En route, il rencontra deux ou trois jeunes gens auxquels il paya à boire.

— Venez donc avec moi, leur dit-il, nous allons rire.

Lui-même pourtant ne savait pas encore ce qu'il allait faire ; mais il comptait sur son esprit et sur la niaiserie de Loctudy pour jouer quelque méchant tour au pauvre Erouann.

Ce dernier ne songeait guère à l'orage qui allait fondre sur lui. Cependant il avait le cœur gros. Il traversait, avec Rose, la double haie formée par diverses petites boutiques où l'on vendait des fruits, des gâteaux, des gaufres, des colifichets de toilette et des bijoux en chrysocale. Chaque marchand sollicitait les acheteurs et les invitait à venir à sa boutique faire quelques emplettes pour leurs bonnes amies. La poche d'Erouann était vide. Il semblait au pauvre garçon que tout le monde devait deviner le triste état de ses finances. Aussi

passait-il comme un coupable et la tête baissée entre les boutiques, et devenait-il rouge comme une pivoine à chaque appel d'un marchand.

Rose, qui lisait à livre ouvert dans le cœur du pauvre garçon, vit des larmes dans ses yeux, et peu s'en fallut qu'elle ne pleurât aussi. A la campagne, il n'y a pas la même honte qu'en ville à recevoir quelque chose de la main d'une femme. Cependant, par une délicatesse instinctive, Érouann n'avait jamais voulu rien accepter de mademoiselle Kervel. Un jour qu'elle insistait, le petit pâtour s'était mis à fondre en larmes. Quoiqu'il n'eût jamais voulu en dire le motif à la bonne Rose, celle-ci l'avait deviné et n'avait plus essayé de lui offrir de l'argent. Elle s'en était dédommagée en envoyant secrètement toutes ses petites épargnes à la mère d'Erouann. Moins discrète que son fils, celle-ci se gardait bien de les refuser et n'en disait mot au petit garçon.

L'esprit le plus ingénieux ne pourrait lutter de ruse et de finesse avec le cœur de la femme, même la plus bornée, lorsque cette femme aime et lorsqu'il s'agit de celui qu'elle aime. A force de chercher, Rose se rappela qu'Erouann était un des bons tresseurs de paille du pays. Elle feignit de regarder d'un air d'envie quelques chapeaux de faneuses étalés chez une marchande.

— J'en voudrais bien un pour cet été, dit-elle; mais ceux-là ne sont pas jolis. La tresse est trop grosse, et la paille n'est pas assez blanche.

— Je vous en ferai un, s'écria Érouann, et un beau, allez!... qu'il n'y en aura pas un comme cela dans toute la commune... Voulez-vous?

Le pauvre garçon, qui ne connaissait guère le cœur des femmes, était loin de se douter que sa pauvreté l'avait plus servi auprès de Rose que les plus beaux présents. Plus la jeune fille

le voyait souffrir, plus elle cherchait à le dédommager par ses prévenances et le ton affectueux de ses paroles. Sans cela, elle eût depuis longtemps quitté le bras d'Érouann. Quoique ce dernier, élevé chez les Kervel, fût presque de la famille, il n'est point d'usage que les maîtres et les domestiques se promènent ainsi ensemble. Mais Erouann aurait pu deviner cela et s'en trouver humilié, puis... puis... enfin, Rose l'aimait. Toute femme dont le cœur parle encore vous dira que, lorsqu'on aime, ce mot-là explique les plus grandes imprudences.

Stanislas et ses compagnons vinrent bientôt se grouper autour de Rose et d'Erouann, qui, arrêtés devant la baraque des marionnettes, riaient de tout leur cœur en écoutant la parade. Ils commencèrent par ricaner ensemble assez haut pour être entendus des deux jeunes gens. Puis, s'animant peu à peu par leurs propres paroles, ils se mirent à lancer des mots à

double entente et des railleries grossières dirigées contre le pauvre valet de ferme.

II

Au premier mot qu'il entendit, Erouann se retourna furieux. Mademoiselle Kervel le retint avec force.

— Ne leur réponds pas, je t'en prie, lui dit-elle.

— Voilà un quart d'heure qu'ils se moquent de moi! murmura Loctudy, qui pâlissait et rougissait tour à tour. Ce M. Stanislas, voyez-vous, Rose, je le tuerai quelque jour.

— Pourquoi en veux-tu plutôt à celui-là qu'aux autres?

— Parce qu'il est toujours à vous faire des

compliments... et puis parce qu'on dit dans le bourg...

— Eh bien?

— Vous allez vous fâcher?

— Mais non; achève donc.

— Eh bien, on dit qu'il veut vous épouser.

— Dame, peut-être bien, fit Rose en souriant.

Erouann serra le poing, et devint pâle comme un mort. La figure du pauvre garçon exprimait une telle souffrance que Rose eut pitié de lui.

— Pour se marier, il faut deux consentements, dit-elle. Si M. Stanislas n'épouse jamais que moi, il peut être certain de mourir garçon.

— Bien vrai? s'écria Erouann avec un accent de joie qui alla au cœur de mademoiselle Kervel.

— Ah! pour ça, je te le garantis!

Ennuyé de voir que Rose et Erouann ne paraissaient prêter aucune attention à ses mau-

vaises plaisanteries, Stanislas s'approcha de mademoiselle Kervel et lui demanda si elle voulait entrer pour voir les marionnettes Elle refusa. Tandis que Stanislas et ses amis insistaient pour l'y décider, cinq ou six jeunes filles de la connaissance de Rose vinrent lui dire bonjour. Stanislas ayant renouvelé sa proposition, les amies de Rose s'empressèrent d'accepter. Pour ne pas s'exposer à de méchantes conjectures, Rose fut obligée de les accompagner.

— Et toi, *jeune pâtour de mon âme*, veux-tu les voir aussi? déclama Stanislas en s'adressant à Erouann.

On se mit à rire de cette phrase ampoulée.

— Non, dit Erouann rougissant jusqu'aux oreilles. J'ai déjà vu cela.

Le pauvre garçon mentait, et mentait trop mal pour qu'on ne s'en aperçût pas.

— Vraiment? reprit Gauron. *Monsieur* s'est sans doute fait donner une représentation pour

lui tout seul... *Monsieur* a-t-il été content?

A ces paroles, débitées d'un ton moqueur et emphatique, on se remit à rire. De grosses larmes roulaient dans les yeux du pauvre Loctudy. Il fit un pas vers Stanislas; mais Rose se jeta entre eux.

— Voyons, s'écria-t-elle, assez de plaisanteries comme cela. Si nous voulons voir le spectacle, il est temps d'entrer. Quant à Erouann, je le prie de rester ici pour attendre ma sœur. Erouann, tu diras à Sévère que je suis entrée et qu'elle vienne me rejoidre.

— Oui, Rose, dit le petit paysan.

— Et quand Sévère arrivera, tu lui payeras le spectacle, comme un joli garçon que tu es, ajouta Stanislas en ricanant.

— Laissez donc ce pauvre garçon tranquille, dit Rose en prenant le bras de Gauron pour l'emmener. Ce que vous faites là est fort mal et prouve un mauvais cœur.

— Un mauvais cœur!

— Oui, vous savez bien que, si Loctudy est pauvre, c'est qu'il donne tout ce qu'il gagne à sa mère, qui mourrait de faim sans cela. Il est assez malheureux de ne pouvoir s'amuser comme les autres garçons de son âge, sans qu'on aille encore le chagriner par de méchants propos.

— Je plaisantais, répondit Gauron.

— Rose a raison, dit une des jeunes filles ; le pauvre gars avait des larmes plein les yeux.

Un des jeunes gens qui avaient suivi Stanislas revint brusquement sur ses pas et s'approcha du jeune paysan.

— Erouann, lui dit-il avec cordialité, peut-être que tu n'as pas d'argent pour entrer. Veux-tu que je te prête deux sous ?

— Non, répondit sèchement Loctudy.

— C'est de bon cœur, reprit Fanche (François) ; veux-tu ?

— Non... d'ailleurs, il faut que j'attende Sévère.

— Oui, je sais bien, mais, si elle arrive, tu pourras entrer avec elle. Tiens, voilà quatre sous, mon gars ; tu me les rendras quand tu voudras.

Comme Erouann se défendait, le robuste paysan le prit dans ses bras d'Hercule, fourra les quatre sous dans la poche de Loctudy et se sauva en riant.

— Qu'est-ce que vous venez de dire à Erouann ? lui demanda Rose avec un peu d'inquiétude.

Le paysan le lui expliqua d'un air tout embarrassé.

— Vous êtes un brave garçon, Fanche le Meur, dit Rose avec émotion. Je raconterai cela à ma cousine Marianne, et vous pouvez être sûr qu'elle n'en aura que plus d'amitié pour vous.

Marianne était la *bonne amie* de Fanche le Meur, qui passait pour le plus vigoureux, mais non pour le plus spirituel des garçons de

Plouhannec. Au fond, il avait bon cœur, et il adorait Marianne, dont la coquetterie villageoise le mettait quelquefois à de rudes épreuves.

Il s'assit tout joyeux à côté de Rose, qui s'empressa de lui faire une place entre elle et Stanislas.

Prévoyant les mauvais desseins de Gauron contre Erouann, Rose avait formé le projet de donner un allié à Loctudy dans la personne de Fanche le Meur. Aussi, lorsqu'on sortit de la baraque, accepta-t-elle volontiers le bras du paysan, qui venait de l'inviter à danser.

Erouann ayant pris au sérieux la recommandation de mademoiselle Kervel, était resté en faction devant les *marionnettes*. Lorsqu'il aperçut Rose, il courut à elle et resta fort désappointé en la voyant prendre le bras de Fanche le Meur.

Durant quelque temps, Erouann suivit de près Rose et son cavalier. Stanislas et ses amis

marchaient derrière lui et riaient de ses efforts pour se tenir, malgré la foule, à côté de mademoiselle Kervel. Celle-ci, s'apercevant des plaisanteries et des conjectures auxquelles donnait lieu cette persistance d'Erouann, cherchait vainement à lui faire comprendre qu'il devait s'éloigner. Injuste et maladroit comme tous les jaloux, le petit paysan s'entêtait à suivre Rose. Il ne l'abandonna que lorsqu'elle eut pris place à une contredanse.

Dès que Stanislas le vit seul et ne craignit plus l'intervention de Rose Kervel, ses amis et lui entourèrent le pauvre garçon et recommencèrent leurs railleries. L'envie de faire de l'esprit, d'exciter le rire et les applaudissements, entraîne bien loin au village, comme partout ailleurs. Erouann se contint quelque temps; enfin, la patience lui échappa. Il voulut répliquer; mais, étouffé par la colère qu'il couvait depuis si longtemps, il ne put que balbutier

quelques mots inintelligibles. Les paysans se mirent à rire.

— Écoutez, M. Stanislas, reprit Erouann, qui tremblait comme une feuille, mais non pas de crainte comme le croyait Gauron, je ne me moque jamais des autres et je ne veux pas qu'on se moque de moi.

— Tu ne veux pas, mon petit ? dit Stanislas d'un ton railleur... Et si je veux, moi ?

Poussé à bout, Erouann répondit par une menace de voie de fait trop énergiquement exprimée pour que nous puissions la rapporter ici.

— Toi ? riposta Gauron. Tu n'oserais pas.

— Parce que ?

— Tu es trop *failli* (faible) et trop poltron.

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'un coup de poing lui arrivait en pleine figure. Gauron, furieux, s'élança sur son adversaire et du premier coup l'envoya trébucher dans la foule. Suivant la déplorable habitude des paysans

en pareil cas, au lieu de mettre un terme à cette lutte inégale, on fit cercle autour des combattants en les animant encore de la voix et du geste.

Plus vigoureux et plus âgé que son adversaire, Stanislas avait en outre l'avantage de connaître à fond la noble science du *chausson*. En moins de deux minutes, Erouann avait reçu vingt formidables coups de poing, tandis que tous les siens avaient été détournés par les parades de Gauron. La foule, bête en Bretagne comme partout, applaudissait Stanislas.

Ivre de rage, Loctudy tira de sa poche un de ces petits couteaux de deux sous qu'on appelle des *jeannots*. Dans le Midi, un coup de couteau est chose toute naturelle; en Bretagne, au contraire, on peut très-bien assommer quelqu'un à coups de poing, de sabot ou de bâton, c'est reçu; mais une égratignure faite avec un couteau est considérée comme une

déloyauté, une *traîtrise*, suivant l'expression du pays.

Un murmure s'éleva contre Erouann. Deux ou trois paysans lui arrachèrent son couteau et lancèrent au loin cette arme, bien peu dangeuse pourtant. Alors Erouann, déjà couvert de sang, bondit comme un tigre sur Stanislas et le saisit par sa cravate, qu'il tordit vigoureusement. En vain, Gauron, qui commençait à perdre la respiration, lui meurtrissait-il la figure à coups de poing : Erouann ne cherchait ni à riposter, ni à parer; il se contentait de serrer toujours. Enfin, les deux adversaires roulèrent ensemble; Stanislas était dessus, mais Erouann n'avait point lâché prise.

— Me lâcheras-tu? criait Gauron en frappant la tête d'Erouann contre le sol.

Erouann serrait toujours.

Cette scène affreuse durait depuis deux ou trois minutes, lorsque la foule s'entr'ouvrit précipitamment.

— Les gendarmes! cria-t-on.

Gauron voulut fuir et se redressa par un effort désespéré; mais Erouann, quoique presque évanoui, se cramponnait toujours à sa cravate. Tous deux retombèrent.

Un gendarme se pencha sur les combattants pour les séparer; Gauron, à moitié étouffé, avait déjà cessé de frapper; mais il fallut se mettre à deux pour desserrer les doigts du valet de ferme.

— Ce n'est pas beau, ce que vous avez fait là, M. Stanislas, dit le brigadier.

— C'est lui qui a frappé le premier! s'écria Gauron, commençant à respirer; n'est-ce pas, vous autres? continua-t-il en s'adressant à la foule.

— Oui! oui! répondirent quelques voix.

Pendant que Gauron et ses amis, assez honteux pourtant de leur conduite, racontaient à leur façon la manière dont avait commencé la querelle, quelques femmes cherchaient à faire

revenir le pauvre Erouann. Outre les meurtrissures qui couvraient sa figure, ce dernier avait deux grands trous à la partie postérieure de la tête. Un de ses yeux était noir et enflé.

Rose et sa sœur arrivèrent bientôt auprès du pauvre garçon. Comme il était de leur maison, chacun fit place aux deux jeunes filles. Nul ne s'étonna non plus de voir Rose poser la tête d'Erouann sur ses genoux, et sacrifier son beau mouchoir brodé pour étancher le sang qui couvrait la figure de Loctudy.

— Pauvre garçon ! disaient toutes les femmes.

Et chacune proposait un moyen pour le faire revenir. L'une apportait de l'eau, l'autre du cidre, le plus grand nombre un verre d'eau-de-vie, cette panacée universelle des campagnes.

De tout ce qu'on lui offrait, Rose n'accepta que le verre d'eau, dans lequel pourtant une des matrones versa, bon gré mal gré, quelques gouttes d'eau-de-vie. Sévère, à genoux près

de sa sœur, aidait Rose à laver le sang qui ruisselait sur la figure de Loctudy.

Le premier regard d'Erouann fut pour Rose. Un faible sourire glissa sur ses lèvres, qui s'agitaient sans parler; mais la jeune fille sentit bien que c'était son nom à elle qu'il prononçait.

Le père Kervel, qu'on avait été prévenir au cabaret en plein vent, où il *buvait chopine* avec quelques voisins, arriva bientôt de fort mauvaise humeur. Le grand secret de sa colère était la perspective qu'il entrevoyait d'être obligé de garder son domestique à ne rien faire pendant plusieurs jours. Il parla même de l'envoyer se guérir chez sa mère. Sévère, qui voulut lui faire comprendre ce que cet ordre avait de cruel, reçut une rebuffade fort dure. Plus adroite, Rose se contenta de dire tout bas au bonhomme que cela ferait bien mauvais effet dans le pays, surtout de la part d'un homme aussi riche que lui.

— Il y a déjà tant de jaloux de votre fortune! dit-elle. Ils crieront joliment après vous.

— Cela m'est bien égal! s'écria le bonhomme, qui se préoccupait beaucoup, au contraire, des *qu'en-dira-t-on* du pays. Au reste, fais ce que tu voudras, reprit-il; ce que j'en ai dit, c'est parce que je n'aime point les *batteries*. Autrement, Dieu merci, la huche et le *charnier* d'Alain Kervel sont encore assez bien garnis pour qu'il ait de quoi nourrir ses domestiques, qu'ils travaillent ou non.

Un murmure d'approbation courut dans la foule à ces dernières paroles du bonhomme. Cela le mit de bonne humeur.

— Guill (Guillaume) et Joson (Joseph) sont là, continua-t-il. Si Erouann ne peut pas marcher, qu'on l'emmène dans le char-à-bancs. Fais-le mettre dans le lit clos de la cuisine, et donne-lui tout ce qu'il voudra, même du vin, si le *rebouteur* (guérisseur de village) le conseille.

— C'est bien parlé, ça, Alain, dirent deux

ou trois paysans en s'approchant du riche cultivateur.

— Je suis comme ça, moi, répondit Kervel en dissimulant son orgueil sous un gros rire. Voulez-vous venir prendre une *bolée* de cidre avec moi, hein? Allons, arrivez!

C'était justement ce que désiraient les deux flatteurs, qui s'empressèrent de suivre Kervel au cabaret.

Pendant ce temps, Stanislas avait achevé de reprendre haleine et de raconter la bataille au brigadier. Celui-ci vint visiter Erouann, qu'il trouva assis contre le talus et buvant un verre de vin. Il adressa deux ou trois questions au petit paysan, qui répondit d'une voix affaiblie.

— Stanislas est le seul coupable! s'écria Rose avec feu; c'est d'autant plus mal à lui de dire qu'Erouann a commencé, que voilà plus d'une heure qu'il tourmente ce pauvre garçon.

Stanislas, qui avait suivi le brigadier, se hâta de répliquer et s'attira une verte réponse de

Rose Kervel. Il riposta par quelques mots à double entente sur la partialité de Rose pour Erouann.

Le brigadier était un vieux soldat, et le courage avec lequel le petit paysan s'était battu lui inspirait un intérêt involontaire. Il s'agenouilla près de lui, et visita ses blessures avec beaucoup de soin et de précaution. Elles lui parurent sans doute sérieuses, car il conseilla d'envoyer chercher un chirurgien. Pendant ce temps, Stanislas pérorait toujours et commençait à lancer de grossières épigrammes sur mademoiselle Kervel. Une large main, qui s'appesantit tout à coup sur son épaule, interrompit son éloquence.

— Écoutez, Stanislas, c'est vous qui avez tort là dedans, lui dit Fanche le Meur. Puis ce n'est pas *brave* à vous de battre un enfant comme Erouann.

Stanislas voulut encore répondre par une raillerie.

— Je ne sais pas causer comme vous, moi, reprit le Meur tranquillement. Je n'ai pas reçu d'éducation. Seulement, je vois que vous êtes en train de dire du mal de Rose Kervel, qui est une bonne fille. Je ne veux pas de ça. Tout *monsieur* que vous êtes, si vous continuez, je vous *casserai les reins*. Oui, foi de Fanche le Meur, quand tous les gendarmes de Lannion seraient là pour m'en empêcher.

Il n'y avait point à badiner avec le Meur. Stanislas se contenta de grommeler une réponse et battit bientôt en retraite avec ses trois ou quatre satellites, qu'il emmena au cabaret. Quant à Loctudy, on le fit monter dans le char-à-bancs du père Kervel. Joson prit les guides, et Rose s'assit à côté du petit valet de ferme.

Afin de protéger la tête endolorie d'Erouann contre les cahots répétés du chemin, Rose appuya sur ses genoux le front du pâtour, qu'on avait couché au fond du char-à-bancs, sur une litière de paille.

Le pauvre garçon refusa d'abord de rester dans cette position, qui lui paraissait pourtant si douce. Il *avait honte*, comme on dit à la campagne, et craignait qu'on ne se moquât de lui ; mais Rose, qui savait se faire obéir de tout le monde, n'entendait point qu'on bravât ainsi son autorité. Elle gronda maître Erouann, moitié riant, moitié sérieusement, comme elle eût grondé un enfant mutin. Il avait trop peur de la fâcher pour désobéir plus longtemps.

Au bout de quelques minutes, sa joue meurtrie reposait sur la main gauche de Rose, dont la main droite pressait, comme pour le calmer, le front brûlant et fiévreux du pauvre garçon.

Malgré toutes les précautions de Joson, le char-à-bancs faisait de temps en temps de violents soubresauts ; car le chemin du pardon n'était pas même une route communale. Erouann devait beaucoup souffrir ; mais il ne poussait ni une plainte, ni un gémissement. De temps en temps seulement, il ouvrait à demi

les yeux et cherchait mademoiselle Kervel en murmurant :

— Rose, êtes-vous là ?

— Oui, répondait la jeune fille, je suis là, sois tranquille.

— Retournez au pardon, reprenait Erouann, je suis bien maintenant ; je ne veux pas que vous quittiez la fête pour moi.

— Ah ! qu'il est entêté ! s'écriait Rose en le forçant de reprendre sa première position. Puisque je te dis que je suis fatiguée. Veux-tu m'obéir, oui ou non ?

— Oh ! oui, murmurait Erouann. Mon Dieu ! que vous êtes bonne, Rose !

Et il retombait dans la somnolence causée par la perte de son sang. Dans son demi-sommeil, Rose l'entendait murmurer à chaque instant : « Rose ! Rose ! » Alors elle appuyait un peu plus fortement sa main sur le front du malade, et lui disait quelques mots qui le calmaient aussitôt.

Deux heures plus tard, Erouann, couché dans le meilleur lit de la maison, dormait d'un sommeil agité sous la garde de la bonne et attentive jeune fille.

Quant à Joson, lesté d'un solide souper et monté sur un des chevaux de charrue, il courait chercher un médecin à Perros-Guirec.

Les blessures d'Erouann étaient sérieuses; mais, à son âge, on a la vie dure et l'on se remet bien vite. Puis il fut soigné comme l'eût été le fils de la maison. Continuellement aux champs, Alain Kervel laissait l'administration intérieure de la maison à sa fille Rose, et celle-ci n'épargnait rien pour le rétablissement du pauvre Erouann.

Durant les deux ou trois premiers jours, Loctudy eut un délire très-violent. Il ne reconnaissait personne et se livrait aux plus folles rêveries. Les noms de Rose et de Stanislas venaient à chaque instant sur ses lèvres. Dès que la jeune fille s'approchait d'Erouann et lui

prenait les mains, il se calmait un peu, quoique en ce moment il ne la reconnût pas.

La mère du petit paysan vint aussi le veiller ; mais bien qu'il eût pour elle une grande affection, elle n'exerçait pas sur lui la même influence bienfaisante que mademoiselle Kervel. N'eût-elle pas déjà aimé Loctudy, Rose n'aurait pu rester insensible à ces preuves touchantes d'affection. Aussi sentait-elle augmenter chaque jour le penchant qui l'entraînait vers Erouann. Malheureusement, elle ne songeait pas assez à tous les gens qui l'observaient. Rassurée par la pureté de ses sentiments, et s'excusant envers elle-même de sa trop grande amitié pour Erouann par l'état du pauvre garçon, Rose passait une grande partie de sa journée auprès du blessé.

Tant que Loctudy fut en danger, personne ne murmura dans la ferme, où la douceur et la complaisance d'Erouann l'avaient rendu cher à tout le monde. Mais, dès qu'il fut en

convalescence, l'humeur bavarde des filles et la jalousie des garçons commencèrent à s'éveiller. On trouva que mademoiselle Rose prodiguait les confitures et les biscuits à son malade et que Jean-Marie Bannalec, l'autre valet de ferme, qui avait été malade quelques mois auparavant, n'avait jamais eu autant de douceurs.

— On me refusait à manger, à moi, disait Jean-Marie, et ce petit Erouann, on le *bourre* de bonnes choses.

Il y avait du vrai là-dedans; car, maître Jean ayant eu une inflammation d'entrailles, on avait dû le mettre à une diète très-sévère; mais, à la campagne, personne ne veut croire aux vertus de la diète; manger toujours pour prendre des forces, voilà le grand remède des paysans.

Il va sans dire aussi que le récit de la querelle d'Erouann avec Stanislas avait couru tout le pays avec force embellissements.

Stanislas essaya de se raccommoder avec Rose; mais la jeune fille, qui avait encore sous les yeux le pauvre Erouann tout sanglant, reçut fort mal les excuses et les galanteries du beau Stanislas. Grâce à son aplomb et surtout à son argent, Gauron avait eu quelques succès parmi le beau sexe des environs de Plouhannec. Cela lui avait donné des manières de conquérant villageois qu'il eut la maladresse de vouloir employer à l'égard de Rose Kervel. Poussée à bout, la jeune fille lui déclara un jour, devant cinq ou six personnes, que s'il avait le malheur de lui parler encore d'une manière si inconvenante, elle le ferait chasser par les domestiques de la ferme.

Rose ayant dit cela avec beaucoup de fermeté et devant des gens graves et sensés, tout le monde prit son parti. On se moqua de Stanislas. Le curé lui-même se mêla de l'affaire et fit de sévères reproches au trop entreprenant jeune homme.

Le débitant qui s'enorgueillissait sottement des conquêtes de son fils, était encore plus vexé que Stanislas.

— Mon fils vaut bien les filles de Kervel, répétait-il à qui voulait l'entendre. Alain doit encore de l'argent à Saint-Malo, lui..., tandis que ma petite ferme ne doit rien à personne. Puis Stanislas a de l'éducation, et ce que je lui laisserai vaudra bien le tiers d'héritage qui revient à Rose Kervel.

Si le père Gauron s'en était tenu là, il n'y aurait eu que demi-mal, mais, chaque jour, il ajoutait quelque chose à ses récriminations. Ceux qui venaient chercher du tabac ne manquaient jamais de mettre le débitant sur ce chapitre. Chacun y joignait ses petites réflexions. Quand les domestiques de Kervel achetaient quelque chose au débit de tabac, on les questionnait beaucoup, et quelques-uns ne demandaient pas mieux que de répondre.

Au bout de quinze jours de ce manége, tout

le monde savait que Rose était la *bonne amie*, du petit valet de ferme. Malheureusement, tous ces propos vinrent aux oreilles du père Kervel. Il rentra chez lui furieux, et ne parlant de rien moins que de mettre Erouann à la porte. Ce dernier était, suivant lui, le seul coupable. Kervel n'avait pas, en effet, supposé un seul instant que Rose pût aimer un simple valet, qui, d'ailleurs, n'avait nullement la réputation d'un joli garçon.

III

Quand Alain arriva à la ferme, Rose était sortie. Craignant les représentations de sa fille (qui avait sur Kervel une plus grande influence que le digne cultivateur ne se l'avouait à lui-même), Alain résolut de brusquer les choses.

Il fit atteler le char-à-bancs, et dit à Jean-Marie de conduire immédiatement Erouann chez sa mère, la Thérèse.

Loctudy ne répondit rien aux reproches dont l'accablait M. Kervel. Il dévora ses larmes, fit un petit paquet de ses pauvres hardes, embrassa les autres domestiques et se mit en route pour la chaumière de sa mère.

Quoique bien souffrant et bien faible encore, le petit paysan refusa de monter dans le char-à-bancs, et voulut s'en aller à pied. Kervel insista vainement; Erouann ne consentit même pas à se laisser accompagner.

Dès qu'il eut perdu de vue le toit de la ferme, le pauvre garçon sentit s'évanouir le courage et la force factice qui l'avaient soutenu jusque-là. Il se laissa tomber à terre et pleura longtemps comme si son cœur allait se briser.

Après avoir cédé à son premier mouvement de colère, Alain Kervel regretta ce qu'il venait de faire. Entré tout enfant à Kerprat, Erouann

faisait presque partie de la famille; Kervel était habitué à le voir et l'aimait à sa manière. Puis, quoique moins vigoureux que les autres valets de ferme, Erouann rendait beaucoup de services dans la maison par son intelligence et son activité. Comme il faisait peu de bruit et n'était point vantard, on ne s'en apercevait pas. Il avait fallu que sa maladie le mît pendant quelques jours dans l'impossibilité de travailler pour qu'on lui rendît justice et que l'on comprît combien il savait se rendre utile. Que de fois Kervel n'avait-il pas entendu répéter depuis quinze jours :

— Ah ! si Erouann était là !

Maintenant que le pauvre garçon était renvoyé, toutes ces idées trottaient dans la cervelle un peu épaisse de maître Alain. Cela le mettait de très-mauvaise humeur, non-seulement contre lui-même, mais contre les autres; aussi, quand Rose vint pour embrasser son père, au retour du marché, fut-elle fort mal

reçue. La pauvre fille, le cœur navré, ne répondit rien aux reproches paternels et se contenta de pleurer.

Ce n'était pas là ce que voulait Kervel; il eût préféré qu'elle cherchât à se justifier et lui donnât ainsi quelque prétexte pour rappeler Erouann. Au fond du cœur, Kervel aimait l'orphelin, et sa présence lui manquait déjà. Voyant que Rose ne disait rien pour sa justification, il se décida à la faire lui-même.

— Voyons, dit-il, Jobic Faille a menti, n'est-ce pas? Erouann n'a pas eu l'audace de te faire la cour?... il ne t'a jamais dit qu'il t'aimait?... hein?... Parle donc! reprit-il après un moment de silence.

— Jamais, mon père, jamais! je vous assure.

— Et toi, tu ne l'aimes pas non plus?... tu n'es pas assez sotte pour cela, je l'espère bien?. . hein?... Réponds donc!... voyons, répondras-tu?... Tu ne l'aimes pas... hein?

— Si, mon père, répondit courageusement la jeune fille.

Dans sa stupéfaction, Kervel laissa tomber son bâton sur deux ou trois écuelles de terre, dont il se mit ensuite à relever les débris en jurant comme un possédé. Pendant plus d'une heure, il sermona, gronda, tempêta... Rose ne répondait rien et pleurait toujours... L'arrivée d'un étranger vint enfin mettre un terme à cette scène, qui faisait autant de mal au père qu'à la fille.

Dès que Kervel fut sorti avec cet étranger, qui était un marchand de bestiaux, Rose courut au presbytère pour tout raconter au *recteur* et lui demander conseil. A mesure qu'elle approchait de la demeure du vénérable prêtre, elle sentait faiblir son courage et augmenter sa timidité. Enfin elle s'arrêta, indécise si elle devait continuer sa marche ou revenir sur ses pas. En ce moment, il lui sembla entendre des sanglots tout près d'elle, de l'autre côté du

fossé. Elle monta sur le talus et aperçut le pauvre Erouann étendu à terre dans le fond de la douve, et pleurant toutes les *larmes de son cœur*, comme on dit au village.

Rose avait-elle pris le chemin le plus direct pour courir chez le recteur? Était-ce bien sa route de passer par ce petit sentier qui conduisait de Kerprat à la demeure de Ploukaër?... Pas tout à fait... Pauvre fille! elle aimait de si bon cœur, que Dieu dut lui pardonner.

En voyant Erouann étendu à terre, elle le crut blessé et courut à lui.

Il poussa un cri de joie; puis, cachant sa tête dans ses mains, il se remit à pleurer de plus belle. Le pauvre gars était tout honteux.

Jamais jeune fille, venant de laisser échapper ses premiers aveux d'amour, n'a été aussi confuse que l'était Loctudy. Quant à Rose, presque aussi embarrassée que son ami, elle regardait Erouann quipleurait et ne savait que lui dire. La pauvre fille ne demandait pas

mieux pourtant que d'avouer à Loctudy qu'elle l'aimait; mais comment faire la première un pareil aveu? Après ce qui venait de se passer, il lui semblait, d'ailleurs, qu'Erouann devait connaître les sentiments qu'elle avait pour lui.

Malheureusement, Erouann pensait tout autrement. Aimer Rose et en être aimé lui semblait une ambition si folle, qu'il n'eût jamais osé s'en reconnaître coupable. Dès que Rose baissait la tête, il la contemplait avec passion; dès qu'elle le regardait, il n'osait plus jeter les yeux sur elle.

— Que vas-tu devenir, mon pauvre Erouann? lui demanda enfin mademoiselle Kervel.

— Je ne sais pas, répondit-il d'un ton sombre; mais, *bien sûr*, je tuerai ce Stanislas.

Rose poussa un cri de frayeur. Elle connaissait assez Loctudy pour savoir que cette menace n'était pas un vain mot et qu'il avait

bien réellement l'intention de l'exécuter tôt ou tard. Elle fit son possible pour ramener Erouann à des sentiments plus chrétiens; mais sa tâche était bien difficile. D'abord, Erouann gardait rancune à Stanislas au sujet de la scène du pardon, puis il conservait toujours au fond du cœur l'idée que Gauron devait épouser Rose Kervel.

— Mon Dieu, mon Dieu, que tu es donc entêté ! s'écria enfin la pauvre fille effrayée de l'exaltation de son ami. Je te jure sur ma part du paradis que jamais je n'épouserai ce Gauron... Es-tu content, enfin?

Erouann poussa un grand soupir, quoique la promesse de Rose l'eût rendu bien joyeux.

— *N'empêche*, continua-t-il, que ton père m'a chassé, et qu'il m'a déclaré qu'il me casserait les reins s'il nous trouvait jamais ensemble.

Rose fit un geste d'effroi.

— Oh ! ce n'est pas cela qui m'inquiète ! fit

Loctudy. Il peut me battre tant qu'il voudra, le père Kervel : jamais je ne lèverai la main contre lui ; mais il te grondera, il t'empêchera de sortir, il te forcera de te marier.

— Je ne me marierai jamais contre le gré de mon père, répondit la jeune fille ; mais je n'épouserai jamais non plus quelqu'un qui ne me conviendra pas.

Erouann se prit la tête entre les deux mains et resta ainsi durant deux ou trois minutes.

— Rose, dit-il enfin, promets que tu ne vas pas te fâcher contre moi ?

— Je te le promets.

— Ni te moquer non plus ?

— Je te le promets encore.

— Eh bien, si je devenais riche, bien riche, ou si j'avais *tant seulement* une belle place... est-ce que tu voudrais... est-ce que je pourrais... a (la sueur coulait à grosses gouttes sur *le front* du pauvre garçon) est-ce que, enfin, ...ntirais à m'épouser ?

— Dame, fit Rose en baissant les yeux, pourquoi pas ?... Tu es un bon garçon, tout le monde t'aime, et je crois qu'une femme serait heureuse avec toi.

Un éclair de bonheur illumina la physionomie du pâtour.

— Il faudrait peut-être attendre bien longtemps, reprit-il après une pause.

— Je ne suis point pressée de me marier, moi, dit Rose comme si elle se parlait à elle-même.

Le petit paysan la regardait toujours : les émotions les plus contradictoires et les plus vives passaient tour à tour sur sa physionomie.

— Tiens, Rose, s'écria-t-il enfin, tu sais bien la grande falaise qui est au-dessus des rochers de Banaïc ? Eh bien, si tu me disais : « Va te jeter, la tête la première, de la falaise sur les rochers ; si tu en réchappes, je t'aimerai un peu... un tout petit peu seulement, » se hâta d'ajouter le pauvre garçon ; si tu me

disais cela, vois-tu, Rose, foi d'Erouann, j'irais tout de suite !

Rose leva les yeux et les baissa bien vite devant le regard passionné du petit paysan.

— Dis-le et j'y cours ! reprit celui-ci ; veux-tu?

— Tu sais bien que je t'aime, murmura la jeune fille.

— Oui ; mais c'est pas ça que je veux dire... m'aimeras-tu comme... enfin, comme Marianne aime le grand Fanche?

Erouann était si ému, qu'il tremblait de tous ses membres. Le pauvre garçon avait l'air de tant souffrir, que la bonne Rose en eut pitié : elle ne dit rien, mais elle le regarda si tendrement avec des yeux humides et un sourire si bon, si doux, qu'il sentit son cœur bondir d'espérance et de joie.

— Vois-tu, Rose, lui dit-il, quand tu me regardes ainsi, il y a des moments où j'ai peur de devenir fou. Est-ce que, si j'avais

le consentement de ton père, tu m'épouserais?

Comme on voit, Erouann tournait toujours dans le même cercle. Il ne manquait point de pénétration pourtant; mais, à dix-huit ans on n'est point hardi. Plus on aime, plus on craint de n'être pas aimé.

Il fut bien longtemps à comprendre que son amour était partagé. Alors, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, il passa aussitôt d'un désespoir affreux à une joie excessive. Du moment qu'il se sentait aimé, tout lui paraissait facile. Rose, un peu plus raisonnable, lui exposa vainement toutes les difficultés presque insurmontables qui s'opposaient à leur union. Il bâtissait des châteaux en Espagne avec tant de feu et de vivacité, qu'il finit par entraîner l'imagination de Rose à la suite de la sienne.

Emportés par leurs tendres espérances, les deux amants en étaient déjà à penser à leur future installation, à leurs troupeaux, etc.,

lorsque leur entretien fut brusquement troublé par l'arrivée du propriétaire du champ dans lequel ils se tenaient. En entendant la voix du cultivateur et en voyant arriver les bestiaux qu'il conduisait, les amants se sauvèrent chacun de leur côté.

Rose eut une bonne inspiration. Elle courut chez le recteur et lui raconta tout. Le bon prêtre la gronda d'être restée si longtemps avec Erouann à l'insu de son père. Sur ce point, Rose reconnut ses torts; mais, lorsque le recteur voulut lui faire jurer de se soumettre aux volontés de Kervel, il rencontra plus de résistance.

Rose était une vraie Bretonne , douce et pieuse, mais constante et ne sachant pas aimer à demi ; aussi ne voulut-elle pas promettre ce qu'elle se sentait incapable de tenir.

— Écoutez, M. le recteur, dit-elle en pleurant, mais avec une singulière fermeté, je sais bien que j'ai eu tort de rester avec Erouann,

puisque mon père me l'avait défendu. Désormais, cela ne m'arrivera plus... Mais, pour cesser de l'aimer, pour en épouser un autre que lui, cela, je ne peux pas le promettre; ce serait mentir.

Le recteur vit qu'elle était sous l'empire d'une vive exaltation, et ne voulut pas trop l'exiger.

— Nous causerons de cela plus tard, mon enfant, lui dit-il; retournez à Kerprat, et venez me voir dans quelques jours.

Dès que la jeune fille eut quitté le presbytère, le curé prit son chapeau, son bâton et son bréviaire, et se mit en route pour la cabane de la mère d'Erouann. Prompte à s'inquiéter comme le sont toutes les femmes qui aiment, Rose n'avait pas caché au bon prêtre la crainte que lui avaient inspiré les menaces de Loctudy contre Stanislas Gauron.

Erouann fut encore plus difficile à convaincre que ne l'avait été Rose Kervel. Du mo-

ment que Rose l'aimait le reste du monde n'existait plus à ses yeux. Il ne cherchait point à discuter avec le bon recteur et se *buttait*, comme on dit, dans les deux idées suivantes : « *Primo*. Stanislas Gauron m'a battu ; il est la cause qu'on m'a chassé de chez les Kervel : il me payera cela plus tard. *Secondo*. J'aime Rose de tout mon cœur ; elle m'aime aussi. Je veux l'épouser, et je l'épouserai. »

— Mais, mon pauvre garçon, disait le curé, Rose ne t'épousera point sans le consentement de son père.

— Sans doute, M. le recteur ; mais il faudra bien qu'il le donne.

— Kervel est riche et tu n'as rien.

— Je deviendrai riche moi aussi.

— Tu parles là comme un enfant... Comment feras-tu pour t'enrichir ?

— Je travaillerai... je serai économe...

— Soit... mais tu auras beau faire, il te fau-

dra bien une douzaine d'années, et plus, pour faire fortune.

— Eh bien, j'attendrai douze ans, quinze ans s'il le faut.

— Et Rose ?...

— Rose m'a promis d'attendre aussi.

— Dans douze ans, Rose sera une vieille fille.

— C'est égal, ce sera toujours Rose.

A cette naïve réponse, partie du cœur, le curé ne put s'empêcher d'être un peu ému. Il vit briller des larmes dans les yeux du petit paysan et lui prit la main avec une bonté toute paternelle. Erouann avait une fièvre violente. Faible comme il l'était encore, toutes les émotions qu'il venait d'éprouver coup sur coup lui avaient fait beaucoup de mal. Le recteur l'engagea à se coucher, et dit à Thérèse de lui préparer de la tisane. Erouann fut obligé de céder.

Il ne put dormir un seul instant de toute la

nuit. Sa mère, qui le veillait, ne l'entendit pourtant pas se plaindre une seule fois. Quand elle lui offrait quelque chose avec cette insistance quelquefois fatigante, commune à toutes les mères en pareil cas, Erouann acceptait en silence; mais on voyait que c'était pour être plus tôt libre de retourner à ses rêveries. Dès que le soleil éclaira la pauvre masure de ses premiers rayons, Erouann se jeta en bas du lit de *varech* sur lequel il couchait tout habillé. Sa mère essaya de le retenir. Ce fut en vain. Il l'embrassa tendrement avant de sortir, mais il refusa de lui dire où il allait.

Quelques heures plus tard, une voisine vint raconter à la Thérèse que son fils était au cabaret avec Joson le Tallic.

La nouvelle était d'autant plus extraordinaire, qu'Erouann n'allait jamais dans les auberges. Thérèse eut quelques soupçons de la vérité, et courut chercher le pâtour. Lorsqu'elle arriva au cabaret, on lui dit que son

fils venait de sortir avec le Tallic. En ce moment, en effet, ce dernier individu cheminait aux côtés d'Erouann sur la grande route, et tous deux causaient avec beaucoup de vivacité.

Ce Joson le Tallic était un ancien militaire, amputé d'un bras en Afrique, et décoré. Ne sachant ni lire ni écrire, il n'avait pu, malgré sa bravoure, devenir autre chose que simple soldat.

Pendant ses longues insomnies, Erouann n'avait songé qu'à une seule chose : « Comment s'y prendre afin d'acquérir en peu de temps une fortune suffisante pour que le père Kervel consentît à lui donner la main de Rose ? »

D'obstacles, de difficultés et de dangers, il ne fut question de rien de tout cela. Erouann considérait le but et le temps nécessaire pour l'atteindre, voilà tout. Après bien des réflexions, le pâtour, guidé sans doute par le souvenir de ses lectures, n'avait rien trouvé

de plus favorable à ses projets que l'état militaire. Voilà pourquoi il était allé trouver le Tallic. D'abord, tout avait bien marché. Animé par quelques verres de cidre et encouragé par la naïve admiration du petit paysan, Joson avait raconté ses campagnes avec beaucoup de feu et d'enthousiasme. Les deux coudes appuyés sur la table, le menton dans les mains, les narines dilatées et les yeux étincelants, Erouann se croyait déjà au milieu de la bataille. Néanmoins, il ne perdait pas de vue son but principal. Après force questions, il en arriva à conclure que, pour se mettre au niveau de Rose, il ne lui fallait pas moins que le grade d'officier. Le Tallic avait d'abord encouragé les idées belliqueuses du petit bas Breton; mais quand ce dernier dit gravement :

— Alors il faudra que je devienne officier.

Le vieux soldat lui rit au nez.

— Tu ne seras jamais officier, lui dit-il; le suis-je moi?

— Tu viens de dire tout à l'heure que tu serais lieutenant, si tu avais su lire et écrire !

— Après !

— Moi, je sais lire et écrire.

— Oui, assez pour Plouhannec : mais au régiment on est bien plus difficile.

— Eh bien, j'apprendrai.

Le Tallic haussa les épaules.

— En combien de temps est-ce qu'on peut devenir officier ? reprit Erouann.

— On en a vu qui portaient l'épaulette au bout de cinq ans.

Erouann fit un bond de joie.

— Cinq ans ! s'écria-t-il, je serais encore à temps pour...

— Pour quoi ? demanda Tallic d'un ton goguenard.

— Pour rien, ajouta le petit garçon éteignant tout à coup le feu de son regard pour prendre l'air niais sous lequel les paysans

masquent si souvent leur pensée à l'œil le plus observateur.

— Dans quel corps est-ce qu'on avance le plus vite?

— Dans l'infanterie : la cavalerie, *c'est tous des propres à rien.*

— J'aurais pourtant bien aimé à monter à cheval, avec un bel uniforme, soupira Erouann. N'importe, va pour l'infanterie ; et quel régiment?

— Dans les chasseurs de Vincennes et les zouaves on va plus vite parce qu'on est presque toujours en Afrique

— Où s'engage-t-on pour ceux-là?

Le Tallic se mit à rire.

— Voyons, dit-il, tout ça, c'est des plaisanteries, mon pauvre garçon... Tu ne deviendras jamais officier.

— Tu disais que c'était possible?

— C'est vrai, je le dis encore, mais faut pas y songer.

— C'est-y possible? répéta Erouann.

— Oui... mais...

— Eh bien, j'essayerai.

Et le gars continua à prendre ses renseignements.

Huit jours après il arrivait chez le recteur, lui expliquait son intention de s'engager, et lui demandait une lettre de recommandation pour Saint-Brieuc. Après avoir vainement essayé de le dissuader de ce projet, le recteur lui fit observer qu'il était encore très-affaibli et qu'on ne prenait au service que les gens bien portants.

Erouann s'en alla sans mot dire.

Quinze jours après, il reparut au presbytère.

— Me voilà bien portant maintenant, dit-il au curé. Ma lettre, s'il vous plaît?

— Comment feras-tu le voyage? As-tu de l'argent pour manger, en route et à Saint-Brieuc?

— Non, dit Erouann.

— Il faudrait pourtant y songer avant tout.

— C'est vrai, reprit Erouann, qui se retira.

La semaine ne s'était pas écoulée, qu'il revenait au presbytère un bâton à la main et un bissac sur l'épaule,

— M. le recteur, dit-il, j'ai trois petits écus dans ma poche et un pain de six livres dans mon bissac ; ma lettre, s'il vous plait ?

— Et tes papiers ?... Sais-tu seulement ceux qu'il te faut ?

— Oh ! oui ! Le Tallic m'a envoyé au maître d'école, qui est le secrétaire de la mairie ; je les ai tous, voyez plutôt ma lettre.

— Et ta mère ?

Erouann s'essuya les yeux.

— J'enverrai ma paye à la *bonne femme*, dit-il ; elle sait que je mourrais de chagrin s'il me fallait rester ici et elle *est consentante* à mon départ. Ma lettre, s'il vous plait ?

Le recteur eut beau prêcher, Erouann resta inébranlable. Il y avait tant d'intelligence et de

fermeté dans ce jeune homme, que le recteur ne put s'empêcher de partager un instant ses espérances.

— Que là volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-il. Quand veux-tu partir?

— Tout de suite.

— Tu as donc revu mademoiselle Kervel?

— Hier, à la messe et aux vêpres, dit le gars en baissant les yeux.

— Et tu lui as parlé?

— Je n'ai pas osé. Quand j'aurai votre lettre, j'irai à Kerprat; peut-être que je trouverai Rose.

— Mais si le père Kervel se fâche!... il est brutal quelquefois.

— Je ne parlerai à Rose que devant lui. Quand je ne suis point fautif, ça m'est égal d'être battu... c'est-à-dire par le père de Rose; autrement...

Il avait un petit air tout belliqueux.

Le recteur lui donna cinq francs, un pain,

une grande tranche de jambon, et une lettre pour un des vicaires de Saint-Brieuc. Puis, comme le pauvre enfant s'attendrissait au souvenir de sa mère, il lui promit de veiller sur elle.

En quittant le presbytère, Erouann se rendit chez Kervel. Le cœur du petit paysan battait un peu; mais il s'était juré de faire cette démarche. Quand il fut en présence du père Kervel, le courage lui manqua, on avait un peu causé dans le village du renvoi d'Erouann, et bien des gens avaient remarqué la tristesse et les yeux rouges de Rose Kervel. Il en était résulté des commérages, des conjectures et des plaisanteries qui avaient irrité d'autant plus le cultivateur, que sa fille, jadis la joie de la maison, ne chantait et ne riait plus comme autrefois. En voyant entrer Erouann, qu'il regardait comme la cause première de tout le mal, il courut au pâtour et lui cria de s'en aller.

Erouann, déconcerté, voulut balbutier une

justification : le père Kervel, furieux, leva la main. Au lieu d'effrayer Erouann, ce geste lui rendit tout son courage.

— Frappez si vous voulez, dit-il au cultivateur; mais, quand vous devriez me tuer sur place, je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

— Eh bien, dis-le vite, chien d'entêté !

Erouann lui débita tout d'un trait la série des avantages attachés à la position d'un officier, puis il lui annonça son intention de partir le lendemain pour s'engager. A cette nouvelle, Alain reprit sa bonne humeur.

— Vous donnerez bien votre fille en mariage à un officier, n'est-ce pas, M. Kervel? demanda Erouann.

— *Pardine !* répondit Kervel d'un ton moqueur.

— J'aimerais mieux que vous me disiez cela d'une autre manière, fit Erouann en se grattant l'oreille; mais n'importe. Je vais faire de mon mieux pour gagner le grade d'officier :

je viendrai vous rappeler votre promesse.

Kervel haussa les épaules et se mit à rire.

— Compte là-dessus, lui dit-il du même ton gouailleur. Bonsoir !

— Je voudrais pourtant bien dire adieu à Rose.

— Va-t-en au diable ! fit le cultivateur.

— Je ne m'en irai point sans cela, murmura le petit paysan.

Kervel se mit en colère tout de bon et saisit le bâton de houx.

Erouann baissa la tête, mais il ne recula pas d'une semelle.

Rose, qui écoutait, arriva tout en pleurs. Dans le premier mouvement de son chagrin, elle se jeta dans les bras d'Erouann, qui se mit à sangloter.

— Je ne veux pas que tu partes, lui dit-elle; tu vas te faire tuer là-bas.

Erouann n'eut pas le temps de répondre. Furieux de la conduite de Rose et craignant

qu'elle ne décidât Erouann à rester, Kervel prit sa fille par le bras et la renvoya durement. Puis il montra la porte à Loctudy, qui, cette fois, dut battre en retraite.

Le lendemain soir, il entrait à Saint-Brieuc. Le malheureux avait fait quinze lieues dans sa journée, et ses pieds étaient en sang.

IV

En basse Bretagne, la population des côtes est bien supérieure, comme vigueur, comme audace et comme résistance à la fatigue, à la population de l'intérieur. Aussi, quoique classé parmi les *faillis gars* de Plouhannec, Erouann formait-il encore un conscrit fort acceptable. La grande question pour lui était de savoir dans quel corps s'engager.

Quelqu'un montra au petit Breton des gravures représentant les divers uniformes de l'armée ; le turban des zouaves effraya quelque peu maître Erouann. Il trouva que ces gens-là avaient bien plus l'air de Turcs que de chrétiens.

— Je suis né catholique, dit-il, et je n'aimerais point à servir avec des infidèles.

On lui expliqua l'organisation des zouaves ; mais le diable de turban trottait toujours dans la cervelle de Loctudy. Quoique moins brillant, le costume des *chasseurs* lui plut davantage.

— Avec ce costume-là, dit-il, on est quasiment comme un officier de la garde nationale.

— Mais, si les engagements ne sont pas ouverts pour ce corps-là, comment ferez-vous? lui demanda-t-on.

— Dame, j'entrerai aux zouaves, fit résolûment Loctudy. Demain j'irai savoir cela à la préfecture.

Erouann avait trouvé parmi les employés

de la préfecture un jeune homme des environs de Tréguier. Ce dernier se chargea de recueillir tous les renseignements nécessaires, et, grâce à sa position dans les bureaux, il les obtint promptement. Les engagements volontaires étant reçus pour deux des bataillons de chasseurs de Vincennes, Erouann accomplit toutes les formalités nécessaires et se fit inscrire. Grâce au vicaire et au jeune employé, plusieurs personnes s'intéressaient déjà au petit pâtour. Beaucoup de Bretons embrassaient la carrière des armes, sur terre et sur mer ; la Bretagne compte parmi ses enfants un grand nombre d'officiers. Grâce à cette circonstance, on put remettre à Erouann plusieurs lettres de recommandation et lui faire obtenir de passer presque immédiatement en Afrique.

En cinq ou six mois, cet enfant se développa d'une manière extraordinaire, au physique comme au moral. La nourriture des soldats est saine et abondante, et leurs fatigues, en temps

de paix, sont loin d'égaler celles qu'ont chaque jour à supporter les paysans de l'Armorique. Au bout d'un an, Loctudy n'était plus reconnaissable. Il avait grandi, élargi des épaules et pris un air de force et de santé. Quant au caractère, il avait subi la même transformation. L'enfant timide et embarrassé était devenu un homme calme et grave, tout en conservant une douceur, une aménité de caractère qui le faisaient aimer de tous ses camarades. Erouann, en effet, n'était ni causeur, ni démonstratif; mais il avait un cœur essentiellement bon et généreux, et montrait un grand dévouement à ceux qu'il aimait.

A son arrivée au régiment, sa tournure un peu gauche et son accent furent l'objet de maintes plaisanteries. Quoique vivement froissé de ces railleries, Loctudy attendit longtemps avant de se fâcher. Il n'était pas certain qu'il fût dans son droit. Un jour, poussé à bout, il alla trouver un de ses compatriotes, vieux sergent dé-

coré, et lui raconta les avanies qu'on venait de lui faire subir.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu, blanc-bec ? lui demanda le sergent.

— Dame, rien...

— Tu as donc peur ?

— Non, Laënnec ; seulement, je voulais savoir auparavant comment je dois m'y prendre pour les faire se taire.

— Dame, il faudrait *s'allonger* un coup de sabre avec celui qui t'a dit toutes ces bêtises et qui a fait rire les autres à tes dépens.

— C'est ennuyeux... Si j'ai une querelle, ça me fera peut-être tort pour mon avancement !

— Bah ! reprit le sergent, intérieurement fort vexé de voir molester son compatriote, c'est toujours ainsi quand on arrive au régiment. D'ailleurs, les officiers voient que vous avez du cœur, et ça vous sert plus que ça ne vous nuit.

— Ah bien ! alors, c'est différent, reprit

tranquillement Erouann. Je vais aller trouver Barragnac, Villiers et Sourdille et les *claquer*.

— Tous les trois?

— Dame ils m'ont *ennuyé* tous les trois, et, puisque ça ne nuit pas à mon avancement...

— Comme tu y vas!... c'est bien assez de Barragnac, ce bavard qui n'est bon qu'à la gamelle et à *la blague*.

— Lui, d'abord, reprit Erouann; mais Villiers m'a appelé l'autre jour *verrat breton*, et Sourdille m'a dit que, chez nous, on n'avait jamais pour peigne que l'étrille des chevaux. Puisque cela ne nuit pas à mon avancement, ils ne *porteront point ça en paradis*.

— Commence toujours par un, dit Laënnec; nous verrons plus tard pour les autres.

Puis le brave sergent courut prévenir le lieutenant, Breton comme lui, de l'intention de Loctudy, qui avait repris son nom de Ploukaër. L'officier connaissait assez les idées des soldats, pour savoir qu'empêcher ce duel serait nuire

à son protégé. Il se promit seulement de n'en permettre qu'un seul, et recommanda secrètement à Laënnec et au maître d'armes (témoin presque obligé des duels de régiment) de faire leur possible pour que le combat ne fût pas mortel.

Barragnac tirait assez bien; Erouann, au contraire, n'entendait pas grand'chose à l'escrime, qu'il venait seulement de commencer. En se rendant sur le terrain, le petit Breton, qui pensait à sa mère et à Rose, marchait d'un air sombre. Ses yeux se remplirent deux ou trois fois de larmes.

— Tonnerre! s'écria Laënnec, que l'inquiétude rendait fort irascible, est-ce que tu aurais peur, mon gars?

— Je ne crois pas, dit Erouann. Je pensais au pays.

— C'est bon... mais les autres qui te regardent... ils vont croire que tu as peur.

— C'est vrai, sergent, dit Erouann.

Il passa le dos de sa main sur ses yeux, et sa figure prit en un clin d'œil cette expression de calme et de fierté qui donne quelque chose de si admirable à la physionomie du marin au moment du danger. On arriva sur le terrain. Barragnac causait beaucoup et plaisantait grossièrement d'un ton assez fanfaron. Ploukaër regardait et ne disait rien.

On les mit en présence, et tous deux tombèrent en garde. A la seconde passe, Erouann reçut un coup de sabre qui entama le bras. Le maître d'armes sépara aussitôt les deux combattants ; mais, depuis qu'il avait vu couler son sang, Ploukaër n'était plus le même homme.

— Ce n'est qu'une égratignure ! s'écria-t-il; continuons.

Il repoussa les témoins, refusa d'écouter son adversaire et se remit en garde. Puis il se jeta sur Barragnac avec une telle impétuosité, que ce dernier, quoique brave cependant, perdit la tête et fut obligé de rompre. Avec du sang-froid,

il eût tué Erouann, car ce dernier, tout occupé de frapper, ne songeait point à parer ; mais, avant que Barragnac eût le temps de riposter à la furieuse attaque du Breton, ce dernier lui fit une profonde entaille à l'épaule.

— A toi maintenant, Sourdille ! s'écria Erouann en s'adressant au témoin de Barragnac.

Laënnec et le maître d'armes s'interposèrent, mais Erouann avait, comme on dit, *le diable au corps.*

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, dit-il ; autant vaut en finir tout de suite. Allons, Sourdille, viens que je te montre comment on étrille les mauvais plaisants dans mon pays.

Sourdille se mit en garde et se contenta de tendre le bras au moment où Erouann *fonçait* sur lui, Ploukaër s'enferra bel et bien, mais il blessa en même temps son ennemi.

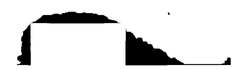
Restait Villiers, vieux grognard à chevrons, contemporain du maître d'armes et de Laënnec. Ce dernier, qui n'aimait pas l'inaction, avait en outre sur le cœur le mot de *verrat breton.* Il mourait d'envie de se battre avec Villiers, *de bonne amitié*, disait-il, et seulement *pour voir*. Vu la différence de grade, ceci devenait beaucoup plus sérieux. De son côté, Erouann, tout blessé qu'il était, réclamait son tour.

Tandis que chacun discutait pour établir ses droits, et que le maître d'armes, à bout d'argument conciliants, parlait aussi de se battre pour rétablir la paix, on aperçut dans le lointain l'uniforme d'un officier.

Le duel étant toléré, mais non permis, dans les régiments, il fallut se séparer. Villiers et le maître d'armes donnèrent le bras à Barragnac, et Sourdille les suivit clopin-clopant. Quant à Erouann, il revint au quartier avec Laënnec, tout fier du succès de son compatriote.

Aussitôt rendu, le maître d'armes courut faire son rapport au lieutenant. Celui-ci manda successivement Erouann, Laënnec et Villiers, afin d'empêcher la querelle d'aller plus loin. Le plus difficile à calmer fut le jeune soldat. L'injure de Villiers lui tenait au cœur. Enfin, grâce au lieutenant, tout s'arrangea pour le mieux ; Villiers, dont la bravoure était connue, tendit la main à Ploukaër, et lui dit qu'il n'avait parlé qu'en plaisantant, qu'il aimait tous les Bretons, et qu'il le tenait, lui surtout, pour un bon... garçon.

Nous adoucissons le compliment, trop énergique pour être reproduit ici. De la part d'un vieux brave comme Villiers, ces paroles désarmèrent notre héros. Il embrassa le grognard, et tous deux restèrent les meilleurs amis du monde, jusqu'au jour où le pauvre Villiers fut tué à Zaatcha, à deux pas d'Erouann, déjà sergent-fourrier. Erouann le porta sur son dos jusqu'à l'ambulance et reçut le dernier



soupir du vieux soldat, qui léguait à Ploukaër tout ce qu'il possédait au monde; sa pipe en écume, trois francs et sa *masse*. Quant à Laënnec, il fut tué à Inkerman, et Ploukaër ne put même pas lui dire un dernier adieu.

Les deux duels dont nous venons de parler furent les lettres de naturalisation de Loctudy. A partir de ce jour, il fut respecté de tout le monde. Sa douceur et sa sagesse, qui eussent été des défauts chez un poltron, furent considérés comme des qualités chez un garçon brave et résolu. Sauf quelques petites jalousies inséparables de tout rapide avancement, même lorsque chaque grade est gagné à la pointe de l'épée, comme le furent ceux d'Erouann, le jeune Breton vécut en excellents rapports avec tous ses camarades.

Tandis qu'Erouann se battait en Crimée, Rose, triste mais confiante, attendait avec une angélique patience le retour de son fiancé. La

position de la jeune fille était souvent bien pénible. Son père, qui n'avait d'abord regardé que comme des enfantillages les amours de Rose et de Ploukaër, commençait à s'apercevoir qu'il s'était trompé. A force de travail et d'économie, Alain venait enfin de solder la dette qu'il avait contractée avec les Malouins pour l'achat de sa grande ferme. Comme il n'avait pas manqué de publier cela dans tout le village, un nouveau flot de prétendants à la main de ses deux filles avait *déferlé* sur Kerprat. Suivant un usage assez général chez les paysans, Kervel avait déclaré qu'il ne marierait Sévère qu'après son aînée. Une fois cette malencontreuse détermination annoncée, Alain avait mis de l'entêtement à la soutenir. Aussi, chaque soir, la pauvre Rose avait-elle à soutenir de nouveaux assauts de la part de son père et de sa sœur. Les lamentations de Sévère désolaient Rose, et la pensée d'Erouann lui

donnait seule le courage de persister dans sa résolution.

— Si Erouann s'est fait soldat, s'il est allé risquer sa vie en Afrique, c'est pour moi. Lui manquer de parole serait une trahison indigne. Je ne la commettrai pas.

Telle était la réponse que faisait la jeune fille aux instances, aux reproches et aux railleries de ses parents.

Enfin, le père Kervel céda sur un point, et Sévère épousa un cultivateur des environs. Rose eut alors un moment de répit; mais bientôt les sollicitations recommencèrent. Stanislas Gauron était toujours sur les rangs : il y mettait de l'amour-propre. Puis, son père, qui voyait en Rose une femme économe et sage, y tenait beaucoup pour son fils, de la raison duquel il se défiait toujours, et pour cause.

Ainsi que la plupart des paysans enrichis et ne travaillant pas, Stanislas se livrait de plus en

plus aux excès de table et de la boisson. La seule amélioration qu'il y eût en lui aux yeux de son père, c'est que sa prodigalité, disparaissant peu à peu, laissait poindre quelques symptômes d'avarice qui prenaient chaque jour un nouveau développement.

Six ans s'écoulèrent ainsi. Rose entrait dans sa vingt-cinquième année. On commençait déjà à lui donner le titre de vieille fille et à se moquer de sa longue constance. Stanislas, surtout, ne se faisait faute de lancer contre elle une foule de méchancetés. Il avait fini par renoncer à cette difficile conquête et se vengeait de son échec par ses méchants propos. Pour se consoler, il faisait la cour à Marianne, la cousine de Rose, la bonne amie du pauvre Fanche le Meur. Celle-ci venait d'hériter d'une assez jolie fortune, d'un de ses oncles qui était capitaine au cabotage. Ses parents n'ayant pas voulu lui laisser épouser Fanche le Meur, Marianne avait pendant longtemps

suivi l'exemple de sa cousine et refusé les autres partis. Mais, depuis que le beau Stanislas lui faisait la cour, elle commençait à devenir moins récalcitrante; on parlait déjà de son prochain mariage avec Gauron, comme d'une chose assurée. Le pauvre Fanche en était tout changé, tant il avait de chagrin.

Quant à Rose, elle tenait bon. Sa résolution était d'autant plus méritoire, que, depuis bien longtemps, elle ne recevait plus de nouvelles d'Erouann. A peine rendu au régiment, il avait écrit à sa *bonne amie*. La lettre était tombée entre les mains de Kervel, qui n'avait eu garde d'en parler à sa fille. Moyennant une pièce de vingt sous donnée au facteur, Alain avait confisqué chaque missive. Cependant, Rose s'était doutée de la chose. Puis elle en avait eu la confirmation par la veuve Ploukaër. Celle-ci recevait régulièrement des nouvelles de son fils, qui lui envoyait tout ce qu'il pouvait économiser sur sa solde. Kervel avait

bien défendu à la veuve l'entrée de Kerprat; mais il eût mis des sentinelles autour de Rose, qu'il n'eût pu empêcher la jeune fille de s'échapper de temps en temps pour courir chez la Thérèse. Mademoiselle Kervel se faisait alors donner les lettres d'Erouann et les emportait à Kerprat; elle en étudiait chaque mot et les relisait si souvent, surtout lorsqu'elle avait du chagrin, que le papier en était tout usé.

Malheureusement, la pauvre veuve fut emportée par la fièvre typhoïde, ce choléra perpétuel de nos campagnes. Rose resta seule, sans conduite, sans amie, sans nouvelles de celui qu'elle aimait.

Dans sa dernière lettre, Erouann annonçait qu'il venait de passer sergent-major.

— Ton Erouann t'a oubliée, ma pauvre Rose, lui disaient charitablement ses compagnes; à moins pourtant qu'il ne soit mort; mais, si c'était ça, on l'aurait appris à la mairie.

Rose dévorait ses larmes et ne répondait rien.

Six ans et demi s'écoulèrent ainsi sans qu'on entendit parler d'Erouann.

Le jour de Noël, le 25 décembre 1855, une douzaine d'amis de la famille Kervel étaient venus passer la soirée à Kerprat. Parmi ces personnes, se trouvaient Marianne, dont le mariage avec Gauron était officiellement annoncé, et le pauvre le Meur, que Rose avait invité, au grand déplaisir de Kervel qui la gronda sévèrement à ce sujet. On devait faire réveillon à Kerprat et se rendre ensemble à la messe de minuit.

Kervel causait avec le père Gauron; Stanislas cajolait sa *promise*, qui ne pouvait s'empêcher de temps de temps de jeter un regard repentant sur le pauvre Fanche. Celui-ci, triste et silencieux, regardait le feu d'un air sombre et découragé. Il ne relevait la tête que pour répondre par un sourire gauche et forcé aux

bonnes paroles que Rose lui adressait en passant à côté de lui.

La jeune fille faisait des crêpes et se tenait debout sur le foyer de l'immense cheminée de la cuisine.

Tout à coup, on entendit dans la cour un sabbat infernal. Les chiens aboyaient comme des furieux. Une voix forte et impérieuse leur imposait silence.

Rose tressaillit et laissa tomber la cuillerée de pâte liquide qu'elle allait étendre sur la *galettière*. Elle fit un mouvement pour s'élancer vers la porte ; mais elle s'arrêta toute honteuse. Son cœur battait à faire craquer le drap de son corsage.

— Qui diable nous arrive à cette heure ? s'écria Kervel en se levant. Pourquoi Jean-Marie ne revient-il pas ?

Au même instant, la porte s'ouvrit brusquement; un pas ferme et rapide retentit sur les dalles. Un jeune homme, vêtu de l'uni-

forme bleu foncé à aiguillettes d'argent et du képi des chasseurs à pied, parut sur le seuil de la porte. Il portait les épaulettes d'officier et la croix d'honneur. Tout le monde le regardait avec étonnement. Rose, éperdue, restait immobile, riant et pleurant tour à tour.

Le jeune officier courut à elle.

— C'est moi, Rose! lui cria-t-il; je suis officier!

La pauvre enfant poussa un cri et lui sauta au cou en sanglotant.

C'était Erouann Ploukaër; mais, si le cri de Rose n'avait révélé son nom aux autres spectateurs, nul n'aurait reconnu le petit pâtour dans ce jeune officier à la démarche hardie, à la figure mâle et ouverte.

Il y eut un mouvement d'émotion presque général. Le père Kervel, ne sachant trop s'il devait se réjouir ou se fâcher, regardait autour de lui comme pour le demander aux yeux de ses voisins. Les femmes sanglotaient. Le Meur

battait des mains. Quant aux deux Gauron, ils haussaient les épaules et échangeaient des regards moqueurs. Enfin, les domestiques de la ferme contemplaient Erouann d'un œil d'admiration, et se demandaient s'ils devaient l'accueillir comme un ancien camarade ou le saluer comme un *monsieur*. Mais la prospérité n'avait point changé Ploukaër. Dès qu'il eut embrassé le père Kervel, Sévère et Jeannic, il sourit à ses anciens camarades et les embrassa cordialement. Le brave garçon demanda même des nouvelles de ceux qui étaient entrés dans d'autres conditions.

Si le père Kervel avait prévu ce retour, peut-être aurait-il pris ses mesures pour empêcher l'entrevue de Rose et d'Erouann et pour se donner au moins le temps de réfléchir; mais, après ce qui venait de se passer, il n'y avait guère moyen de se défendre.

Marianne se chargea de remplacer à *la galetière* Rose Kervel, qui eût, bien certainement,

perdu, ce jour-là, sa réputation de la première faiseuse de crêpes du pays. Assise à côté d'Erouann, la pauvre fille tenait la main du jeune officier dans les siennes et le contemplait avec des yeux mouillés de larmes de joie. Tout son cœur rayonnait en ce moment sur sa physionomie. Elle se dédommageait de six années d'inquiétude et de tristesse. Il aurait vraiment fallu avoir un cœur de bronze pour regarder sans être émue la figure de la douce et tendre jeune fille.

On accabla Erouann de questions. Il répondait à chacun ; mais ses yeux revenaient toujours se fixer sur ceux de Rose. Une pression de main, promptement rendue, disait à la jeune fille que le lieutenant Ploukaër avait toujours conservé le cœur du petit Erouann.

Stanislas Gauron était le seul à qui Erouann n'eût pas tendu la main. Arrivé le matin à Saint-Brieuc, Erouann était venu par la voiture du courrier jusqu'à Paimpol. Là, il avait loué un

cheval pour achever sa route. En donnant l'avoine à son bidet, à moitié chemin, Erouann avait fait causer la fille d'auberge, cette gazette ambulante des villages. Entre autres choses, elle lui avait raconté les propos de Gauron sur la famille Kervel, et Ploukaër s'était promis de mettre au pas l'incorrigible mauvaise langue. Puis, sous son uniforme d'officier, Erouann avait conservé les qualités et les défauts des Bretons ; n'oubliant ni le bien ni le mal, il se rappelait les quatre sous du pauvre le Meur comme les injures et les coups de maître Stanislas.

Le premier soir pourtant, tout entier au bonheur de retrouver sa fiancée, Erouann ne dit rien à Gauron. Mais, le surlendemain, il alla trouver Stanislas et l'invita fort poliment, mais fort résolûment, à lui rendre raison de tous ses méchants propos.

— Vous m'avez raconté bien souvent, autrefois, que vous étiez de première force à



toutes les armes, lui dit l'officier. Je vous laisse le choix ; mais il faut que nous vidions cette affaire.

Les Gauron jetèrent les hauts cris. Brave avec les faibles, le *gars* Stanislas tenait beaucoup à la conservation et à l'intégrité du *fils de sa mère*. Il se renferma chez lui ; son père courut chez Kervel, chez le recteur, chez le maire, etc. En deux jours, Erouann reçut vingt ambassades de paix. Il fut poli envers tout le monde, mais rien ne put le faire démordre des deux conditions suivantes : « Stanislas viendra faire des excuses à Rose, et il renoncera à la main de Marianne. »

A ce prix, tout était oublié. Sinon, la guerre, c'est-à-dire une paire de soufflets la première fois qu'Erouann rencontrerait Gauron dans un lieu public.

Les Gauron avaient bien pour eux la police correctionnelle ; mais ils sentirent que les juges eux-mêmes se montreraient indulgents pour ce

brave enfant du pays, blessé dans huit combats et mis cinq fois à l'ordre de l'armée. Puis l'opinion publique était pour Ploúkaër. En outre, tous les jeunes gens de Plouhannec aimaient le Meur et jalousaient un peu M. Stanislas. Marianne, elle-même, humiliée d'ailleurs de la poltronnerie de Gauron, avait eu honte de son inconstance en voyant combien l'on applaudissait maintenant à la courageuse affection de Rose Kervel. Celle-ci avait réconcilié sa cousine avec le pauvre Fanche, qui se montra si heureux de ce retour, que Marianne en fut touchée jusqu'au fond du cœur. Cette querelle entre Gauron et Ploukaër préoccupait tout le bourg. En présence de l'énergique résolution de l'officier, Stanislas dut baisser pavillon. Pour éviter de paraître céder complétement, il débita quelques mots d'excuses à Rose la première fois qu'il la rencontra, et la jeune fille l'interrompit au premier mot. Puis il partit pour Pon-



trieux, où demeurait une de ses cousines.

Huit jours après le départ de Stanislas, le père Gauron courut dans tout le village annoncer d'un air triomphant que son fils épousait sa cousine. Comme elle était riche et assez belle fille, l'honneur des Gauron était sauvé.

Les parents de Marianne seuls furent un peu vexés de ce dénoûment. Ils n'ont pas encore accordé leur consentement au mariage de leur fille avec le Meur; mais on croit qu'ils ne tarderont guère. Le père se fait vie x, et le Fanche est un rude travailleur en même temps qu'un garçon rangé. Les voisins disent tout bas que la noce aura lieu à l'automne prochain, après la moisson.

Quant à Ploukaër, il a donné sa démission afin d'épouser plus vite sa jolie fiancée. En vain ses amis lui ont-ils fait des représentations sur ce qu'ils appelaient une folie.

— Abandonner une si belle position? lui

disait-on. Lieutenant à vingt-six ans, vous pouvez prétendre aux plus hauts grades.

— C'est possible, répondait-il; mais je ne me suis fait soldat que pour épouser Rose. Si j'avais pu partir quand j'ai été nommé sous-lieutenant, je serais revenu à Plouhannec un an plus tôt. Voilà six ans que Rose et moi nous attendons; ma foi! c'est bien assez.

Il a repris ses habits de cultivateur et seconde son beau-père dans la surveillance des travaux agricoles. Son ancien colonel, qui vient de passer général, a promis de lui faire obtenir une pension. Avec cela, sa croix, son travail et la fortune de sa femme, Ploukaër vivra dans l'aisance. D'ailleurs, Alain Kervel est déjà fou de lui et ne peut ouvrir la bouche sans chanter les louanges de son *gendre l'officier*... Quant à Rose, elle aime de tout son cœur son mari, qui le lui rend bien.

Il y a des gens qui prétendent qu'Erouann est un imbécile d'avoir renoncé au superbe

avenir qui s'ouvrait devant lui. D'autres trouvent qu'il a agi fort sagement. Erouann laisse dire chaçun, ne répond à personne et se contente d'être heureux. Son seul chagrin est que son père et sa mère n'aient pu voir sa croix d'honneur, assister à son mariage et profiter de sa fortune.

FIN

TABLE

Clichy, Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

